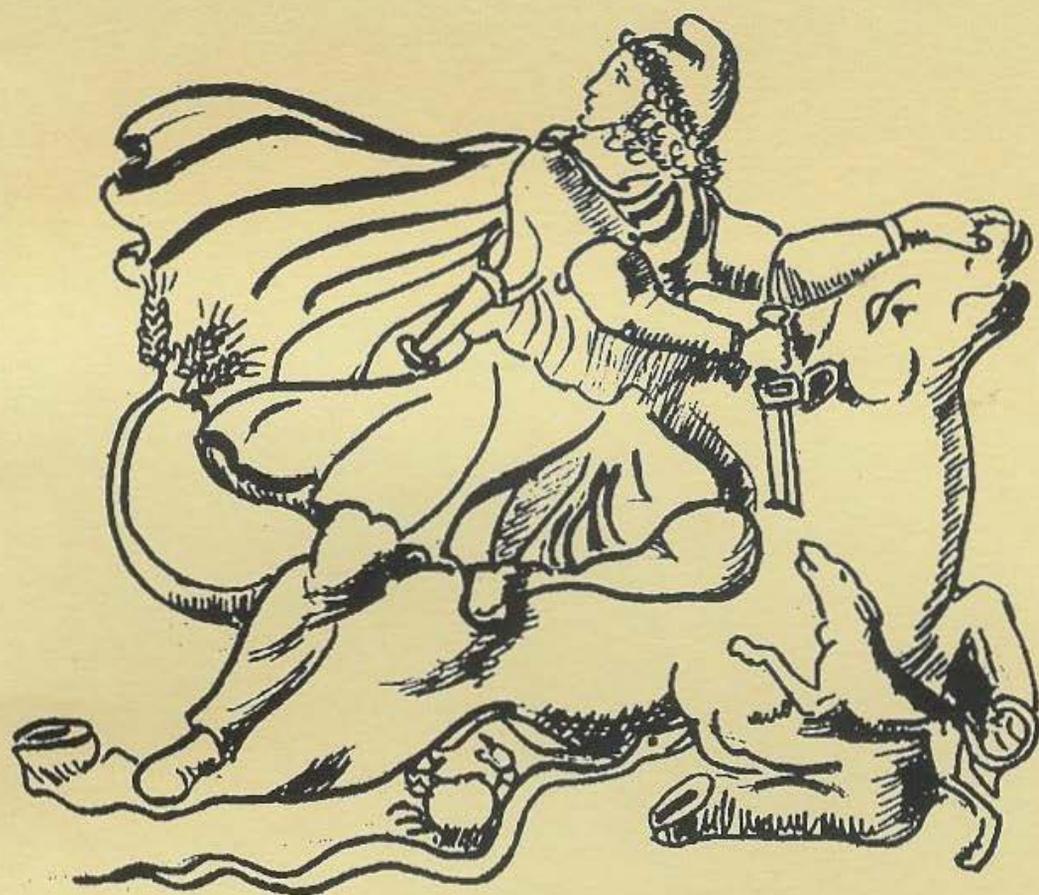


ANTAIOS

Solstice d'été 1994

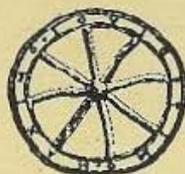
No. 4



MYSTERIA MITHRAE

Périodique trimestriel - Juin 1994
Bureau de Dépôt 1050 Bruxelles 5

300 FB
60 FF



Revue trimestrielle éditée par l'association ANTAIOS
168 rue Washington bte 2, B 1050 Bruxelles, Belgique.
Directeur et éditeur responsable : Christopher Gérard.

Tout article n'engage que son auteur.
La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite
sauf accord écrit de la direction.

La cotisation donne droit à des réductions sur les activités de l'association ainsi qu'à la revue :

Membre sympathisant : 900 FB/180 FF

Membre de soutien : 1800 FB/350 FF

Membre d'honneur : au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque" d'ANTAIOS :
210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C. Gérard.
Pour les autres pays : paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C. Gérard.

OU SE PROCURER ANTAIOS ?

BRUXELLES

LIBRIS 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles
CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles
THUILIER, 467 Avenue de la Couronne, B-1050 Bruxelles
LA BORGNE AGASSE, 17 Rue de la Tulipe, B-1050 Bruxelles
PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES 42 Avenue P. Héger, B-1050 Bruxelles
TROPISMES 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles
FNAC City 2, B-1000 Bruxelles
Bardit 106 Rue du Midi, B-1000 Bruxelles
Univers Particulier 194 Chaussée de Charleroi, B-1060 Bruxelles
Malpertuis 18 rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles
Histoires Coudenberg 76, B-1000 Bruxelles

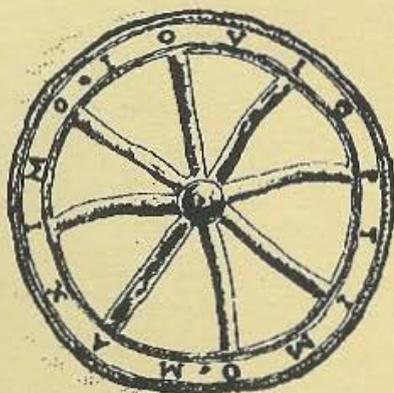
METZ

Librairie de la Cathédrale, 11 Place de la Cathédrale, La Cour St.-Etienne, F-57000 Metz.
Tél. 87.75.57.83

PARIS

La Table d'Emeraude 21 Rue de la Huchette, F-75005 PARIS
Librairie du Graal 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 PARIS
Librairie Compagnie 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris
Galerie Cybèle 65bis Rue Galande, F-75005 Paris





ANTAIOS

a besoin de votre soutien pour se développer.
Si notre projet vous intéresse, veuillez sans retard remplir
et nous renvoyer ce coupon.

NOM: PRENOM:

ADRESSE:

.....
CODE POSTAL: VILLE:

Désire devenir membre sympathisant/de soutien/d'honneur
d'Antaios et verse donc la somme de FB/FF par chèque ou
en liquide.

- Commande ANTAIOS 1 L'esprit du Paganisme
 ANTAIOS 2 Les Dieux des écrivains
 ANTAIOS 3 La Métamorphose des Dieux

ANTAIOS, 168 rue Washington, 1050 Bruxelles

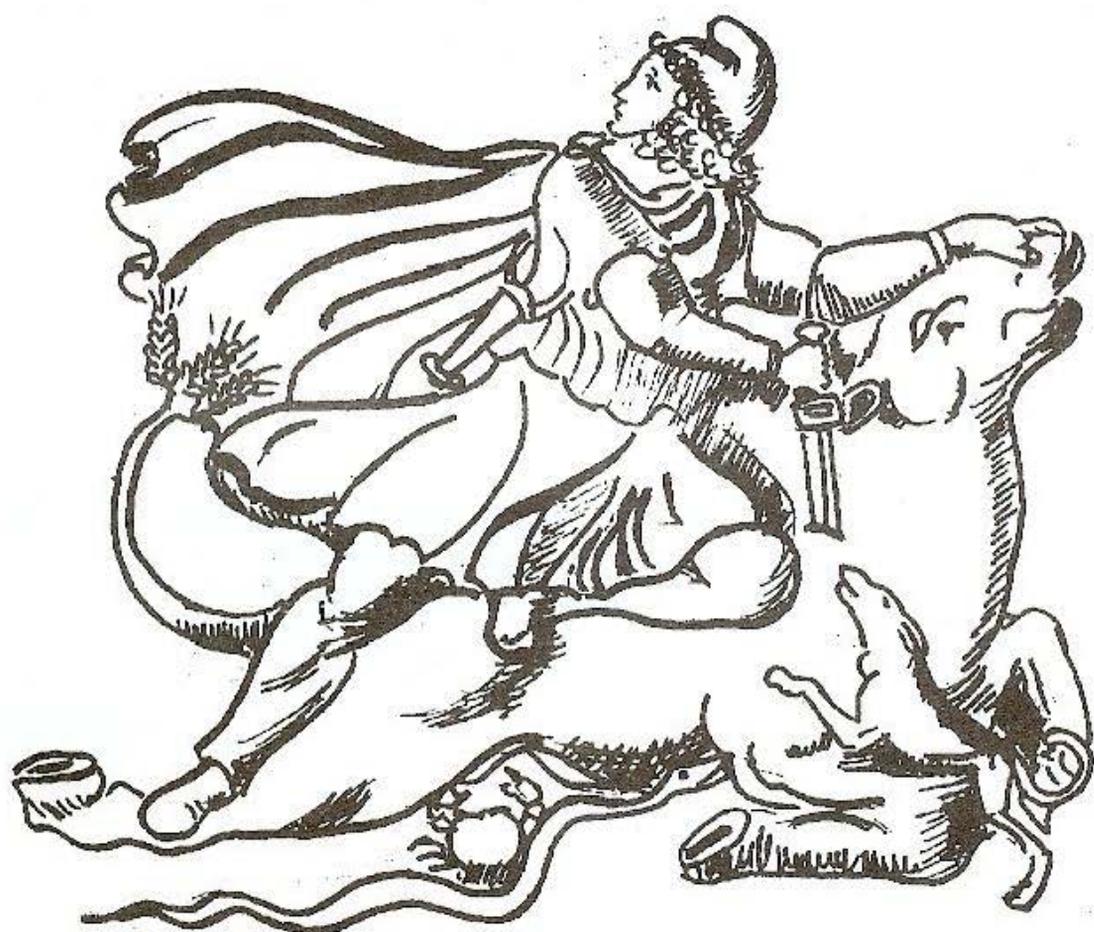
SOMMAIRE

Entretien avec le Professeur Turcan	5	
Mithra, un dieu indo-européen? J. HAUDRY	11	
Mysteria Mithrae, une mystique	13	
au service de l'Imperium	C. GERARD	
Bibliotheca mithriaca	C. GERARD	23
Le Culte du Soleil à Rome	J-C MATHELIN	25
Entretien avec Corax	ANTAIOS	35
Reportage mithriaque	D. ARANJO	39
La suerte de muerte et le soleil noir des Tarahumaras	M. KLUGKIST	45
Dies sanguinis	J-L BASTIAN	57
Miles Mithrae	J. BENOIST-MECHIN	61
Poèmes païens		64
Proclus: hymnes et prières	C. GERARD	69
Portrait d'un Fils du Soleil	Marc CELS	73
Hélios-Roi	J-C MATHELIN	77
Le sixième Soleil	P. VERBAANDERT	79
Le mystérieux troisième terme de la dialectique	B. DIETSCH	81
Les Kermesses de l'Étrange	P. VERBAANDERT	87
Dumézil en Autriche	C. GERARD	89
Les Préraphaélites	P. VERBAANDERT	89
Lectures païennes	J. VERTEMONT	90
Faits et Gestes	ANTAIOS	91

ANTAIOS

Solstice d'été 1994

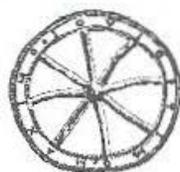
No. 4



MYSTERIA MITHRAE

Périodique trimestriel - Juin 1994
Bureau de Dépôt 1050 Bruxelles 5

300 FB
60 FF



Revue trimestrielle éditée par l'association ANTAIOS
168 rue Washington bte 2, B 1050 Bruxelles, Belgique.
Directeur et éditeur responsable : Christopher Gérard.

Tout article n'engage que son auteur.
La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite
sauf accord écrit de la direction.

La cotisation donne droit à des réductions sur les activités de l'association ainsi qu'à la revue :

Membre sympathisant : 900 FB/180 FF

Membre de soutien : 1800 FB/350 FF

Membre d'honneur : au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque" d'ANTAIOS :
210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C. Gérard.

Pour les autres pays : paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C. Gérard.

OU SE PROCURER ANTAIOS ?

BRUXELLES

LIBRIS 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles

CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

THUILIER, 467 Avenue de la Couronne, B-1050 Bruxelles

LA BORGNE AGASSE, 17 Rue de la Tulipe, B-1050 Bruxelles

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES 42 Avenue P. Héger, B-1050 Bruxelles

ΤΑΟΠΙΣΜΕΣ 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles

FNAC City 2, B-1000 Bruxelles

Bardit 106 Rue du Midi, B-1000 Bruxelles

Univers Particulier 194 Chaussée de Charleroi, B-1060 Bruxelles

Malpertuis 18 rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

Histoires Coudenberg 76, B-1000 Bruxelles

METZ

Librairie de la Cathédrale, 11 Place de la Cathédrale, La Cour St.-Etienne, F-57000 Metz.

Tél. 87.75.57.83

PARIS

La Table d'Emeraude 21 Rue de la Huchette, F-75005 PARIS

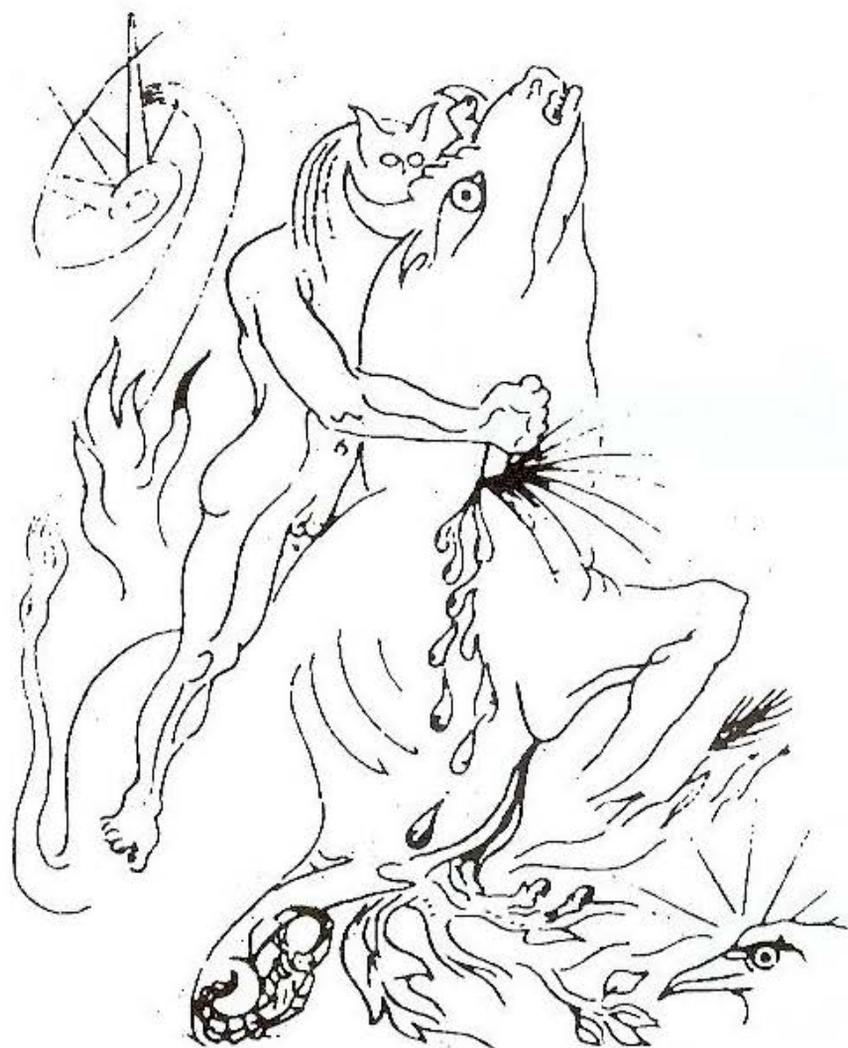
Librairie du Graal 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 PARIS

Librairie Compagnie 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris

Galerie Cybèle 65bis Rue Galande, F-75005 Paris

DEO SOLI INVICTO MITHRAE
EX PROVINCIA BELGICA SODALITAS
VOTUM SOLVIT LIBENS MERITO





ENTRETIEN AVEC LE PROFESSEUR R. TURCAN, DE L'INSTITUT.

Nous sommes très heureux d'accueillir dans nos colonnes le professeur Robert TURCAN, qui s'est imposé comme le meilleur connaisseur européen du mithriacisme ancien. Né en 1929, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, ancien membre de l'Ecole Française de Rome, il a d'abord enseigné la langue et la littérature latines à l'Université de Lyon, avant d'y devenir professeur d'antiquités nationales. Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles Lettres), il est actuellement professeur d'archéologie romaine et gallo-romaine à la Sorbonne (Université de Paris IV). Depuis quarante ans, il consacre ses recherches à l'archéologie et aux religions de l'Empire romain, en étudiant notamment les sarcophages, la numismatique, l'iconographie des dieux et des cultes du monde méditerranéen durant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Il a publié, entre autres, «Les sarcophages romains à représentations dionysiaques» (Paris, De Boccard, 1966), «Les religions de l'Asie dans la vallée du Rhône» (Leyde, Brill, 1972), «Mithras platonius» (Leyde, Brill, 1975) ouvrage qui renouvelle le regard porté sur le dieu pétrogène. Citons aussi «Numismatique romaine du culte métrouaque» (Leyde, Brill, 1983), «Héliogabale et le sacre du Soleil» (Paris, Albin Michel, 1985), etc... Il a également édité, traduit et commenté, dans la prestigieuse collection «Budé», aux Presses Universitaires de France, Firmicus Maternus, le «De errore profanarum religionum», et trois «Vies» de l'Histoire Auguste dans la même collection. Mais Robert TURCAN est aussi le digne successeur de Franz CUMONT, grand érudit belge disparu en 1947. Celui-ci prépara avec un autre Belge, Jules BIDEZ, l'édition et la traduction des oeuvres de l'empereur Julien pour la collection Budé. Il fut aussi l'auteur des premières études d'envergure, toujours fondamentales, sur Mithra. On pense à ses «Monuments figurés» publiés à la fin de l'autre siècle et abrégés en 1913 en un petit manuel toujours utile: «Les Mystères de Mithra» (réédité il y a quelques années par Monfort). Cumont rédigea aussi une somme sur «Les religions orientales dans le paganisme romain» (Paris 1929, 4^{éd.}, réimpression 1966), ainsi des études sur les mages hellénisés, l'alchimie grecque, la symbolique funéraire, la théologie solaire du Paganisme romain,... Un très grand esprit, proche de ceux de la Renaissance, dont le professeur Turcan est assurément l'héritier direct. Nos lecteurs consulteront donc avec profit les ouvrages suivants du professeur TURCAN:

«Mithra et le Mithriacisme», Belles Lettres 1993.

«Les cultes orientaux dans le monde romain», Belles Lettres 1989, rééd. 1992.

«Héliogabale et le sacre du Soleil», Albin Michel 1985.

CHER M. TURCAN, ETES-VOUS GALLO-ROMAIN?

En tout cas, je me sens plus «Romain» que «Celte» ou «Gaulois». Il y a peut-être là une part d'atavisme, car par mes ascendants paternels, j'appartiens à la PROVINCIA NARBONENSIS, la plus anciennement romanisée des provinces gauloises.

ROMAIN ET FIER DE L'ETRE. COMMENT RESTER ROMAIN DANS LES EMBOUTEILLAGES DE LYON OU DE PARIS? IL EST VRAI QUE CES EMBOUTEILLAGES LONGENT LES THERMES DE LUTECE, ET QU'IL Y EN AVAIT DEJA DU TEMPS D'HORACE A ROME...

On peut rester «Romain» dans les embouteillages, qui ne sont pas pires, après tout, que dans les rues étroites de la Rome impériale, au temps de Juvénal. Mais les rues de nos villes sentent évidemment plus mauvais! On peut rester Romain en étant discipliné, même si l'on conduit une grosse cylindrée. La bêtise de l'homme moderne, quand il se croit libre et fort parce qu'il appuie sur l'accélérateur ou fait pétarader son moteur, m'irrite fréquemment, je l'avoue, contre les conséquences du «progrès» mécanique...

AVEZ-VOUS DES DIEUX PREFERES?

- des dieux préférés? Oui, peut-être. Apollon et Dionysos indissolublement; Artémis aussi, la déesse des bois et des fauves qui s'y cachent pour vivre libres; les dieux orientaux de l'orage et du taureau, le Zeus ou «Ba'al» de Doliché et naturellement Mithra, un dieu de la lumière céleste (comme Apollon), de la fructification et du banquet (comme Dionysos), de la chasse et de l'arbre (comme Artémis), qui maîtrise le taureau fertilisant (comme l'orage).

MITHRA, JUSTEMENT... COMMENT ETES-VOUS VENU A LUI?

Par Franz Cumont, mais aussi parce que depuis longtemps je m'intéresse à l'Orient iranien en même temps qu'à Rome, où Mithra a fait une courte, mais foudroyante carrière, assez paradoxale à première vue, puisque ce dieu venait des pays de l'ennemi héréditaire ou tout au moins de régions avoisinant une périphérie réfractaire à la romanisation (Caucase, Arménie, Médie).

LE PETIT «QUE SAIS-JE» SUR MITHRA (8000 EXEMPLAIRES) A ETE TRES VITE EPUISE; J'AI MOI-MEME EGARE LE MIEN, ET PUIS EN AI CHERCHE UN AUTRE EN VAIN DURANT DES ANNEES...

COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS CE... «SUCCES DE LIBRAIRIE»,

D'AUTANT QUE CET OPUSCULE VIENT D'ETRE REPRIS, SOUS UNE FORME UN PEU DIFFERENTE, AUX BELLES LETTRES, SIEGE DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDE?

Je ne sais pas si l'on peut vraiment parler d'un «succès de librairie». Mais je pense que la crise de la conscience et des valeurs religieuses incite les esprits inquiets ou simplement curieux à s'informer sur les croyances passées ou étrangères à l'Europe chrétienne, surtout à une époque où l'on a souvent l'impression que les religions ou «églises» institutionnelles se vident de toute référence au surnaturel, à l'au-delà ou à la transcendance. En pareil cas, les gens -des gens- éprouvent le besoin d'échapper au matérialisme ambiant, de sortir de leur univers quotidien, même traditionnel, si celui-ci s'est dévalué.

MITHRA PEUT-IL APPORTER QUELQUE CHOSE A NOTRE MONDE?

Notre monde technicisé, laïcisé et «démystifié» a besoin des religions, comme tout homme ne vit intensément que dans la perspective d'un dépassement de son «moi» individuel ou collectif, si j'ose dire, car l'exaltation de l'espèce humaine n'a rien à voir avec la transcendance dont elle a besoin.

Cet égoïsme de l'espèce est une aberration que nous tenons des prétendus «philosophes» du XVIIIème siècle.

Le mithriacisme fait valoir un dieu qui se dévoue pour toute la création animale et végétale, que menacent les ténèbres, la sécheresse et la mort. Mithra incarne la vaillance et la vitalité active qui sauve la vie, créée à l'origine pour faire pièce aux puissances du mal, ennemies de la lumière.

QUAND REDEVIENDRONS-NOUS MITHRIASTES?
ET D'AILLEURS AVONS-NOUS JAMAIS CESSÉ DE L'ETRE? COMMENT
CONCEVEZ-VOUS UNE EVENTUELLE REACTIVATION, AUJOURD'HUI,
DU THEME MITHRIAQUE?

Il y a dans le prologue de l'Evangile de Jean, qu'on lisait jadis à la fin de chaque messe, ce thème fondamental du conflit entre les ténèbres et la lumière, qui pourrait avoir la même hérité que l'imagerie mithriaque du «Soleil Invincible» et surtout du dieu foudroyant les géants anguipèdes, ces monstres de la nuit. Mais on ne «réactive» pas un culte mort depuis longtemps et lié à un tout autre contexte humain. En fait, quand on resserre les liens d'une famille ou d'une association locale où tout le monde se connaît par le partage d'un repas, on reste fidèle à une tradition assez typique du mithriacisme romain, mais qui ne lui est pas propre. Le souci écologique de l'eau rejoint aussi, mais lointainement, celui des mithriastes ainsi qu'une attention à la préservation de toutes les espèces...

UNE RESTAURATION DU RITUEL (ET DANS QUELLE MESURE

SERAIT-ELLE POSSIBLE?) PRESENTERAIT-ELLE QUELQUE SENS?

Une «restauration» relève toujours de la fiction. On ne refait pas un culte, sauf à se contenter de folklore ou de nostalgies idéologiques. Je n'y crois pas.

VOTRE PASSION EST A L'EVIDENCE FILTREE, ET PRUDEMMENT SUBLIMEE PAR LA RIGUEUR SCIENTIFIQUE DE L'ARCHEOLOGUE...

Mon dessein est d'apprendre et de comprendre, en analysant et comparant les données textuelles ou matérielles, mais en m'efforçant aussi, grâce à l'archéologie figurée, d'entrer dans l'imaginaire des croyants, trop souvent négligé, car on a une vieille tendance «cléricale» à faire de la théologie, là où il s'agit de mythes et de sentiments.

J'AI MEME LA QUASI-CERTITUDE QUE LA PASSION DIVINATOIRE, VOUS NOUS LA LAISSEZ A NOUS, LECTEURS...

Je respecte le lecteur en ce sens que je m'interdis de surinterpréter la documentation. Je lui fournis les éléments d'une réflexion, qu'il peut éventuellement pousser plus loin.

On peut toujours rêver sur les aventures mentales de l'humanité. Mais je laisse à d'autres le risque d'affirmations que rien ne m'autorise à formuler noir sur blanc. Un universitaire a ce strict devoir de «laïcité», même en ce qui regarde le paganisme gréco-romain. Mais je conçois que la «passion» puisse germer sur les religions à mystères de l'Antiquité. A Mozart, Nerval et Louis Ménéard, entre autres, cette passion a inspiré des chefs-d'oeuvre. Personnellement, je ne suis qu'un «savant», comme on dit.

QUE VOUS A APORTE A VOUS, PERSONNELLEMENT, EXISTENTIELLEMENT, MITHRA? VOUS A-T-IL AIDE A MIEUX VOUS CONNAITRE? A REGARDER AUTREMENT LE MONDE AUTOUR DE VOUS?

«Personnellement, existentiellement», non.

Mais Mithra m'a aidé à mieux appréhender certains aspects d'une société qui se recompose par les relations de proximité en même temps que par les quelques valeurs fortes d'une confraternité étroite, celle des petits groupes soudés par la pratique d'un rituel à la fois très concret et rigoureusement symbolique.

QUEL TYPE DE MONUMENT MITHRIACQUE (SANCTUAIRE, RELIEF, AUTEL) PREFEREZ-VOUS?

C'est le panneau cultuel qui me paraît le plus significatif, qu'il soit peint ou sculpté, car c'est souvent un condensé de la bible mithriaque, alors que les autels ont une forme commune à d'autres cultes (quoiqu'une autre fonction) et que les banquettes du Mithraeum se retrouvent en somme dans d'autres salles de réunion

sans rapport direct avec Mithra.

Les reliefs étaient généralement peints. Mais comme ils ont perdu leur polychromie, je suis à l'occasion plutôt impressionné par ce qui reste des panneaux peints (Capoue, Marino, Rome: Palazzo Barberini, S. Stefano Rotondo), car les couleurs y ont souvent une valeur symbolique. Le visage de Mithra dans l'antre de Marino respire une ardeur communicative à laquelle les fidèles ne devaient pas demeurer insensibles.

QUEL EST LE MONUMENT MITHRIACQUE LE PLUS POIGNANT?

L'un des plus beaux visages que je connaisse est celui d'un relief conservé à Rome, sauf la tête de Mithra qui est au Musée de Karlsruhe. Voyez mes «Cultes orientaux dans le monde romain», planche XVIII.

LE PLUS MYSTERIEUX?

Il y en a beaucoup... Mais le plus énigmatique, à mon sens, reste celui d'Ottaviano Zeno sur le Célius, qu'on connaît surtout par des dessins anciens (j'en ai reproduit un dans la dernière édition de «Mithra et le mithriacisme», p.66).

RENAN A ECRIT QUE, SI LE CHRISTIANISME AVAIT ETE FRAPPE PAR QUELQUE MALADIE MORTELLE EN SES DEBUTS, LE MONDE EUT ETE MITHRIASTE. JE SAIS QUE VOUS CONTESTEZ CETTE VISION DES CHOSES...

Oui, je crois que Renan a un peu rêvé sur le succès du mithriacisme qu'il avait une tendance romantique à idéaliser, tout en abusant des parallèles avec le christianisme. Je l'ai dit souvent: il faut comparer pour distinguer.

ET SI LE MITHRIACISME AVAIT OPERE UNE CONVERSION, UNE MUTATION EN TEMPS UTILE (DEVENIR UN CULTE PUBLIC, S'OUVRIR AUX FEMMES)?

Si le mithriacisme avait opéré cette «mutation» (nous dirions aujourd'hui son «aggiornamento»), en devenant public et en s'ouvrant aux femmes, il se serait renié, il aurait perdu son «âme» et sa raison d'être. En s'ouvrant «au monde», comme on dit, le christianisme a sans doute perdu quelque chose, sinon le meilleur de son «tonus» spirituel.

QUEL EST VOTRE EMPEREUR FAVORI?

Marc Aurèle.

POURQUOI AVOIR CONSACRE UN LIVRE A HELIOGABALE?

Parce qu'Héliogabale me paraît être l'image à la fois exemplaire et grossière de la crise morale et religieuse qui fermente dans l'Empire romain depuis le II^e siècle de notre ère. A certains égards, c'est un «cas». Mais les conditions de son avènement et les scandales de son règne correspondent aussi à un certain état de la société impériale.

Il existe des «défoulements» révélateurs.

COMMENT CONCEVEZ-VOUS LE ROLE DES IDEES (OU DES IDEES AU SENS PLATONICIEN DU TERME) DANS LE TRAVAIL DE L'ARCHEOLOGUE?

QUAND INTERVIENNENT-ELLES? AU DEBUT? A LA FIN? CONSTAMMENT? IL Y A DANS VOS EXPOSES UN CARRE CONCEPTUEL TOUT A FAIT SALUBRE ET REVIGORANT: IL Y A DU ROMAIN AU MOINS AUTANT QUE DU PLATONICIEN EN VOUS (SI TANT EST QU'IL FAILLE CANTONNER PLATON A LA GRECE)...

Le «carré conceptuel» dont vous parlez a sans doute, effectivement, une relation profonde avec mon esprit «romain» en même temps qu'avec ma fréquentation de Platon, presque constante depuis plus de quarante ans (le Père A.-J. Festugière et Madame J. de Romilly m'ont appris à le lire dans le texte). Mais, à la différence des Idées platoniciennes, celles que je m'efforce de cerner ne sont pas innées dans un monde intelligible d'où - à force de contemplation - je les aurais tirées pour en répercuter verbalement la substance.

Elles procèdent d'une longue interrogation des textes et des monuments. «Pour un jour de synthèse, il faut des années d'analyse», écrivait Fustel de Coulanges. Naturellement aussi, mon métier de professeur m'intime l'obligation d'être aussi clair, aussi explicite que possible, mais sans jamais rien simplifier des dossiers les plus difficiles ou les plus composites.

QUEL EST VOTRE PLUS BEAU SOUVENIR EN TANT QU'ARCHEOLOGUE?

Le déchiffrement de peintures où j'ai reconnu des scènes cultuelles du cycle dionysiaque là où les commentateurs prétendaient ne rien pouvoir identifier. Il s'agit de fresques trouvées à Boscoreale et conservées au Metropolitan Museum de New York.

VOTRE PLUS BEAU SOUVENIR MITHRAIQUE?

La contemplation du relief cultuel de Sarrebourg, si remarquablement présenté au Musée de Metz, ou la visite du Mithraeum fouillé sous l'église de S. Prisca, à Rome, sur l'Aventin.

Entretien réalisé par Daniel Aranjó le 9 mai 1994.

MITHRA: UN DIEU INDO-EUROPÉEN? (*)

On sait que le nombre des dieux dont il est possible de reconstruire le nom en indo-européen est très réduit, et qu'il s'agit uniquement d'entités cosmiques tels que le Ciel du jour *Dyew-, ses deux fils les Jumeaux divins, sa fille l'Aurore.

Il est donc a priori peu probable que le dieu indo-iranien *Mitra qui représente le «contrat» divinisé remonte à la période commune des Indo-Européens. «Contrat» est à prendre au sens large: il peut s'agir d'accord passé entre chefs des «cercles d'appartenance» de la société, familles, villages, lignages, etc., comme dans l'hymne avestique à Mithra, Yast 10, aussi bien que de la loi du milieu qui unit les bandits: le vieux-perse hamiçiya-, dérivé du nom perse du contrat, signifie «rebelle»; détail éclairant pour l'origine du mithraïsme gréco-romain, introduit par des pirates ciliciens.

Assurément, ce nom du «contrat» est probablement hérité, encore que l'étymologie en soit incertaine: on hésite entre un dérivé en *-tro- d'une racine *mey- ou *meH- ou un dérivé en *-ro- d'une racine *meyt- ou *meHt-, ce qui aboutit à un assez grand nombre de possibilités. Mais de toute façon il ne s'ensuit pas que le dieu soit aussi ancien que le nom du contrat: l'existence d'un nom du «feu» divinisé en Inde (Agni) n'implique pas celle d'un dieu correspondant à l'époque commune: il n'y a pas de dieu Ignis à Rome. La divinisation du contrat s'est réalisée à l'époque indo-iranienne, dans le cadre de la «religion de la vérité», quand s'est constitué un groupe de dieux nouveaux dont la particularité commune est d'exiger d'abord un culte négatif: ce sont les dieux qu'on «honore» (sens de la racine indo-iranienne *yaz-) en évitant de les offenser (sens originel de la racine, conservé dans le grec hag- «ne pas offenser»), car ils représentent un engagement, une obligation, un lien social. C'est le cas de *Mitra et de son associé *Varuna qui, en Iran, sera nommé Ahura Mazda «Seigneur sagesse» et qui peut représenter la «parole vraie» ou le «serment».

Pourtant, ils forment un couple contrasté de dieux souverains d'un type connu par ailleurs dans le monde indo-européen: un souverain amical, paisible et «diurne», l'autre terrible, violent et «nocturne» (c'est en ce sens figuré qu'il faut interpréter la formule brahmanique «Mitra est le jour, Varuna la nuit»). Mitra a donc pu prendre la place d'un Ciel du jour, dont Zeus, Jupiter, le *Tiwaz germanique, le *Deivas baltique portent le nom. Ce Ciel du jour s'est dissocié du Ciel de la nuit (représenté par exemple par l'Ouranos étoilé d'Homère) et a changé de nature lorsque la notion de «ciel» a été séparée de celle de «jour» (le latin dies ne conserve plus que cette valeur, alors que le vieil-indien div- présente encore les deux); un ciel unique a remplacé les cieux alternants de l'ancienne cosmologie.

C'est dans ce sens que Mitra «représente» un dieu cosmique indo-européen, bien que sa nature soit toute différente: il occupe la même place dans le nouveau couple souverain. Et, en Perse, il a même fini par s'en rapprocher, quand il a été identifié au soleil.

Jean HAUDRY

** Jaan PUHVEL, Mitra as an Indo-European divinity, in «Etudes Mithriaques», ACTA IRANICA, 17, 1978, p.335-343. La formule n'est pas reprise dans «Comparative Mythology», The John Hopkins University Press, 1987.*

Jean HAUDRY, agrégé de grammaire, docteur ès lettres, professeur de sanskrit, ancien doyen de la faculté des lettres et civilisation de l'université Jean-Moulin (Lyon), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, est un des grands spécialistes contemporains du monde indo-européen. Il a fondé en 1981 l'Institut d'Etudes Indo-Européennes de l'Université de Lyon. Il est l'auteur, entre autres, de deux ouvrages fondamentaux et accessibles sur les Indo-Européens: «Les Indo-Européens», Que Sais-je n° 19650, PUF 1985 (2éd.); et de «La religion cosmique des Indo-Européens», Archè/Les Belles Lettres 1987.

MYSTERIA MITHRAE

Une mystique au service de l'Imperium

In memoriam Alain Daniélou

En guise d'introduction

A l'issue d'un séminaire international, tenu au printemps 1978 à Rome et Ostie, capitales du Mithriacisme ancien, les chercheurs réunis publièrent un document final que nous considérons comme une base de travail commode:

“Le mithraïsme romain est une religion de type mystique, une structure à mystères, fondée sur un dieu qui traverse une “histoire” et une vicissitude, bien que non conçu comme mourant mais comme INVICTUS, divinité qui établit pour l'homme une perspective intra-cosmique et une (perspective) extra-cosmique, exprimées par un symbolisme relié au thème de la fertilité, à l'intérieur d'une structure initiatique fonctionnant dans une espèce particulière de sanctuaire, sur la base du principe ésotérique.

Cette structure à mystères se déploie dans une perspective plus proprement mystériosophique, fondée sur l'idée d'une carrière de l'âme, à l'intérieur d'un cosmos conçu non comme une prison, mais comme un escalier que l'âme doit gravir et dépasser, pour accéder, au-delà des sept sphères planétaires, au niveau transcendant d'AETERNITAS (des étoiles fixes) auquel renvoie la huitième porte mentionnée dans le texte fameux de Celse.

C'est donc une mystériosophie qualifiée, non pas d'anti-cosmique, mais au contraire de cosmosophique, c'est-à-dire une mystériosophie impliquant une vue positive du cosmos, bien que, comme dans toutes les espèces de mystériosophie, dans le contexte d'une carrière ou histoire de l'âme. La manière de vivre du mithriaste

s'exerce dans ce monde-ci, lequel à son tour se situe par rapport à un autre monde, de telle façon que le mithraïsme, sans être un culte public, ni officiel, sans être en continuité avec les vieux cultes naturistes (Osiris, Attis, etc...) qui ont évolué vers le mysticisme, peut remplir, paradoxalement, une fonction publique et officielle, créant une sympathie réciproque avec le pouvoir impérial et le culte officiel du Soleil." (1)

Tous les termes utilisés dans ce texte sont importants, à commencer par "mystique" (du grec *mustikos*: "qui concerne les mystères". *Musterion* étant le mystère, la chose secrète, la cérémonie religieuse secrète. Les Chrétiens utiliseront ce terme païen pour désigner leurs mystères: Incarnation, sacrement du baptême, etc...), que l'on pourrait définir, pour l'Antiquité, comme une "expérience d'une interférence participée et graduée des trois niveaux, humain, cosmique et divin". (2)

Mystère est également fondamental dans le cadre de notre étude car le Mithriacisme comporte un rite initiatique, volontairement subi, et donc résultat d'un choix strictement individuel, ayant pour but d'atteindre, par l'expérience du Sacré, une transformation intérieure. Le Mithriacisme peut donc être qualifié de "mystérique". En effet, il faut faire la distinction, dans l'Antiquité païenne, entre les simples mystiques épisodiques et institutionnelles (Dionysisme, Ménadisme) où la personne est "entheos", c'est-à-dire possédée par le Dieu, et les cultes mystériques, comportant une initiation personnelle, un rituel ésotérique, concernant un Dieu qui disparaît et revient, le tout donnant lieu à des espérances de salut post mortem (sotériologie). (3)

Pour être encore plus précis, nous définirons le Mithriacisme comme une mystériosophie, c'est-à-dire qu'aux vicissitudes connues par Mithra correspondent celles vécues par l'âme divine ou céleste (le *pneuma* des Gnostiques). Alors que chez les Orphiques, chez Platon, l'âme subit une chute dans la matière - c'est le fameux *sôma/sêma* (le corps est un tombeau pour l'âme)-, dans le Mithriacisme, celle-ci doit gravir une échelle cosmique de sept portes (sept planètes, sept grades). Le Mithriacisme est une cosmosophie puisque la doctrine conçoit le cosmos comme créé et régénéré par l'acte salvateur de Mithra, la Tauroctonie, et qu'il existe une possibilité de salut (ascension dans l'acternitas). La pensée mithriaque n'est par conséquent ni anti-cosmique, ni anti-somatique.

Un Dieu venu d'Orient...

Mithra est un Dieu indo-iranien, représentant l'amitié, l'accord tant social que cosmique, le contrat. En indien védique, *Mitra* signifie "ami, alliance", en persan avestique *Mithra* est le contrat. Notre Mithra est donc une divinité cosmique provenant de l'aire orientale du domaine indo-européen. Il semble peu probable

qu'il remonte à la période commune des Indo-Européens: voir à ce sujet la note de Jean Haudry (cf.infra).

Dieu défenseur de la Bona Fides, de la vérité et du matin lumineux, Mithra est attentif aux créatures, veille sur les fidèles. Il est le garant de l'ordre social et cosmique, il soutient le ciel et la terre. En Inde, Mitra est associé à Varuna, face antithétique et complémentaire de la souveraineté.

Mitra représente l'aspect juridico-sacerdotal, bienveillant et conciliant, lumineux, proche de tous: c'est le Dieu-ami. En Iran, Mithra est sauveur et solaire, Dieu du Bien, de l'accord et du serment. Il est la divinité tutélaire des rois achéménides, associé à Ahura-Mazda. (4) Ce culte syncrétique se répand en Asie Mineure à l'époque hellénistique. Il fait son entrée dans l'Empire romain grâce aux 20.000 pirates ciliciens faits prisonniers par Pompée en 67 AC et répartis en Italie. Nous savons par Plutarque que ces pirates vaincus pratiquaient un culte secret, d'où dériveraient nos mystères. Le culte mithriaque est donc né dans un milieu hostile à Rome, chez des "terroristes" organisés en groupes clandestins. La première allusion au culte constitué - et donc distinct de celui des pirates comme de celui d'Asie Mineure - remonte au règne de Domitien (81-96PC), où des adeptes sont déjà dans l'entourage impérial.

La transmission du culte (et sa mutation) en Occident est donc mal connue et controversée. R. TURCAN a publié un ouvrage fondamental sur l'hellénisation philosophique de Mithra: il semble en effet qu'il y ait eu intégration, par des milieux platoniciens, de doctrines iraniennes. Il est vrai que Zoroastre et les Mages jouissaient d'un prestige certain auprès de l'Académie et il est même possible que Platon ait été influencé par la Perse. (5)

Le mythe

Le mythe de Mithra, fruit d'un syncrétisme gréco-persan, est abondamment représenté sous diverse formes: sculpture, gravure, peinture. Il est mieux connu par les représentations figurées que par la littérature, d'où un certain nombre de lacunes. (6) On peut néanmoins le résumer comme suit. A l'origine, émerge du Chaos le Dieu Saturne, puis apparaissent le Ciel et la Terre, portés par Atlas. Jupiter succède à son père Saturne et il reçoit pour ce faire le foudre, arme qu'il utilise pour terrasser les Géants anguipèdes, les agents du Mal qui veulent s'emparer du monde. Malgré la victoire de la Lumière, l'esprit mauvais continue à mettre le cosmos en danger en le menaçant de sécheresse et de soif. Apparaît alors un Dieu sauveur: Mithra, miraculeusement surgi d'un rocher (pétrogène).

Mithra est le responsable du cosmos qui, d'un jet de flèche, fait jaillir la source pour les bergers. Le monde est menacé par l'absence d'humidité - mythe agraire! -;

passée dans la Lune, qui la transmet à son tour dans un taureau, désormais détenteur de la substance vitale (sang et sperme). Mithra doit poursuivre le taureau, qui commence par lui échapper. Enfin, il parvient à le faire sortir d'une maison et le capture.

Taurophore, Mithra vainqueur entraîne sa victime dans une grotte pour la mettre à mort, sur l'ordre des Dieux, ordre transmis par le corbeau, messenger du Soleil. Il immobilise l'animal en le tenant par les naseaux, enfonce le couteau sacrificiel (arpex) dans sa gorge et fait jaillir le sang, qui asperge l'univers et le revivifie. Un serpent et un chien se jettent sur le liquide vital, un scorpion ou un crabe s'attaque aux testicules de la bête. Des épis de blé sortent de la plaie et de la queue; la végétation, les animaux alentour renaissent...

Durant la tauroctonie, Mithra fixe le Soleil, qui coopère à l'action, par le truchement d'un rayon solaire. Les Olympiens assistent au sacrifice, qu'ils ont inspiré, et qui est donc approuvé par eux. Ensuite, il y a "adoubement" par Sol de Mithra: ils se serrent la main droite au-dessus de l'autel où grillent les viandes du repas partagé sur les dépouilles du taureau. C'est la "dextiôsis", signe éternel d'alliance, de contrat (en latin: dextrarum iunctio). (7)

L'image

Image centrale et constante du culte, la tauroctonie, immolation du taureau par Mithra, est l'aboutissement d'une "geste". Franz CUMONT décrit l'icône mithriaque à la perfection: "Un jeune homme appuie le genou gauche sur le garrot d'un taureau abattu sur le sol, tandis que du pied droit, posé sur le paturon, il maintient étendue en arrière la jambe droite postérieure de la victime. De la main gauche, il lui saisit une corne ou plus souvent les naseaux, et lui relève la tête, et de la droite, il lui enfonce un large coutelas au défaut de l'épaule." (8)

Mithra porte le costume asiatique (pantalon perse, bonnet phrygien), il est souvent nimbé ou radié (solaire!). Le pli de son manteau constellé d'étoiles est arrondi pour figurer le firmament. L'acte salvateur et régénérateur du cosmos est observé par Sol et Luna (principe humide dont le taureau est détenteur). Sont également figurés les quatre vents (quatre points cardinaux), les bustes planétaires et l'orbe des constellations zodiacales. De part et d'autre de Mithra, les dadophores Cautès et Cautopatès. Cautès porte la torche levée, il représente le Soleil ascendant, la saison chaude et le solstice d'été. Le coq et le buste solaire lui sont parfois joints. Cautopatès porte la torche baissée, il représente le Soleil descendant, la saison froide et le solstice d'hiver. La chouette et le buste lunaire lui sont parfois joints. Entre levant et couchant, entre Cautès et Cautopatès, Mithra le Médiateur fixe Sol Invictus,

le regard ardent voire pathétique, dans la plus pure tradition hellénistique et orientalisante.

Aiôn, Dieu léontocéphale ailé, enlacé par un serpent représente le Temps cyclique, l'Eternité cosmique.

Cette imagerie cohérente, cette "dogmatique illustrée" (R. Turcan) est identique de l'Ecosse à l'Inde, dans tous les mithraea.

La doctrine:

Le propre des mystères, outre le syncrétisme, la notion de salut individuel accordé par un Dieu sauveur, l'universalisme, est leur caractère ésotérique. Le néophyte prête un serment (*sacramentum*) et subit l'initiation, précédée de jeûne, de purifications. Au cours de son entrée dans la communauté des mystes (ceux qui savent), lui est révélé le hiéros logos, l'histoire sacrée, le mythe originel et fondateur dans ses deux interprétations, l'ésotérique et l'exotérique. Le rituel comporte une *imitatio dei*, une mise à mort du vieil homme avec résurrection, renaissance spirituelle: l'initié est deux fois né.

Le secret est fondamental dans ce contexte... et il a été bien gardé: nous ne possédons aucun texte complet de première main sur l'initiation mithriaque.

Religion initiatique "à temporalité cyclique et sensibilité panthéiste" (D.Aranjo), le Mithriacisme a pour point central le sacrifice magique, dans une grotte symbolisant le cosmos, de passage des saisons, du passage de l'équinoxe de printemps (21 mars dans le calendrier solaire). La nature, menacée par l'esprit mauvais, est régénérée, sauvée par un Dieu mandé par les forces cosmiques: le sang du taureau, comparable au *pneuma* des Stoïciens, à la vie divine qui irrigue tout, féconde la terre. Comme le proclame une célèbre devise mithriaque: "et nos servasti aeternali sanguine fuso". Et nous, tu nous as sauvés en répandant le sang éternel...

Il s'agit donc d'une religion optimiste et dynamique, où justice coïncide avec nécessité, et à la base de laquelle on trouve, sous l'influence de courants stoïciens, de l'astrologie et de doctrines indiennes et iraniennes, l'Eternel retour au règne de Saturne. Contrairement à l'Orphisme, au Gnosticisme, la doctrine mithriaque a eu une conception positive du cosmos, créé et/ou régénéré par le *Deus salutaris*, transcendé par l'initié. S'il existe un dualisme mithriaque, il s'agit en fait d'être DU monde et HORS du monde. On peut parler d'un dualisme "social", opposant les privilégiés (les initiés) aux autres. (9) A cette opposition horizontale, il faut en ajouter une verticale, entre ce monde sublunaire du mélange et du changement et l'*aeternitas*, auquel mène l'échelle mithriaque. Cette échelle à sept portes permet à l'âme de l'initié de réintégrer graduellement la lumière céleste, de redevenir feu divin après

avoir refait le cycle complet des âges du monde à partir de Saturne. Le dualisme mithriaque n'est qu'une opposition verticale entre le niveau de la terre et des planètes d'une part et celui d'aeternitas d'autre part. Il ne faut y voir aucune opposition entre le ciel et la terre, aucune condamnation du cosmos ou de la matière.

On pourrait définir le Mithriacisme comme un monisme vitaliste, comme un panthéisme initiatique: Mithra est solidaire de ce monde, en harmonie avec ses éléments et en immolant le taureau, il anime le cosmos.

Le rite

Le Mithriacisme est une religion de la crypte: son culte se pratique dans ce que le farouche Tertullien ("Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem?") nommait plaisamment "castra tenebrarum" pour les opposer aux "castra lucis" des Chrétiens. La grotte symbolise le cosmos (cf. Porphyre). (10) Le temple de Mithra est d'ailleurs appelé spelaeum: la tanière. Il s'agira donc d'une grotte naturelle ou reconstituée, qui servira de lieu de réunion et de salle à manger aux initiés. Le mithraeum ou spelaeum se différencie par-là des temples païens: il est enterré alors que ces derniers sont surélevés (podium), l'autel se trouve à l'intérieur et non devant le temple, le sacrifice a lieu à l'intérieur et non à l'extérieur et enfin, l'office et le repas se pratiquent intra muros et non extra muros. C'est une véritable révolution sur le plan spirituel dans le monde antique.

La liturgie consiste en sacrifices d'animaux (mais pas de tauroctonie), en la consécration de pain, de viande, d'eau et de vin. Le repas sacrificiel couronne la cérémonie, il est précédé d'une séance d'instruction, d'explication du mythe: catéchèse et cène, ce que Tertullien appelait des imitations blasphématoires, des "ingenia diaboli"! Le sacrifice a lieu le dimanche, jour du Soleil. Les fêtes les plus importantes sont évidemment les équinoxes et les solstices.

Les degrés d'initiation

Ils sont au nombre de sept, trois inférieurs (serviteurs) et quatre supérieurs (participants), en sphères croissantes de responsabilité. Cet ordre est identique dans tout l'Empire: Corax, Nymphus, Miles, Leo, Perses, Heliodromos, Pater. Ce dernier est le plus haut dignitaire, représentant de Mithra sur terre. Il défend la communauté, veille sur ses frères, recrute et initie.

L'éthique

Mithra est le Dieu de la fidélité, de l'amitié et du contrat.

Il symbolise l'harmonie personnelle, sociale et cosmique. La morale mithriaque est une morale solaire, une éthique de la lumière: amour de la vérité, fidélité à la parole donnée sont centrales. Il s'agit aussi d'une religion de l'énergie car Mithra vainc le taureau grâce à sa volonté inflexible et à la force de ses bras. Ce qui lui permet de restaurer l'ordre cosmique un instant menacé par les forces du chaos, du non-être et de la mort. Par la dexiôsis, l'étreinte des mains droites, Mithra scelle son alliance avec Sol. La main droite symbolise dans de nombreuses traditions la puissance et la volonté. Il s'agit aussi ici d'un engagement, d'une parole donnée, à laquelle une fidélité sans faille est de mise. Le succès du Mithriacisme dans les milieux militaires surtout, mais également dans la haute administration et les milieux d'affaires peut s'expliquer par cette sacralisation du lien fraternel et indissoluble, garanti par un serment et gage de salut. La loyauté, la fides romaine, source de bonheur et de salut dans un monde difficile, ne pouvait que séduire l'esprit juridique et moral des cadres de l'Empire romain. Il y aurait d'ailleurs des recherches à faire quant aux liens entre éthique mithriaque et éthique féodale et/ou chevaleresque. Les points communs sont nombreux: exaltation de la notion de service, morale de l'action et de l'énergie, lutte contre le mal, nécessité de l'obéissance et d'une discipline librement consentie au sein d'une hiérarchie stricte, exaltation de l'honneur et de l'amitié, non point l'amour abstrait et universel des Chrétiens (et qui a pour corollaire obligé l'ingérence dans la vie de l'autre et la "correction fraternelle") mais solidarité concrète à l'égard des membres de la phratric....

Enfin, la dexiôsis est aussi la garantie du secret, indispensable au sein des "loges" mithriaques.(11)

Mithra et l'Imperium

Un érudit a pu écrire que le Mithriacisme a joué un rôle comparable à celui de la Franc Maçonnerie sous la IIIème République. En effet, les "loges" mithriaques ont été très influentes dans l'armée, la finance, l'administration jusque dans l'entourage impérial. (12) Si Néron semble bien avoir été initié à des rites mazdéens lors de la visite du roi Tiridate d'Arménie, si Commode a "participé" à des rituels mithriaques... mais à sa manière, les seuls cas certains d'empereurs adeptes sont ceux d'Aurélien, de Dioclétien-Galère-Licinius (inscription de 307PC) et de Julien. (13) Mais il est vrai qu'il faut éviter de tomber, comme le fit Renan en son temps, dans un "panmithriacisme" causé par la confusion avec Sol Invictus. Mithra, comme Apollon, Sérapis ou Jupiter, est un avatar de Sol dans ce Paganisme en mutation, caractérisé par une tendance à l'hénothéisme plutôt qu'au monothéisme. Toutes les inscriptions dédiées à Sol Invictus ne sont pas nécessairement mithriaques... mais

les mithriastes sont adorateurs de Sol Invictus! En fait si Mithra est assimilé à Sol, l'inverse n'est pas toujours vrai. Il existe donc plusieurs niveaux dans le culte solaire. En outre, l'origine perse du Mithriacisme - et la Perse est l'ennemi géopolitique de Rome -, son caractère individualiste et initiatique (voire son absence d'œcuménisme), son ésotérisme - Mithra a toujours été un Dieu secret -, ont fait que les empereurs, s'ils ont discrètement appuyé les loges, s'ils ont fait preuve à leur égard d'une neutralité bienveillante, ne lui ont accordé qu'une reconnaissance officieuse. Mais les mithriastes en demandaient-ils davantage, eux qui célébraient leurs rites jusque dans le camp de la garde prétorienne, au centre de l'Urbs?

Le destin des mithriastes dans l'Imperium semble bien d'être à la fois partout et nulle part, au centre et à la périphérie.

La survie

Mithra est toujours honoré de nos jours, du Rhin à l'Indus. Un prince russe de la Belle Epoque ne fit-il pas construire un mithraeum à Lugano? Le marquis Folco de Baroncelli-Javon, poète camarguais, félibre et ami de Montherlant ne voulut-il pas célébrer un taurobole sur la plage des Saintes-Maries-de-la-Mer, au grand scandale des Catholiques locaux?

Une Anglaise a même publié une étude fouillée sur les références mithriaques de Tolkien, qui aurait voulu faire du "Seigneur des Anneaux" une sorte d'Ancien Testament mithriaque destiné à sa propre religion... (14)

Et puis le culte est pratiqué, sans interruption depuis l'Antiquité, par des Zoroastriens, notamment les KSHNUM, société initiatique zoroastrienne de Bombay...(15)

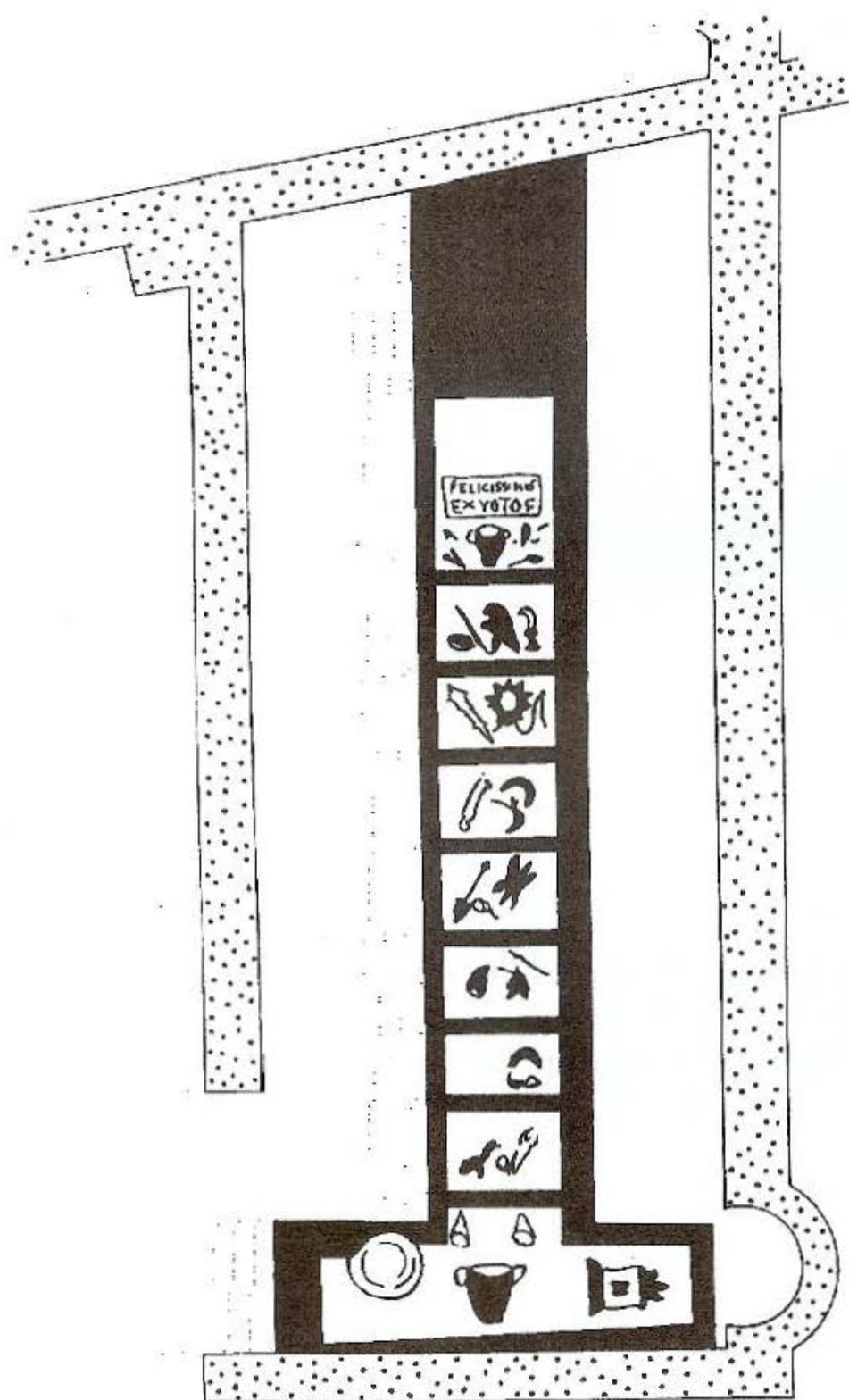
Célébré par les écrivains, notamment par Alain Daniélou dont les "Contes du Labyrinthe" sont un véritable bréviaire (!) mithriaque, le Dieu pétrogène demeure fidèle à sa mission, sous le Soleil d'un éternel présent.

Quand redeviendrons-nous mithriastes?

Christopher GERARD
Solstice d'été 1994

Notes:

- (1) U. BIANCHI (éd.), "Mysteria Mithrae", Brill, Leiden 1979, p.XVI-XVII.
 Désormais cité M.M. A Mithraïsme, mithraïque et mithraïste, nous préférons
 Mithriacisme, mithriaque et mithriaste.
- (2) M.M., p.873-879.
- (3) Sur ce passionnant sujet, lire W. BURKERT, "Les Cultes à mystères dans
 l'Antiquité", Belles Lettres, Paris 1992, p.13-22 et 81-103.
- (4) R. TURCAN, "Mithra et le mithriacisme", Belles Lettres, Paris 1993, p.11-
 23. Ouvrage désormais cité TURCAN.
- (5) R. TURCAN, "Mithras platonius. Recherches sur l'hellénisation
 philosophique de Mithra", Brill, Leiden 1975.
 Lire aussi la discussion générale qui clôt les M.M., p.849-870, où l'érudit
 Gordon parle même de "bricolage" mythico-religieux.
- (6) L.A/ CAMPBELL, "Mithraic Iconography and Ideology", Brill, Leiden
 1968.
- (7) R. TURCAN, "Les Cultes orientaux dans le monde romain", Belles Lettres,
 Paris 1989, p.217-227.
- (8) TURCAN p.47.
- (9) M.M. p.873-884.
- (10) H. LAVAGNE, "Importance de la grotte dans le Mithriacisme en Occident",
 in Etudes Mithriaques, Actes du IIème congrès international de Téhéran
 (septembre 1975), Brill, Leiden 1978, p.271-278. Ouvrage désormais cité
 EM.
- Cf. aussi la grotte de Zoroastre et celle où Mithra attire le taureau avant de le
 tuer.
- (11) M. LE GLAY, "La Dexiôsis dans les Mystères de Mithra", in EM, p.279-
 302.
- (12) M. CLAUSS, "Cultores Mithrae. Die Anhängerschaft des Mithras-Kultes",
 Stuttgart 1992.
- (13) Nous ne suivons pas R. Turcan, qui nous semble hypercritique. Voir à ce sujet
 W. BELARDI, "Il Mithraïsimo occidentale e i suoi rapporti con il potere
 politico", in MM, p.385-387. Et M. SIMON, "Mithra et les empereurs", in
 MM, p.411-428. Et enfin P. ATHANASSIADI-FOWDEN, "Julian and
 Hellenism", Oxford 1981, p.52-88.
- (14) E. ALLEN, "Persian Influences in J.R. Tolkien's *The Lord of the Rings*", in
The Transcendent Adventure. Studies of Religion in Science Fiction/Fantasy,
 Westport, Londres 1985.
- (15) E. ZOLLA, "Le Soleil dans la crypte", in FMR 14, 1988, p.58.



Bibliotheca mithriaca

U. BIANCHI éd., "Mysteria Mithrae", Brill, Leiden 1979. Une somme de 900 pages. Fondamental.

N. BURRASCANO, "I Misteri di Mithra", Basilisco, Gênes 1979.

W. BURKERT, "Les Cultes à mystères dans l'Antiquité", Belles Lettres, Paris 1992. Une approche résolument païenne des mystères antiques, de l'aveu de l'auteur.

A.L. CAMPBELL, "Mithraic Iconography and Ideology", Brill, Leiden 1968.

M. CLAUSS, "Mithras. Kult und Mysterien", Munich 1990.

Du même, "Cultores Mithrae. Die Anhängerschaft des Mithras-Kultes", Stuttgart 1992.

E. CUMONT, "Textes et Monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra", I-II, Bruxelles, 1896-1899. Fondamental. Condensé dans "Les Mystères de Mithra", Bruxelles 1913 (3^{éd.}). Rééd. anastatique collection "Les Introuvables", Ed. d'Aujourd'hui, Plan de la Tour 1985.

Du même, "Les Religions orientales dans le Paganisme romain", Geuthner, Paris 1963 (rééd. anastatique de l'édition de 1929).

A. DANIELOU, "Les Contes du Labyrinthe", Rocher, Monaco 1990.

A lire absolument!!!

R. MERKELBACH, Mitra, ECIG, Gênes 1988. Fondamental. Traduit de l'allemand (éd. orig. Mithras, 1984).

T. OSSANA, "La stretta di mano. Il contenuto etico della Religione di Mitra", Borda, Naples 1988.

C. PAVIA, "Roma mitraica", Lorenzini, Udine 1986. Photographies superbes.

R. RIGON, "Il Culto di Mithra tra mito e storia", Quaderno I, Barbarossa, Saluzzo 1983.

R. TURCAN, "Mithra et le mithriacisme", Belles Lettres, Paris 1993. Réédition refondue du QSJ publié en 1981. A lire absolument.

Du même, "Mithras platonius. recherches sur l'hellénisation philosophique de

Mithra”, Brill, Leiden 1975. Fundamental.

Du même, “Les Cultes orientaux dans le monde romain”, Belles Lettres, Paris 1989. Fundamental: “notre” Cumont.

M.J. VERMASEREN, “Corpus inscriptionum et monumentorum religionis Mithriacae”, I-II, La Haye 1956-1960.

Du même, “Mithra ce dieu mystérieux”, Sequoia, Bruxelles 1960.

Synthèse pratique mais vieillie.

Numéro de revue: FMR 14, 1988, Ricci, Milan 1988.

Bibliographie nullement exhaustive!



LE CULTES SOLAIRE A ROME

Le Dieu-Soleil SOL (équivalent du grec Hélios) était une vieille divinité du Latium, restée longtemps à l'arrière-plan (1). Elle était supplantée par Jupiter, le Dieu indo-européen du ciel diurne, ainsi que par Apollon, Dieu solaire guérisseur (équivalent du Bélénos celte) qui prit plus tard les attributs de l'Apollon grec. Dès le VIème siècle A.C., un culte solaire public était rendu près de Lavinium (20 km au Sud de Rome).

Dans l'Urbs même, à partir de la fin du IIème siècle A.C., un culte à Sol Indiges est attesté (Le Boeuffle). sa fête avait lieu les 8 et 9 août.

L'idée impériale romaine a, dès ses débuts, pris une connotation solaire. Cicéron en avait déjà fourni les prémisses dans la République en désignant le Soleil comme «chef, prince et régulateur des autres corps lumineux, âme ordonnatrice du monde, si grand qu'il éclaire tout de ses rayons». A la suite de sa victoire d'Actium (31 A.C.) sur son rival Antoine, Octave, futur Auguste, se place lui-même ainsi que l'Empire, sous la protection d'Apollon, censé lui avoir manifesté sa faveur au cours de la bataille. Il lui élève en 26 A.C. un magnifique temple sur le Palatin, à proximité de sa demeure. En 9 A.C., Auguste fait réaliser au Champ de Mars un gigantesque cadran solaire servant aussi de calendrier. Son gnomon est un obélisque (2) amené d'Héliopolis, sur lequel on grave une dédicace au Soleil: «Soli donum dedit». Ce cadran solaire indiquait en outre, par sa position avec d'autres monuments augustéens, tel l'Autel de la Paix, les équinoxes et le solstice d'hiver.

C'est à la même époque qu'Ovide compose ses Métamorphoses, récits mythologiques mettant en scène le Soleil à plusieurs reprises, et en particulier dans le célèbre mythe de Phaéton, ainsi que dans ses aventures avec la nymphe Clytié. Mais c'est Horace qui traduit le mieux l'aspiration solaire impériale dans le Chant Séculaire:

«Soleil nourricier, qui sur ton char brillant fais surgir le jour et le cache, qui renais nouveau et pareil, puisses-tu ne rien visiter de plus grand que la ville de Rome!».

Au Ier siècle P.C., Néron détourne à son profit le culte solaire. Apparaissant sur ses monnaies en Apollon, Dieu de la musique, il s'identifie à l'Astre du jour, auquel le comparent Sénèque et Lucain. Il fait élever près de l'actuel Colisée une statue colossale - d'où le nom attribué à cet amphithéâtre - le représentant sous les traits du Dieu-Soleil à la couronne radiée. A proximité, sa célèbre Domus Aurea se veut un palais solaire comportant une salle octogonale dont la coupole tournante reproduit le mouvement de l'Astre.

En 125, l'empereur Hadrien fait construire l'extraordinaire coupole du Panthéon, sans doute le plus beau temple païen encore conservé. Cette coupole, d'un diamètre de 43 mètres, est percée en son centre d'un oculus de 9 mètres, par où la lumière solaire joue sur les caissons internes, créant une harmonie incomparable. Dédié à tous les Dieux, ce chef-d'oeuvre absolu de l'architecture romaine semble bien traduire la prééminence de Sol, régnant sur la voûte du Cosmos. La tradition prétend que l'empereur aimait à se placer au centre de ce puits de lumière pour y rendre la justice.

Héliogabale, au début du IIIème siècle, s'identifie lui aussi au Soleil; mais en voulant imposer celui-ci sous sa forme syrienne, le Baal d'Emèse, ainsi que par ses débauches, il choque les Romains. Sa tentative échoue, mais comme celle de Néron, elle prépare les esprits à l'idée d'une théocratie solaire. Cette évolution est très sensible au cours du IIIème siècle. Une symbolique astrale s'exprime alors sur les monnaies: à l'avant, les empereurs portent la couronne solaire radiée, les impératrices le croissant lunaire. Au revers, Sol apparaît tenant le globe dans une main et saluant de l'autre; sur d'autres pièces, il conduit son quadrigé bondissant. Les devises de ces monnaies sont éloquentes: SOLI INVICTO (Au Soleil Invaincu), ORIENS AUGUSTUS (Soleil Levant Auguste), LUX AETERNA (Lumière Eternelle).

Nous retrouvons cette évolution dans la littérature, reflet de la société. Ainsi Philostrate l'Athénien fait du Soleil la divinité suprême, dans sa «Vie d'Apollonius de Tyane», qui passionne les milieux littéraires du temps. Au IVème siècle, un roman à succès, «Les Ethiopiques» d'Héliodore d'Emèse, correspond lui aussi aux idées de l'époque par les allusions solaires émaillant le récit. Certaines familles s'étaient vouées au culte solaire. C'était le cas de la gens Aurelia, dont descendait Aurélien, fils d'une prêtresse du Soleil. Il revenait à cet empereur militaire d'officialiser ce culte tout en lui redonnant une pureté «romaine». En 274, Aurélien fait de son protecteur tutélaire celui de l'Empire et il lui consacre un temple magnifique à Rome. Celui-ci, doté d'un riche trésor, est desservi par un collège particulier de prêtres recrutés parmi l'élite des sénateurs. Aurélien institue des jeux quadriennaux en l'honneur du Dieu et le 25 décembre est désormais fêté son anniversaire (Natalis Solis Invicti). C'est l'origine de Noël. (3)

Les monnaies d'Aurélien portent au revers Sol triomphant, tandis que les devises célèbrent le Dieu: PACATOR ORBIS (Pacificateur du Monde), qui rappelle les victoires de l'empereur; FIDES ET SOL (Fidélité et Soleil), sur une monnaie de son épouse Séverine. L'apothéose est atteinte avec cette dernière inscription: SOL DOMINUS IMPERII ROMANI (Soleil Maître de l'Empire Romain)...

Dans le chef d'Aurélien, l'empereur occupe sur Terre le même rang éminent que le Soleil dans le ciel; il participe de sa nature divine et éternelle. (4)

Cette conception du Soleil en tant que garant de l'autorité impériale se maintiendra jusqu'à Constantin compris. En 313 en effet, année où le Christianisme est officiellement admis dans l'Empire, certaines de ses monnaies portent encore la légende SOLI INVICTO COMITI (Au Soleil Invaincu Compagnon).

Le culte de Mithra

Parallèlement au culte solaire officiel que nous venons d'évoquer, se développait un culte solaire ésotérique: celui de Mithra. Ces deux cultes entretenaient des liens étroits, mais alors que le premier était centré sur la personne de l'empereur et de ses proches, le second recrutait ses adeptes dans toutes les classes sociales, au terme d'une sélection sévère. Mithra est identifié au Soleil Invaincu par les nombreuses dédicaces des monuments: DEO SOLI INVICTO MITHRAE (Au Dieu Invaincu Mithra). Le Mithraïsme célébrait la lumière dans des temples souterrains, car nulle part mieux que dans un endroit obscur on ne mesure la valeur de ce miracle permanent qu'est la lumière solaire. Il exigeait de ses initiés une sévère discipline morale dont les termes ne nous sont pas directement connus. Mais, dans son discours «Contre Héracleios», l'empereur Julien, adepte de Mithra (dont il avait le grade d'Héliodromos, «courrier du Soleil»), rapporte le code moral qu'Hélios lui aurait donné, et qui semble bien refléter certains commandements de Mithra:

- 1° Etre pieux envers les Dieux.
- 2° Etre fidèle en amitié.
- 3° Etre bienveillant à l'égard de ses subordonnés.
- 4° Bien se gouverner, sans céder à ses passions.

La théologie solaire de l'empereur Julien

Julien, dernier empereur païen (361-363), descendait lui aussi d'une illustre famille d'adorateurs du Soleil. (5)

Mais le Christianisme avait déjà été admis dans l'Empire sous le règne de Constantin, et surtout sous celui de son fils Constance II, qui persécute les Païens. Julien rétablit le Paganisme et s'efforce de le rénover: on pourrait parler de

«néopaganisme». Son assassinat en 363 fait avorter ces audacieuses réformes. (6)

Se définissant lui-même comme «adepte d'Hélios-Roi», cet empereur mystique rendait un culte à son Dieu dans le sanctuaire particulier de son palais de Constantinople. Egale­ment initié aux principaux cultes à mystères de son temps, Julien fut en outre un homme d'état et un soldat remarquable. Il reste l'une des plus hautes figures du culte solaire européen et l'une des plus attachantes de son époque. C'est en partie dû au fait que sa personnalité nous est bien connue grâce aux quatre volumes de textes publiés par les Belles Lettres. Julien se situe dans la lignée des philosophes néoplatoniciens. Ceux-ci considèrent chaque divinité comme un aspect d'une Divinité suprême unique, dont le Soleil apparaît comme le meilleur représentant. Zeus-Hélios-Hadès est un des noms de ce Dieu syn­crétique. (7)

Cette idée avait déjà été illustrée par Platon dans la «République», avec la célèbre comparaison entre le Bien et le Soleil. Elle est reprise au IIIème siècle par Plotin, qui place l'Un au sommet du Cosmos: «foyer inextinguible faisant ruisseler une cataracte ininterrompue d'étincelles sur le monde» (Benoist-Méchin). Chacune d'elles est une âme qui, après avoir séjourné sur terre, retourne au foyer dont elle est issue. Cette théorie est perfectionnée par ses disciples Porphyre et ensuite Jamblique. Au siècle suivant, Julien, dans son «Discours sur Hélios-Roi», en propose une synthèse originale sous forme d'une trinité solaire.

Cette théorie aurait-elle une origine naturaliste, comme d'autres théologies païennes? Les annales romaines mentionnent à plusieurs reprises, dès le IIème siècle A.C., la présence de trois soleils dans le ciel. Les chroniques médiévales rapportent des apparitions de même type. (8)

Nous savons aujourd'hui qu'il s'agit d'un phénomène météorologique rare, nommé parhélie, et qui dès les origines frappa l'esprit humain. Il est intéressant de noter qu'un des montants de la chambre dolménique de Gavrinis (Bretagne) présente un motif inexplicable par les archéologues, consistant en trois ouvertures circulaires communiquant entre elles par l'intérieur de la roche. L'explication naturaliste pourrait-elle ainsi faire remonter l'origine de la «théorie» des trois Soleils au Néolithique? A l'inverse, faut-il voir une réminiscence de cette théologie solaire dans certains éléments du folklore? Ainsi une croyance bien établie dans les Hautes-Vosges assure que le jour de la Trinité (!) on peut voir se lever trois Soleils du haut des Ballons vosgiens. De même, on trouve partout en Europe l'idée selon laquelle le Soleil accomplit trois bonds à son lever, le matin de Pâques.

Le Soleil visible qui éclaire le monde, le chauffe et lui donne vie, ne peut être lui-même le principe de la vie car il est, comme tout objet matériel, soumis au devenir, donc à la mort. Il doit donc exister un autre Soleil, invisible, éternel et

fulgurant, qui est l'origine de toutes choses. Ce principe premier, l'Un ou le Bien, est tellement ineffable qu'il reste à jamais inaccessible à l'intelligence. Il est toutefois accessible par l'illumination mystique selon Plotin. Julien place entre ces deux Soleils un troisième, Hélios-Roi, le médiateur, dont le Soleil visible n'est que la manifestation dans le monde sensible, et qui lui-même l'émanation du Bien. Hélios-Roi, «régnant sur toutes choses», est la plus haute représentation du divin que l'intellect puisse concevoir. Il possède un aspect personnel sous la forme de Mithra, également guide bienveillant des âmes des adeptes après la mort (Dieu psychopompe), comme le précise Julien dans «Les Césars».

Le chant du cygne de la théologie solaire

Après la mort de Julien, quelques grands personnages tels Prétextat ou Symmaque, préfets du prétoire, mènent les derniers combats pour le Paganisme. Le premier est titulaire de plusieurs sacerdoces et Pater Patrum, Père des Pères, du culte mithriaque. C'est lui que Macrobe met en scène dans ses «Saturnales»: il donne une synthèse du Paganisme en montrant comment toute la théologie païenne se ramène alors au culte du Soleil. Nonnos, dans son «Hymne au Soleil», montre que sous des noms différents, c'est la même divinité qui est adorée par les différents peuples. D'importantes inscriptions de Kaménius, un neveu de Julien, montrent son attachement au culte de Mithra. Au Vème siècle on trouve encore quelques très beaux hymnes solaires, tels ceux de Martianus Capella et surtout celui de Proclus, l'un des derniers grands philosophes néoplatoniciens. Avec ce vaste syncrétisme solaire, le Paganisme opérait en quelque sorte un retour à ses sources... mais en même temps il jetait ses derniers feux. Cette conception, «une des pointes extrêmes de la pensée païenne» (Lacombrade), n'était compréhensible que par une élite intellectuelle. A l'inverse le Christianisme proposait, non point une philosophie ou une sagesse, mais une idéologie, beaucoup plus à la portée des masses.

Le culte solaire

Notons d'abord un exemple de rite solaire dans l'ancien culte domestique. Le 1er mars de chaque année, le feu sacré de l'autel domestique devait être renouvelé. Pour cette importante cérémonie, on le rallumait en concentrant les rayons solaires.

Mais la vénération du Soleil se traduit surtout par l'usage immémorial de saluer l'Astre levant. Pareil salut est attesté chez les légionnaires de Vespasien (Ier siècle P.C.). Une céramique du IIème siècle découverte à Bucarest représente un homme saluant le Soleil en levant un bras. Macrobe, à la fin du Vème siècle, dans ses Saturnales, confirme que le Soleil est alors salué à son lever et il nous transmet une

brève invocation en grec ancien, qui était en usage dans les sacrifices païens: «Hélié pantocrator, kosmou pneuma, kosmou dunamis, kosmou phôs». Cette formule païenne originale peut se traduire comme suit: «Soleil tout-puissant, âme du monde, force du monde, lumière du monde».

La prière au Soleil, tout aussi ancienne, est décrite par Ovide (Ier siècle) dans ses *Métamorphoses* (I, 770): Clyméné invoque le Soleil «les deux bras tendus au ciel et les yeux sur le disque lumineux». A la fin du Paganisme, la prière se fait jusqu'à trois fois par jour, les bras écartés et levés, paume des mains et regard orientés vers le Soleil.

Quant au culte de Mithra, il était particulier, du fait de son statut de religion à mystères. Dans le mithraeum étaient figurés les principaux épisodes de la légende de Mithra, en particulier le sacrifice du taureau, sous les regards de Sol et de Luna. Ce sacrifice, commandité à Mithra par le Soleil, était destiné à régénérer le monde. L'autel du Dieu abritait un feu perpétuel et on y trouvait aussi une vasque d'eau lustrale pour les purifications. La prière avait lieu trois fois par jour aux lever, culmination et coucher du Soleil, le fidèle se tournant respectivement vers le levant, le midi et le couchant. La liturgie quotidienne comprenait de longues psalmodies et des chants accompagnés de musique. Elle se doublait fréquemment d'offrandes, de sacrifices et de libations. Le dimanche, jour du Soleil (9), Solis dies, avait lieu l'office le plus important. Les initiés pouvaient également pratiquer des rituels spéciaux, tels celui du papyrus magique de Paris.

Monuments du culte solaire

Citons en premier lieu le Panthéon de Rome (piazza della rotonda), sans doute le plus beau temple païen (et solaire) conservé, grâce à sa transformation en église chrétienne en 609. Parmi les temples spécifiquement consacrés au Soleil, trois sont particulièrement célèbres:

- le premier, toujours visible et aussi le plus ancien temple conservé de la Ville, est le Temple rond du Forum Boarium, au bord du Tibre et à proximité du Circus Maximus;

- le second se trouvait sur le Palatin, à côté du temple d'Apollon: le site est aujourd'hui occupé par un couvent;

- le plus ancien, dont nous avons déjà parlé, se trouvait sur le Quirinal. Peut-être est-ce lui qui fut remplacé par le grand temple d'Aurélien, le plus récent de tous. Son emplacement correspondrait à l'église San Silvestro in Capite (quelques vestiges seulement).

Outre les temples du Soleil, Rome comptait également une centaine de mithraea.

Tout comme les premiers, ceux-ci ont souvent été recouverts par des édifices chrétiens: les plus connus sont les mithraea situés SOUS les églises Sainte Prisque et surtout Saint Clément, aisément visible car dépendant d'une congrégation de moines irlandais fort indépendants. Les autres sont «malheureusement» en restauration, inaccessibles («chiuso»). On doit aussi mentionner les dix-huit mithraea d'Ostia Antica, l'ancien port de l'Urbs, sur le Tibre, à une vingtaine de km en aval de Rome. Ils constituent avec ceux de la Ville Eternelle la plus forte concentration de l'Empire. Leur état de conservation est remarquable et leurs mosaïques sont célèbres, notamment celle de Felicissimus représentant les sept grades de l'initiation.

Ajoutons qu'il est fort possible pour le touriste averti - et agile- de se glisser dans l'un de ces temples, à l'écart de la foule profane, et d'y méditer, seul, sur le destin de ce Dieu mystérieux...

Parmi les nombreux obélisques de Rome, les principaux sont, par taille décroissante, ceux de:

- la Place Saint Jean de Latran (32m);
- la place Saint Pierre du Vatican (26m);
- la place Navone (25m);
- la Piazza del Popolo (23m); ces quatre proviennent du Circus Maximus;
- la place de Montecitorio (22m): le gnomon d'Auguste; etc...

Jean-Christophe MATHELIN

Notes:

- 1) *Son destin rappelle à certains égards celui d'Aton, dans l'ancienne Egypte, où la vieille divinité du disque solaire éclipsa au Nouvel Empire tous les autres Dieux par la volonté d'Akhénaton.*
- 2) *L'obélisque, tout comme le menhir, symbolise le rayon solaire pétrifié. Contrairement à une croyance répandue, il était connu en Europe avant les contacts avec l'Egypte. Par la suite, d'autres empereurs romains prélevèrent des obélisques égyptiens pour orner les places publiques de Rome ou de Constantinople. Au siècle dernier, Paris - la place de la Concorde est un superbe exemple de symbolisme solaire! -, Londres et New York reprirent cette mode; mais Rome reste de loin la ville au monde comptant le plus grand nombre d'obélisques.*

- 3) Dont le nom signifie «nouveau soleil», en grec *néos hélios*, en breton *neo-Heol*.
- 4) Cette conception du monarque solaire, bien que non spécifiquement romaine, remonte à une très haute antiquité (âge du Bronze). Elle connaîtra des succès tardifs avec Louis XIV, notamment.
- 5) Comme il le dit dans son *Discours sur Hélios-Roi*: «C'est un grand avantage pour un homme que d'être soumis à ce dieu par une longue suite d'ancêtres depuis plus de trois générations».
- 6) Assassinat revendiqué ultérieurement par les Chrétiens, bien que leur responsabilité n'ait jamais pu être prouvée.
- 7) Julien y ajoute Sérapis, remplacé chez Macrobie par Dionysos. D'autres inscriptions l'identifient par ailleurs à Mithra (cf. Vermaseren).
- 8) Voir à ce sujet C. FLAMMARION, *L'atmosphère, météorologie populaire*, Hachette, Paris 1888. Ainsi que L.F. SAUVE, *Le folklore des Hautes-Vosges*, Maisonneuve et Larose, Paris 1940.
- 9) Les langues du Nord de l'Europe en ont conservé le souvenir: anglais «Sunday», allemand «Sonntag», etc...

Bibliographie non exhaustive

- J.M. ANGEBERT, *Les mystiques du Soleil*, Laffont, Paris 1971.
- J.d'ARES et M. FORGET, *Paradis perdu et tradition solaire*, Atlantis, Paris 1984, audiocassette.
- J. BENOIST-MECHIN, *L'empereur Julien ou le rêve calciné*, Perrin, Paris 1977.
- J. BIDEZ, *La vie de l'empereur Julien*, Belles Lettres, Paris 1965 (2^{ed}).
- P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens*, Belles Lettres, Paris 1990.
- F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Leroux, Paris 1909.
Nombreuses rééditions ultérieures.
- F. CUMONT, *La théologie solaire du paganisme romain*, Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, Paris 1913.
- F. CUMONT, *Les mystères de Mithra*, Lamertin, Bruxelles 1913. Réédition récente chez Monfort.
- F. CUMONT, *Lux perpetua*, Geuthner, Paris 1949.
- J. EVOLA, *La voie de la réalisation de soi selon les mystères de Mithra. Noël solaire*, in *Symboles et mythes de la tradition occidentale*, Archè, Milan 1980.
- N.D. FUSTEL DE COULANGE, *La Cité antique*, Paris 1864. Réédité par Albatros/

Valmonde en 1982.

- E. GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, Londres 1776.
 Disponible en édition «Bouquins» 1983.
- J. GODWIN, *Robert Fludd, philosophe hermétique et arpenteur des deux mondes*, P Pauvert, Paris 1980.
- J. HAAB, *Julien, l'empereur solaire*, Société théosophique de France, Paris s.d., audiocassette.
- G.H. HALSBERGHE, *The cult of Sol Invictus*, Brill, Leyde 1972.
- L. JERPHAGNON, *Julien, dit l'Apostat*, Seuil, Paris 1986.
- JULIEN, *Oeuvres complètes*, Belles Lettres, Paris, 4 volumes.
- A. LE BOEUFFLE, *Le ciel des Romains*, de Boccard, Paris 1989.
- M. LE GLAY, *L'idéologie solaire: les pharaons, Auguste, Louis XIV*, in *Archéologia* 249, Paris 1989.
- H.P. L'ORANGE, *Sol Invictus Imperator*, in *Symbolae Osloenses*, XIV, 1935.
- MACROBE, *Saturnales*, Garnier, Paris 1937.
- J. MARKALE, *Le Soleil Invaincu*, in *Nouvelles Clés*, 7, 1989.
- O. MARMIN, *Sol Invictus, le symbolisme solaire sur les monnaies romaines*, in *Etudes et Recherches* 1, Paris 1983.
- G.R.S. MEAD, *A mithriac ritual*, Bénarès 1907.
- R. MERCIER, *Le retour d'Apollon*, Vieux Colombier, Paris 1963.
- D. MEREJKOWSKI, *Julien l'Apostat. La mort des Dieux*, Gallimard, Paris 1938.
- NONNOS DE PANOPOLIS, *Dionysiaques*, Trédaniel, Paris 1982.
- OVIDE, *Métamorphoses*, Garnier, Paris 1966.
- PLATON, *République*, Garnier, Paris 1966.
- PROCLUS, *Hymne au Soleil*, in *Hymnes philosophiques*, Artisan du livre, Paris 1935.
- PROCLUS, *Commentaire sur la République*, Vrin, Paris 1970.
- SALOUSTIOS, *Des Dieux et du monde*, Belles Lettres, Paris 1983.
- PSCHMITT, *Sol Invictus. Betrachtungen zu spätrömischer Religion und Politik*, in *Eranos-Jahrbuch*, X, 1943, p.169-252.
- H. SEYRIG, *Le culte du Soleil en Syrie à l'époque romaine*, in *Syria*, XLVIII, p.337-373.
- M. SHEPHERD, *Julian's safety of the State*, in *Roman Coins and Culture*, I, 1, p.10-11.
- R. TURCAN, *Mithra et le mithriacisme*, Belles Lettres, Paris 1993.
- M. VERMASEREN, *Mithra, ce dieu mystérieux*, Sequoia, Bruxelles 1960.
- W. WILLI, *Die römischen Sonnengötter und Mithras*, in *Eranos-Jahrbuch*, X, 1943, p.125-168.

J. WOLFF, *Mithra et le trésor romain de Mackwiller*, in *Bulletin de l'Ass. d'Histoire et d'Archéologie de Sarre-Union*, VI, p.69-74.

Collectif, *Le grand livre du Soleil*, Edita-Denoël, Lausanne 1973.

Collectif, *Trésors des Daces*, A.F.A.A., Paris 1980.



CORAX

ENTRETIEN AVEC UN ADEPTE DU CULTE SOLAIRE.

ANTAIOS: CORAX, QUI ETES-VOUS?

CORAX: Jeune universitaire européen, je me définirais, au risque de passer pour un provocateur, comme un suivant de Mithra, un fidèle de Sol Invictus, dans la lignée spirituelle d'Akhénaton et de l'empereur Julien dit l'Apostat. Tout comme eux, ma prise de conscience solaire résulte de la rencontre d'une tradition et d'une quête personnelle.

A: POURQUOI CE PSEUDONYME DE «CORAX»?

C: «Corax», le corbeau en grec ancien, est un des sept grades de l'initiation aux mystères de Mithra. Dans de nombreuses mythologies (pas seulement indo-européennes), le corbeau est le messager du Soleil.

A: QUE REPRESENTENT LES MYSTERES DE MITHRA POUR VOUS?

C: Le Mithraïsme - ou Mithriacisme - a été une des formes les plus achevées du culte solaire européen. Voie lumineuse de maîtrise de soi, de piété, de spiritualité, il reste une référence incontournable pour ceux qui, de nos jours, s'intéressent à nouveau aux cultes solaires.

A: QUEL MESSAGE LE MITHRIACISME PEUT-IL APPORTER A NOS CONTEMPORAINS?

C: Tout d'abord une éthique. Le Mithraïsme, comme le Christianisme, s'est développé dans une société romaine en déclin, aux valeurs vacillantes, offrant d'ailleurs de surprenants parallèles avec notre époque. Alors que le Christianisme prônait le renoncement, le culte de Mithra exaltait au contraire la plénitude consécutive au devoir accompli, le courage, l'amitié. En second lieu, le Mithraïsme véhiculait une spiritualité, une symbolique qui, à mon sens, peuvent encore parler aux hommes d'aujourd'hui.

A: UN EXEMPLE?

C: Les mithraea étaient des temples solaires souterrains, le mythe de Mithra tournant autour du thème du Soleil et de la caverne. Or nos chercheurs contemporains étudient le Soleil en plaçant leurs détecteurs de neutrinos... sous les montagnes, par exemple au Gran Sasso, en Italie précisément.

A: REACTIVER LE MITHRIACISME, N'EST-CE PAS ANACHRONIQUE?

C: Le Mithraïsme n'est pas aussi anachronique qu'on peut le supposer puisque vous savez que le Dieu a encore des adeptes en Iran et surtout en Inde, par le Mazdéisme.

Néanmoins se pose le problème de la liturgie, dont nous ne savons presque rien... sinon qu'elle était splendide. Ce problème existe d'ailleurs pour toutes les liturgies païennes antiques, qui furent éliminées (ou récupérées!) au cours des siècles par les multiples églises chrétiennes.

A défaut d'être fidèle à la lettre, nous pouvons tenter d'être fidèles à l'esprit des rites. Nous ne prétendons nullement, contrairement à certains druides modernes, à aucune filiation initiatique (même si nous avons cherché en vain durant des années de tels «relais»). Plus modestement, nous expérimentons les «techniques» les plus aptes à faire jaillir le Sacré, toujours en nous inspirant autant que possible de ce qui se faisait jadis.

A: PROCEDEZ-VOUS A DES INITIATIONS?

C: Cela nous est arrivé, mais uniquement à la demande des candidats. L'impétrant doit passer avec succès des épreuves physiques, psychiques, ainsi qu'un contrôle des connaissances. Je précise que chaque épreuve a d'abord été expérimentée, entre autres, sur ma personne, avant d'être proposée.

Indépendamment de leur valeur religieuse, je pense que de telles épreuves sont un bon moyen de connaître ses propres limites, et, conséquemment, de se réaliser: c'est ce que Jung appelait l'individuation.

A: QU'EN EST-IL DU FAMEUX TAUROBOLE, LE SACRIFICE DU TAUREAU?

C: Comme nombre de cultes antiques, le Mithraïsme avait conservé des rites sanglants hérités d'un lointain passé. Ces sacrifices sanglants étaient déjà critiqués par des Païens de l'Antiquité: on aurait donc tort d'opposer les Païens, souillés de sang, à d'immaculés Chrétiens, qui, de fait, ont aussi pratiqué des sacrifices (les bûchers de l'Inquisition, la chasse aux hérétiques et aux sorcières, etc...).

Notre époque, me semble-t-il, n'a plus besoin de tels rites pour «sustenter» sa spiritualité, qui est plus austère.

Au demeurant, je vous rappelle que le taurobole était surtout pratiqué ... dans le

culte de Cybèle et d'Attis à l'époque romaine. Il semble toutefois que le culte métrouaque n'ait pas eu le monopole de ce sacrifice particulier dont l'origine (les rives de la Mer Noire?) est mal connue.

Il s'agissait en fait d'imprégner l'initié, sans doute un prêtre de haut rang, du sang du taureau: l'homme descendu dans une fosse couverte d'un plancher troué, était aspergé du liquide vital d'un taureau égorgé au-dessus de lui. Les archéologues ont découvert une série d'autels tauroboliques... au Vatican notamment, devant l'actuelle Basilique Saint-Pierre, ce qui est pour le moins piquant. Vatican vient d'ailleurs du latin «vates», le devin (cf. vaticiner)! En effet, seule la déesse Cybèle pouvait, par la voix de son grand-prêtre, ordonner le taurobole. Le dies sanguinis, le Jour du Sang était célébré le 24 mars, fête du printemps fort populaire en Gaule, où le culte métrouaque cohabite avec celui des Mères locales. Mais à la fin de l'Antiquité, les initiés au culte phrygien sont souvent des mithriastes convaincus: voyez l'empereur Julien, auteur d'un Discours sur la Mère des Dieux.

Enfin, l'archéologie nous montre que bien d'autres animaux (porcs, moutons, volailles) étaient consommés lors des repas rituels (probablement mensuels).

Peut-être un tel sacrifice avait-il lieu pour célébrer la naissance du Dieu pétrogène, au solstice d'hiver (aujourd'hui Noël) et lors de l'initiation d'impétrants mais les textes sont peu clairs à ce sujet.

A: QUELLE EST VOTRE DIVINITE TUTELAIRE?

C: Elle est synchrétique: Apollon-Hélios-Mithra.

A: CROYEZ-VOUS REELLEMENT A L'EXISTENCE DES DIEUX, ET DE MITHRA EN PARTICULIER?

C: Cette question, souvent posée, me semble indécente: demande-t-on à un Chrétien pratiquant s'il «croit» réellement à son Dieu, au Christ, au Saint-Esprit? Si je réponds oui, je risque de passer pour un doux illuminé, si je réponds non, pour un farceur. Je me bornerai donc à répondre que chacun peut constater l'existence du Soleil, sans lequel nous ne serions pas là pour poser ce genre de questions. Ajoutons que pour un Païen, antique ou moderne, «croire» ou «ne pas croire» est un faux dilemme, imposé par le Judéo-Christianisme (un seul Dieu ou pas de Dieu).

A: COMMENT VOUS EST VENU VOTRE IDEAL SOLAIRE?

C: Cette prise de conscience m'est venue graduellement, par une série de révolutions intérieures (au sens grec de metanoïa). Elevé dans le Catholicisme, je passais pour très pieux eu égard à ma concentration aux offices. Mais j'étais déçu, à l'époque, de ne pouvoir mieux sentir Dieu dans le cadre de l'Eglise. A quinze ans, j'ai découvert l'astronomie, et une extraordinaire attirance pour le Cosmos. J'étais alors incapable d'analyser cette «soif d'Univers»; ce n'est que des années après que je

me suis rendu compte qu'elle était de nature religieuse. Parallèlement, j'ai commencé à chercher ma voie dans d'autres religions que le Christianisme. L'Islam m'a d'abord séduit par son mysticisme et son exigence de pureté: cinq prières quotidiennes, ramadan,... Mais j'ai rapidement compris qu'une religion est indissociable d'un peuple. Or le peuple de l'Islam n'est pas le mien. Après une incursion vers le Bouddhisme, fondé lui par Siddhartha Gautama, prince aryen, j'ai connu un autre grand choc à 21 ans à la lecture de l'essai de Jean Mabire, «Thulé, le Soleil retrouvé des Hyperboréens». J'ai su d'emblée que je venais de trouver la Voie, ma voie. Les trois questions fondamentales trouvaient enfin une réponse: «D'où viens-tu?» Du Soleil.

«Qui es-tu?» Un Indo-Européen.

«Que veux-tu?» Rétablir le culte du Soleil.

A: COMMENT DEFINIRIEZ-VOUS CETTE FORME DE SPIRITUALITE?

C: Pour résumer, je me définis comme un héliolâtre panthéiste.

Apollon-Hélios-Mithra est à la fois Dieu, l'Univers et le Soleil, forme tangible sous laquelle nous pouvons l'adorer. Contrairement à ce que pensent les ignorants qui voient dans le culte solaire une régression vers une idolâtrie primitive, celui-ci débouche sur des conceptions très élevées, telles celles exprimées par l'empereur Julien dans son «Discours sur Hélios-Roi». Citons aussi l'Hymne au Soleil du néoplatonicien Proclus...

A: S'AGIT-IL D'UNE RELIGION UNIVERSALISTE?

C: Le Soleil est un symbole universel, tout comme l'eau, la terre, etc... Ces symboles apparaissent dans les mythes de tous les peuples. Le culte solaire n'est pas universaliste au sens où l'image du Dieu-Soleil que se fait chaque peuple tient à sa culture. Le culte solaire est donc un paganisme, au sens où il s'enracine dans la tradition de chaque «pagus», de chaque pays, de chaque terroir. Il l'est également dans la mesure où il n'exclut nullement les autres Dieux (polythéisme).

A: SOMMES-NOUS A LA VEILLE D'UNE RENAISSANCE SOLAIRE?

C: Pour répondre à votre question, je citerai le vers célèbre de Virgile tiré des Bucoliques (IV, 10): «casta, fave, Lucina: tuus iam regnat Apollo». Ce que je traduirais librement par «Favorise la naissance de cet enfant, chaste Lucine (déesse des accouchements): déjà règne ton cher Apollon».

Nous sommes en effet de plus en plus nombreux à savoir que le Soleil reviendra...

A: NOUS VOUS REMERCIONS POUR CET ENTRETIEN.

REPORTAGE MITHRIAQUE

Pour Karim Mérida (Extrémadure), 3 juillet 1993.

Mérida. Boucherie Lali. «Vente de viande de combat». Première qualité: 750 pesetas. Deuxième: 650. Troisième: 350. On vend du taureau de combat...

Mithraeum à faïences climatisées, avec un coin fruits et eau minérale. Il ne reste déjà plus de filet de bête (première qualité). Ressortir. Ecarter le seuil de lanières versicolores de plastique. Claquement mou.

Bruit de rue, fugace et éternel. Claquement de la rue.

Il est facile de relier la corrida à Mithra: Montherlant le fait en long, en large et en travers dans ses **Bestiaires**. On souhaiterait pouvoir le suivre. Unamuno fait, lui, remonter «l'introït du culte tragique» au plafond d'Altamira (il faut avoir la vue un peu longue, d'autant qu'il n'y a pas là-haut que des taureaux à surgir d'un fixe et ocre mouvement).

L'implantation de Mithra est tardive et superficielle en Hispanie, et le culte du Taureau, autrement archaïque et autochtone.

Curieux hasard tout de même qu'à Mérida, le mithraeum se trouve sous les Arènes mêmes.

Je pense à ces mots de Bergamin dans son **Art de Birlibirloque**, et qui ne devait guère, lui, penser à Mithra... N'empêche: «Le taureau meurt comme le Dieu berné dont le sang devient le linceul, tandis que la dernière lueur de l'intelligence, cause innocente de sa mort, s'évanouit dans le mythe solaire (...).

La pensée sidérale de Dieu, c'est de garder les distances, de mettre toute chose à sa place. Les toreros ont leur place dans le jeu, car ils en sont les pièces et en quelque sorte l'image sidérale. (...) Le torero est un ange visible et naturel, l'ange gardien des distances (...), à la porte du paradis terrestre.»

L'Art du Birlibirloque, chez Bergamin, c'est l'art classique et magique du toreo (or le Mithriacisme peut comporter une certaine dose de pythagorisme et d'orphisme).

Jaune-or, rouge, couleurs vives, feu se retrouvent dans la corrida et chez Mithra, comme à S. Prisca, sur l'Aventin, à Rome.

Coïncidences? archétypes plus ou moins décoratifs?

Bon... flânons vers ce Musée moderne, et qui était toujours fermé quand je vins par ici ces dernières années. Trop moderne (je regrette le petit musée-couvent, ocreux et ombreux, de l'ocreuse et claire Place Majeure: il y a tant de mithraea qui ont été transformés en caves d'églises - qu'on ne saurait trop se féliciter de voir quelque chose comme un coin noble et guenilleux d'Evêché devenir un réduit mithriaque)...

Musée climatisé, à briquettes, creusé de façons de niches latérales. Un écho minéral et froid partout résonne ici. Haut musée à niveaux.

Petite crypte de gauche: une statue mithriaque et une statue peut-être mithriaque. Trouvé dans le mithraeum... figure masculine... possible Mithra, signé Démétrius... IIème siècle de l'Ere... Je lis... sur la seconde ligne...

«Demetrius epoiei». Echo profond, minéral, longue chambre de tir...

Et au-dessus de la base, on trouve... «Invicto... sacrum... sa -... lu... te... salutis (ou sa-...equi...)...» Tiens, à lire cela tout haut, j'ai presque un accent grec de quartier...

Au fond de la crypte, Kronos, le Temps Infini, anthropocéphale, Mithraeum, deuxième siècle de l'Ere... jeune Kronos... une effigie léonine à nu et à cru sur la peau, carrément... à ses pieds, sorte de bouc barbu à regard presque humain...

Echo, métal de pierre neuve...

Autre longue crypte: un Kronos ceint de serpents, décapité, visiblement léontocéphale... Mithraeum, deuxième siècle de l'Ere... Sorte d'Ange, avec des ailes maigres dans le dos, dont on comprend sans peine qu'il ait pu paraître satanique aux Chrétiens... A gauche du Saturne ailé et décapité - une série de petits ex-voto, dont deux à l'évidence mithriaques... sur le premier: «Deo invicto pro salute», et puis on n'arrive plus à lire... ou seulement: «Deo invicto... C.C. AEmilius sperat A.L.P.» Non loin de là, un instrument de musique, le sistre, soutenu par une main de marbre ou de lourd albâtre, et son culte silencieux à l'égyptienne Isis.

Sperat...

Silence sableux d'un sistre qu'un siècle à fond de siècle et de haut musée agite... Des pas, nos pas, clair écho de nos pas sous d'abstraites voûtes...

Nous avons à jamais perdu ce rituel - relégués aux portes du sanctuaire en une râpeuse Elégie...

Y eut-il jamais de femme-chair sous les plis de robe d'Isis?

A une autre extrémité, un autel dédié au Dieu indigène Edigénios. Voilà notre sang, le sang de pierre du bled... Isis vient de plus loin, et sa robe à plissures de moins loin que notre bure ibère... Mithra vient de plus loin (la Perse) et de moins

loin que notre sang ibère... Mais pour ceux qui y croient, il n'efface pas le panthéon, même indigène. Il l'oriente dans le sens d'une certaine unité et de sa propre prééminence, comme un matin divers éclate enfin et vainc à midi pile...

D'ailleurs, ce gros autel à Mithra (Mithraeum, deuxième siècle de l'Ere) où on lit: «Aram genesis... invicti...invic... Emeritae Secundus... Anno...» je n'arrive plus à lire... on voit quand même: «Aram genesis». Voix à fond d'écho, et cri absurde de perruche... un enfant m'accompagne et me suit...

Une tête de Sérapis, venue également du Mithraeum, deuxième siècle de l'Ere. Que Sérapis le secourable et le synchrétique figure ici est tout naturel.

Cri de perruche.

Ce cri n'a pas changé depuis le temps de Sérapis et de Mithra.

Dans la même crypte: «personnage mithriaque». Avec les Cercles d'Eternité aux pieds.

Peut-être un porteur de torche (levée? baissée? il y a des Sibylles de Michel-Ange dont on ne peut décider si elles

prennent ou reposent le Livre du Destin sur le mur idéal que ce geste projette).

«Personnage mithriaque»: un autre, à chlamyde et lion à ses pieds. Environs des Arènes. Deuxième siècle de l'Ere.

Relief: scènes de «possible banquet mithriaque».

Toujours crypte à briquettes neuves n°IV.

Tiens! le Mithra de Masson ressemble étrangement au Mithra de Cabra, dans la province de Cordoue.

«Les immigrants venus de là-bas, le trafic commercial, les déplacements de l'Armée romaine seront les véhicules de cette propagation. Les contacts que la Péninsule ibérique avait anciennement maintenus avec ces terres s'intensifient pendant la période romaine: d'où un flux continu d'idées... Ample colonie d'Orientaux ici établie... seconde centurie où brille la puissante personnalité du grand prêtre Caius Accius Hedrychus... Fouilles pratiquées durant la première dizaine du siècle présent...»

Mercure assis mais sur la lyre à inscription mithriaque de l'An 155 après Jésus-Christ (An CLXXX de la Fondation d'EMERITA AUGUSTA, la cité-vétérans d'Hispanie).

Hedrychus, un affranchi, sans doute, d'origine étrangère (gréco-orientale). Quelle tête pouvait-il avoir, celui dont la lyre mithriaque de Mercure assis a gardé jusqu'à nous le nom grec, comme elle avait infiniment plus de chances de ne point nous le transmettre, et dont l'épigraphie nous était inconnue jusqu'à la «première dizaine du siècle présent»?

Des siècles entiers d'indifférence, de mépris chrétien pour peu qu'on se fût mêlé de dégager ces excavations (dehors, l'édicule du Dieu Mars a été transformé en chapelle à grille et ermitage-trottoir de l'église Sainte-Eulalie; le cierge y brûle encor, c'est une halte à veuve, à piéton, comme ces trains qui passent au pied même d'un couvent de steppe ou de faubourg plateresque en Espagne).

De combien de fûts païens érige-t-on les colonnes trajanes de la Chrétienté? L'Etang de Proserpine du moins, dans le bled blond et chauve d'alentour, porte encore le nom de Proserpine. C'est encore et toujours un barrage et une prise d'eau.

Et qu'un haut barrage de béton longe ce Pont Trajan d'Alcantara par où je suis venu me convient assez. Le ciment, le blocage, la pierre courbe et armée, c'est romain, tout cela. Et ce pourrait devenir éternel. (C'est en 1979 que je passai la nuit le long d'un écriteau: «Etang de Proserpine», sans pouvoir faire le détour seul - au coeur d'une steppe de nuit, comme s'étire lentement un son d'orgue archaïque et cruel).

Ce Musée n'existait pas encore, tant s'en faut.

S'y promener.

Cippe funéraire du soldat Italicus Zosimus, 37 ans, bénéficiaire de la Légion Septime Gémine. Et lui, que savait-il de Mithra? Zosimus, ce n'est pas ibère ni romain, ça...

C'était peut-être un idiot et un ivrogne: mais ce nom est beau, plus beau que lui - et j'en fais le myste mithriaste qu'à

sa place, j'eusse tant aimé être du côté du Pont Romain qui

jette encore l'arche de ses arches fraîches et sableuses à la Province (sénatoriale) d'en face.

Qui tapote d'un mince tambourin à mes oreilles (en ce musée trop neuf, où tout se fait écho)?

Emerita Augusta, capitale de la province impériale de Lusitanie, se trouvait sur la limite même de la Bétique, comme ces capitales excentrées qui regardent de l'autre côté du Fleuve - qui regardent quoi? un bourg dont on sait peut-être le nom, dont on rêve, où finalement l'on n'ira jamais et qui est le premier du vaste Pays d'en face à lointaine, très lointaine capitale elle aussi excentrée.

La Bétique (capitale: Cordoue) dépendait du Sénat, tandis que Lusitanie et Bétique dépendaient, elles, de l'administration impériale. On a gardé quelques noms de gouverneurs. Sous le Bas Empire, ces gouverneurs reçurent le nom de praesides et consulares, comme le praeses Caius Opicius Rufus.

Emerita, capitale de fait de toutes les Hispanies. Une sous-préfecture, de nos jours. Et combien de règnes et de capitales réduits à la tombe d'un nom, et pis: que

paît un mouton noir?

Les Provinces de l'époque étaient divisées en couvents juridiques: couvents de Santarem (Portugal actuel), Beja (Portugal actuel) et notre Mérida.

Banos de Montemayor, dont m'a toujours requis la rampe et le lacet thermal, s'appelait, je l'apprends à l'instant, *Aquae Caperenses*. Quand y ferai-je une cure thermale? Les thermes, l'un des rares faits géologiques qui aient échappé, comme l'essentiel du sport, à la sanctification du Christianisme (encore que le pape inaugure parfois les stades d'une Coupe du Monde de Foot; mais le Foot n'existait pas du temps de Zeus!).

Voix sonnante comme l'écho d'un tir.

Le Musée va fermer. On me jette dehors.

Dehors, magasin «Mithra», souvenirs, céramiques, cadeaux. Y trouverai-je un cendrier ceint d'aspics et de boa?

Mérida, lieu de convergence, capitale excentrée et limitrophe au bord de toutes les Bétiques (ah oui, il y a du limes ici dedans) - dont j'aime à retrouver de vieux axes, à fouler la gare routière, la gare à chemin de fer, et le fer du columbarium le long de son stade inutile et désert. D'autres ont ici leur tombeau.

Un fruit simple... l'ombre étroite du fleuve...

Jour de sagesse.

Cris du fleuve.

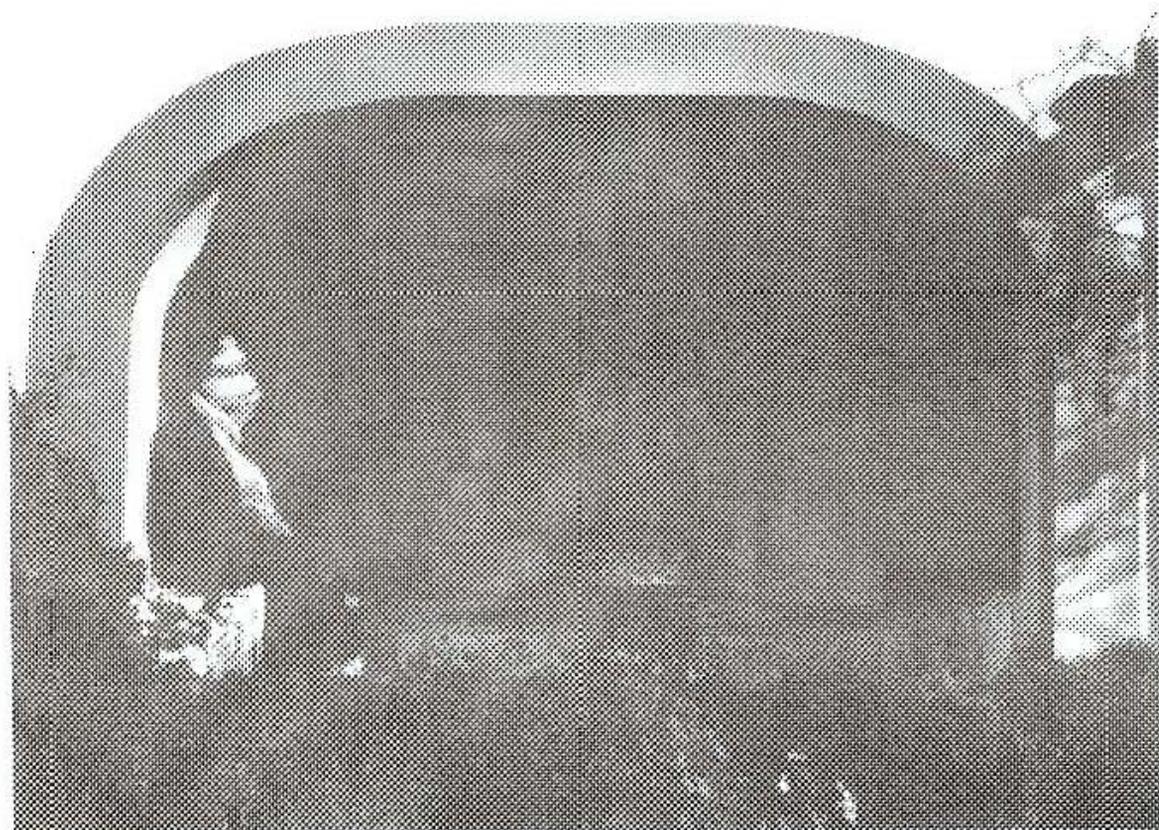
Après-midi dans les gros bourgs agricoles d'alentour: peut-être le Perse Mithra n'est-il point arrivé jusqu'ici, cantonné qu'il était aux garnisons de la cité.

Après-midi dans des villages brûlés. Y goûter la froide liqueur de gland indigène. Peut-être Mithra n'est point parvenu jusqu'ici non plus (nous sommes trop loin d'Emerita; et cette liqueur de gland, trop indigène). Mais Mithra a charge de sauver et de régénérer tout l'ordre végétal et animal du monde.

Prendre la route du Sud, jusqu'au limes de l'Empire. Mithra y tient encore sa chapelle, sa caserne et la torche (levée, baissée) de son myste.

Cri du Fleuve. Fruit d'if.

Daniel ARANJO



Un mithreum contemporain, celui d'A. Daniélou à Zagarolo

Photo J. CLOAREL

LA SUERTE DE MUERTE ET LE SOLEIL NOIR DES TARAUMARAS.

*“Songe qu’il n’y a que trois questions. L’homme devant la mort.
L’homme devant l’amour. L’homme devant la création. Tout le reste n’est qu’allées et
venues à des fins bio-pratiques.”*

Marcel Moreau, Les Arts viscéraux.

1. Impossible bilan.

J’ai trente-quatre ans. C’est l’âge de Maurice Barrès lorsqu’il commence la rédaction clandestine de ses “Cahiers” où l’on retrouve sa part la plus intime, la plus complexe, la plus attachante peut-être, celle qui lui permet de ne pas être un pantin condamné aux oubliettes de l’histoire littéraire. A trente-quatre ans, Michel Leiris écrit “L’Age d’Homme”, essai autobiographique d’une rigueur par laquelle l’intelligence se trouve mise à nu. Par après, il réalisera pour ce livre une introduction de la plus haute importance: “De la littérature considérée comme une tauromachie”.

Je ne sais si cette époque de la vie est essentielle dans le déroulement de l’existence humaine. Souvent nous avons l’impression que dans un choix, un projet, une décision, un travail, se joue la globalité de notre avenir. Pourtant au seuil de mon trente-cinquième anniversaire, il me semble avoir parcouru une série d’épreuves débouchant vers une aube incertaine, illusoire sans doute. Il paraît alors nécessaire d’esquisser un bilan, tout en sachant qu’il sera vain d’y voir autre chose qu’un outil rudimentaire afin d’éviter la chute, entre panique et fascination. La quiétude est repoussée vers un futur mythique, et la maturité dont il devrait être question demeure balbutiante.

Mêlé à une méditation symbolique, voire ludique, sur les chiffres et la chronologie, cela peut inciter à croiser le fer avec la destinée. Que l'emblème en soit le Taureau et le Soleil, puisqu'il nous faut ici suggérer ce qui excède la raison, dans un domaine que dominent l'évidence et le sacré.

2. L'Espagne, mystique et fiction.

Dans un dialogue de l'Espoir, André Malraux expose avec force le mélange d'héroïsme exubérant et de pudeur virile, caractéristique de cette civilisation espagnole qui parvint à hisser l'élément le plus trivial dans le ciel de la sublimité, et ce par la grâce du paradoxe et la vigueur du style... Deux hommes, adversaires de longue date, alliés pour la première fois dans une même bataille, sont face à face. Puig, le militant anarchiste, et le colonel Ximénès, officier catholique qui par loyalisme reste fidèle à la République:

"- Qu'est-ce que vous faites des soldats prisonniers?

L'anarchiste était à l'aise comme s'ils eussent combattu ensemble depuis un mois - marquant imperceptiblement, par son attitude, qu'il venait demander des conseils, et non des ordres. Ximénès connaissait ses traits pour avoir examiné plusieurs fois sa fiche anthropométrique; il était étonné par sa petite taille de corsaire trapu. Bien que Puig fût un chef de second plan, il l'intriguait plus que les autres, à cause de l'aide aux enfants de Saragosse.

- Les instructions du Gouvernement sont de désarmer les soldats et de les remettre en liberté, dit le colonel. Les officiers seront traduits en conseil de guerre. C'est vous qui étiez dans la Cadillac qui a permis de prendre les canons, n'est-ce pas?

Puig se souvint d'avoir vu, au bout de la rue, les bicornes de la garde civile qui passaient avec les casquettes plates de la garde d'assaut...

- Oui.

- C'était bien. Car s'ils étaient arrivés ici avec le canon, tout aurait peut-être changé.

- Vous avez eu de la chance en traversant la place...

Le colonel, qui aimait sauvagement l'Espagne, était reconnaissant à l'anarchiste, non de son compliment, mais de montrer ce style dont tant d'Espagnols sont capables et de lui répondre comme l'eût fait un capitaine de Charles Quint. Car il était clair que par "chance", il entendait "courage". (1)

Certains prétendent ne pouvoir aimer en même temps l'Italie et l'Espagne, qu'entre ces deux pays du Midi un choix s'impose. Je crois qu'il y a quelque vérité dans ce propos. Et j'avoue une affection particulière, une préférence pour l'Italie, et singulièrement pour la Toscane. Quant à l'Espagne, l'approche est différente... Moins

réfléchi, plus passionnelle, confuse, cyclique. elle touche aux tripes et produit à l'occasion une sorte d'étonnement que les poètes romantiques connaissaient déjà bien, au-delà des malentendus créés par un exotisme assez superficiel.

La terre d'Hispanie sera toujours cette vieille maîtresse qui sans cesse revient troubler un équilibre difficilement acquis, comme la Vellini, héroïne diabolique du roman de Barbey d'Aurevilly, poursuit inlassablement Ryno de Marigny. L'auteur rapporte qu'aux temps de leurs premières étreintes, les amants voulurent boire le sang, l'un de l'autre, instaurant de la sorte un pacte d'envoûtement mental et charnel.

L'importance d'une esthétique de l'excès nous étonne surtout par la logique qui en découle. Imaginons la folie inventant une exacte et implacable démonstration mathématique. Ces étranges épousailles où les extrêmes se révèlent et se dépassent dans une dialectique barbare, Barrès en transcrivit des bribes assez lucides dans le recueil de textes dont le titre claque comme une bannière superbement brandie devant le tumulte et l'effroi, "Du Sang, de la Volupté et de la Mort".

"Les voluptés de la tauromachie et de l'autodafé, quand elles se transforment en cérébralité, nous avons l'ascétisme! Je soupçonne ces Espagnols d'avoir trouvé du plaisir dans la vue des souffrances du Christ. Sur toute l'Espagne, j'entends ce cri dur qui, dans Cadix désert, montait à travers l'air pur, du peuple pressé au cirque des taureaux et d'heure en heure acclamant le sang qui jaillissait. Sur les dalles si fraîches de l'Alcazar de Séville, j'ai respiré le sang, le jeune et vigoureux sang des amants et des ambitieux qui s'y assassinèrent; et sur ces dalles encore, quelque chose de léger qui flotte m'en avertit, des tapis furent jetés pour qu'elles devinssent des chambres à coucher. Tant de fois lavées et si muettes, ces longues salles pourtant ne peuvent me refuser l'aveu de la plus violente vie nerveuse qu'il ait été donné à l'homme de vivre." (2)

Je voudrais bien sûr éviter les généralisations qui réduisent la richesse et la diversité d'une culture et d'un peuple, mais ce qui souvent me stupéfie lorsqu'on évoque l'Espagne - et aussi nombre d'Espagnols ! - c'est de constater comment un cliché peut non seulement recouvrir une impression de réalité, mais l'amplifier, la magnifier. Dans certains cas, cela aboutit à une caricature pour tourisme grégaire; dans d'autres, on découvre, subjugué, une véritable grandeur. Il y a entre l'exhibition racoleuse d'un musicien mercenaire et l'exécution minutieuse d'un artiste inspiré, la même différence qu'entre une poupée en plastique recouverte de poudre dorée et la pépite d'or brutalement arrachée à la terre. Exemple, le chant qui atteindra dans la mélancolie des paroxysmes de beauté, rappelant telles plaintes russes ou l'expressivité du tango argentin. Cependant là où le Slave et le Sud-Américain

n'échappent que rarement à une tristesse lancinante, le chant espagnol garde fréquemment une parade ferme et rigoureuse: si la souffrance traverse le coeur et le corps, il subsiste la fierté de ne pas en devenir esclave. En écrivant cela, je pense notamment à la Nina de los Peines, prodigieuse cantaora dont les enregistrements parfois anciens nous restituent cette affirmation vitale qui transcende même la douleur.

Ma connaissance de l'Espagne procède de l'ordre de l'Imaginaire.

Mes rencontres se réalisèrent sous les auspices de la littérature, de la musique et de la peinture. Et aussi de l'amitié et de l'amour, ces fictions agissantes de notre personnalité. J'y inclus également ma première corrida, à Pampelune, dans l'enivrante chaleur d'un mois de juillet qui marqua mon enfance...

Les thèses sur l'origine de la corrida sont nombreuses et contradictoires. Peu m'importe ici de déterminer une quelconque opinion à leur sujet. On se contentera d'observer une série de principes élémentaires: le jeu mortel, la fête tragique, le sacrifice de la bête, l'héroïsme de l'officiant, la présence du Soleil, la communauté assemblée. Des ouvrages romanesques ou lyriques, considérés à juste titre comme des classiques du genre, essaient de définir - mieux que de froides analyses - comment et pourquoi la tauromachie développe une tradition immémoriale, passant par différentes strates de culture, et magistralement incorporée à l'une d'elles. Rituel archaïque dont on peut tenter de discerner les perpétuelles mutations. En effet, contrairement à ce qu'affirment certains, la vraie tradition s'adapte, se modifie, semble même se trahir afin de préserver son énergie fondamentale. Une tradition qui se fige devient dogme, idéologie ou folklore. Ce n'est plus la tradition. C'est pourquoi, malgré les scories de la vulgarité et derrière les mascarades profanatrices, en un cérémonial issu des premiers vagissements de l'humanité s'incarnent dans leur sanguinaire fusion les figures du matador et du taureau.

On pourra découvrir des interprétations littéraires d'une belle subjectivité imaginative... D'abord, "Arènes sanglantes", de Vicente Blasco Ibanez, dont voici un extrait susceptible de donner le ton et qui a la particularité de placer au centre de la confrontation meurtrière un personnage féminin à l'élégance décidée:

"(..) Comme dona Sol se préparait à exécuter la même passe que le marquis et faisait obliquer son cheval pour planter la garrocha dans la croupe et terrasser la bête, celle-ci, devinant le péril, fit volte-face et se campa, menaçante, devant les cavaliers qui la harcelaient. Le cheval de dona Sol dépassa le taureau, sans que l'amazone pût retenir sa monture, et la bête se précipita à ses trousses, de poursuivie devenue poursuivante.

La dame ne songea pas un instant à fuir. Là-bas, il y avait des milliers d'yeux qui la regardaient, et elle craignait les rires de ses amies, la compassion des hommes. Elle tira donc sur ses rênes et fit front à la bête. Comme un picador la garrocha sous le bras, elle enfonça le fer dans le cou du taureau qui chargeait sur elle, tête baissée. Un torrent de sang ruissela sur le poitrail blanc; mais dans son irrésistible impulsion, la brute continua d'avancer, sans se soucier de sa blessure, et elle plongea ses cornes sous le ventre du cheval, le secoua, l'enleva de terre. L'amazone fut désarçonnée, et une clameur d'émotion, jaillie de cent bouches, retentit près de la palissade. Le cheval, délivré des cornes, était parti dans une course folle, le ventre maculé de sang, les sangles brisées, la selle ballottant sur les reins.

Le taureau allait lui donner la chasse; mais un objet plus voisin attira son attention. C'était dona Sol qui, au lieu de rester immobile sur l'herbe, venait de se relever, avait ramassé sa garrocha et l'avait bravement mise en arrêt, pour affronter de nouveau la bête. Une folle témérité! Mais elle pensait à celles qui la regardaient. Un défi à la mort! Mais cela valait mieux que de composer avec la peur et d'encourir le ridicule." (3)

Quant à Henry de Montherlant, il ne manqua pas de mettre en parallèle la course de taureaux et la religion mithriaque. Il faut lire les premières pages du troisième chapitre de son roman "Les Bestiaires", pages dans lesquelles l'auteur nous offre une belle méditation sur la valeur du sacrifice:

"Profonde était la nécessité du meurtre bienfaisant, du meurtre vraiment créateur. Le culte de Mithra apparaissait toujours vivant. Adolescent vêtu d'étoffes transparentes, coiffé du bonnet de Ganymède, Mithra luttait d'abord avec le Soleil, et voici qu'au fond de la lutte se modelait une sorte d'amour: Mithra nouait avec le Soleil une amitié merveilleuse, fortifiée d'une alliance solennelle. Il était nommé "l'ami". puis avec l'aide de son chien, il poursuivait le Taureau sacré, le domptait, l'entraînait dans son antre. Là il recevait du Soleil, par la voix du corbeau, l'ordre de le tuer. Il en souffrait, car il l'aimait, ce fauve. Combien Alban comprenait cet amour, et que pour s'accomplir il dût tuer, et l'expression du jeune dieu - dans le bas-relief de Neuenheim, par exemple, - qui détourne la tête au moment de fêrir avec un admirable geste de désespoir!

Combien elle était la sienne propre! Mithra, malgré lui, tuait donc le Taureau, mais voici que de son sang sortait du vin, de sa moelle le blé et tous les végétaux, de son sperme toutes les bêtes bonnes aux hommes. L'acte sanglant suscitait tous les biens de la terre, la corne taurine devenait le symbole de l'abondance.

Et demain, à la fin des temps, Mithra viendra de nouveau sacrifier un Taureau divin. Et du sacrifice ne sortira plus cette fois la vie terrestre mais la résurrection des

corps et des âmes, avec les châtements et les félicités éternelles.” (4)

“Mort dans l’après-midi”, d’Ernest Hemingway, fut traduit en français par René Daumal. L’ancien animateur du Grand Jeu considéra sans doute ce travail comme purement alimentaire, et il semble donc vain d’établir des liens entre le thème évoqué dans le livre et la pensée qui sous-tend “Poésie noire et Poésie blanche”. Pour revenir au baroudeur américain, on lira avec plaisir son récit, excellente introduction qui va de l’anecdote révélatrice à une philosophie générale de l’existence en passant par une minutieuse observation des faits et des sensations. Dès le début, il montre l’importance de l’astre solaire et l’enjeu tragique de l’événement:

“(…) Le soleil est très important. Théorie, pratique et mise en scène de la course de taureaux ont été construites sur la supposition de la présence du soleil, et lorsqu’il ne brille pas, un tiers de la corrida manque. L’Espagnol dit: “El sol es el mejor torero”. Le soleil est le meilleur torero, et, sans soleil, le meilleur torero est incomplet. Il est comme un homme sans ombre.

...

La course de taureaux n’est pas un sport au sens anglo-saxon du terme, c’est-à-dire que ce n’est pas un combat égal entre un taureau et un homme. C’est plutôt une tragédie, qui se joue plus ou moins bien, par le taureau et l’homme qui y participent, et où il y a danger pour l’homme mais mort certaine pour l’animal. (...)” (5)

Enfin, je n’oublie pas le “Chant funèbre pour Ignacio Sanchez Mejias”... Dans ce poème, Federico Garcia Lorca rend un hommage au torero, à l’homme exceptionnel, à l’ami - et parle de la mort avec une maîtrise des sentiments qui conjuguent la plus haute noblesse et l’émotion la plus profonde.

“(…)

*L’automne reviendra avec ses conques,
raisins de brume et montagnes en groupes,
mais nul ne voudra plus revoir tes yeux
parce que tu es mort à tout jamais.*

*Parce que tu es mort à tout jamais,
comme le sont tous les morts de la Terre,
comme le sont tous les morts qu’on oublie
en un monceau de chiens éteints.*

*Nul ne te connaît plus. Non. Mais moi je te chante.
Je chante pour demain ton profil et ta grâce
et la maturité de ton savoir insigne.
Ton appétit de mort et le goût de sa bouche.
La tristesse qu'avaient ta joie et ta vaillance.*

*Il tardera longtemps à naître, s'il naît un jour,
un Andalou si clair, si riche d'aventure.
Je dis son élégance avec des mots qui pleurent
comme une brise triste parmi les oliviers." (6)*

Les mythes conduisent au partage généralisé d'une passion, tout en explorant l'aspect le plus trouble de notre être. Ainsi Michel Leiris, insatisfait d'un pâle statut d'écrivain veut puiser dans la tauromachie le goût exigeant d'une beauté qui communique avec le risque de mort... "Donc, je rêvais corne de taureau. Je me résignais mal à n'être qu'un littéraire. Le matador qui tire du danger couru occasion d'être plus brillant que jamais et montre toute la qualité de son style à l'instant qu'il est le plus menacé: voilà ce qui m'émerveillait, voilà ce que je voulais être." (7) Poète, anthropologue et aficionado, on lui doit parmi son oeuvre multiple "Miroir de la Tauromachie" et "La Course de Taureaux" (8). Avec Leiris, nous entrons dans la problématique de l'excès, de la transgression - de cette "part maudite" dont Georges Bataille s'est fait le théoricien et l'apprenti. Tauromachie et érotisme sont deux des manifestations de ce débordement existentiel de la conscience qui nous fait entrevoir l'Impossible: "De même qu'en tauromachie le caractère prestigieux de la passe tient à cette quasi-tangence, à ce quasi-contact de l'homme avec le danger extérieur condensé par les cornes, en ce qui concerne l'étreinte amoureuse elle tire sa valeur bouleversante du fait qu'elle est le moyen par lequel un sujet pensant peut croire, durant un court laps tout au moins, s'unir matériellement au monde, résumé en un seul être vivant." (9)

Chez Bataille, les textes - romans, essais, articles - sont peuplés de références au dépassement, au sacrifice, au soleil, à la chance, au sexe et à la mort. Dans "Histoire de l'Oeil" - qui ouvre le premier des douze tomes composant aujourd'hui ses Oeuvres Complètes - une scène rassemble ces diverses obsessions... Sir Edmond raconte à Simone "qu'à une époque encore récente, c'était l'habitude de certains Espagnols virils, pour la plupart toreros amateurs à l'occasion, de commander au concierge de l'arène les couilles fraîches et grillées de l'un des premiers taureaux tués. Ils se les faisaient apporter à leur place, c'est-à-dire au premier rang de l'arène, et les mangeaient

aussitôt en regardant tuer les taureaux suivants. Simone prit le plus grand intérêt à ce récit et comme nous devions assister le dimanche suivant à la première course importante de l'année, elle demanda à Sir Edmond de lui faire donner ainsi les couilles du premier taureau, mais elle y apporta une condition: elle voulait les couilles crues." (10) Suit alors une narration de la corrida du 7 mai 1922 qui vit mourir Granero. Et le récit se termine dans une exaltation de violence sacrée:

"Le rayonnement solaire nous absorbait peu à peu dans un irréalité bien conforme à notre malaise, c'est-à-dire à l'envie muette et impuissante d'éclater et de renverser les culs.

Nous faisons une grimace causée à la fois par l'aveuglement des yeux, la soif et le trouble des sens, incapables aussi de trouver la désaltération. Nous avons réussi à partager à trois la déliquescence morose dans laquelle il n'y a plus aucune concordance des diverses contradictions du corps. rps. A un tel point même que le retour de Granero ne réussit pas à nous tirer de cette absorption abrutissante. D'ailleurs le taureau qui se trouvait devant lui était méfiant et semblait peu nerveux: la course se poursuivait en fait sans plus d'intérêt qu'avant.

Les événements qui suivirent se produisirent sans transition et comme sans lien, non parce qu'ils n'étaient pas liés vraiment, mais parce que mon attention comme absente restait absolument dissociée. En peu d'instant je vis, premièrement, Simone mordre à mon effroi dans une des couilles crues, puis Granero s'avancer vers le taureau en lui présentant le drap écarlate - enfin, à peu près en même temps, Simone, le sang à la tête, avec une impudeur suffocante, découvrir de longues cuisses blanches jusqu'à sa vulve humide où elle fit entrer lentement et sûrement le second globule pâle - Granero renversé par le taureau et coincé contre la balustrade; sur cette balustrade les cornes frappèrent trois coups à toute volée, au troisième coup une corne défonça l'oeil droit et toute la tête. Un cri d'horreur immense coïncida avec un orgasme bref de Simone qui ne fut soulevée de la dalle de pierre que pour tomber à la renverse en saignant du nez et toujours sous un soleil aveuglant; on se précipita aussitôt pour transporter à bras d'homme le cadavre de Granero dont l'oeil droit pendait hors de la tête." (11)

Ce n'est d'ailleurs pas la fin de l'histoire. Une nouvelle limite sera franchie, lorsque, dans une église de Séville, Simone et ses acolytes accompliront, obscènes et blasphématoires, maintes actions d'une cruelle volupté allant jusqu'à la mise à mort - horrible et fascinante - du curé Don Aminado.

Ces passions, ces agonies, ces exploits qui s'exercent dans et autour de l'arène, nous les retrouvons dans nos rêves. Ils sont le reflet de nos désirs enfouis et de nos délires éphémères, maquillés par les conventions sociales indispensables au bon

fonctionnement de la cité, du groupe, de la vie commune. Ce savoir-vivre connaît cependant des brèches par où s'évadent des monstres qui ne sont pas sans beauté. c'est leur charme énigmatique. Par la rencontre avec la mort, l'amour et la création - pour reprendre la trilogie de Marcel Moreau -, s'effectuent les grandes, terribles et merveilleuses fractures spirituelles et physiques. Thanatologie, érotisme et poésie apparaissent comme des disciplines inséparables pour quiconque choisit la voie du Guerrier, de la guerre que l'homme mène en lui-même contre la médiocrité, contre l'absurde qui ronge le moindre sursaut héroïque, contre la laideur des soumissions et des compromis. Si Apollon guide nos pensées et nos actes, il y a aussi - et surtout - un bouillonnement irrépressible, commandé par Dionysos, qu'on nous fait naître, mourir et renaître, en une succession indéfinie d'expériences hallucinées...

Comme Hemingway, Leiris définit la tauromachie non comme sport, mais comme tragédie. Et poussant plus loin le questionnement, il précise:

"Ainsi la tauromachie, plus qu'un sport, est un art tragique, où se trouve gauchie, par le soulèvement de forces dionysiaques, l'harmonie apollinienne. La question qui se pose maintenant est la suivante: qu'est-ce que cette fêlure par laquelle se manifeste l'élément sombre? Qu'est-ce que cette crevasse d'où montent les effluves d'un délire panique?" (12)

Pour avancer dans cette quête qu'aucune réponse définitive ne viendra sanctionner, j'ai pris l'Espagne en tant que symbole actif, producteur et produit de mystique et de fiction? Pourquoi?

Comme l'écrit, dans sa brève étude sur le Sacré, Colette Peignot - la Laure souveraine, compagne légendaire de Bataille - "L'Espagne... c'est comme le vent qui vous souffle au visage: on ne choisit pas." (13)

3. Artaud, le Sacrifié.

Plus que le dépassement total de l'intelligence humaine, c'est à une transmutation globale de l'Être que se heurte le désir blessé, l'incantation visionnaire d'Antonin Artaud. Pareille en cela à celle de Vincent Van Gogh, son oeuvre est impitoyable en ce qui concerne l'habituelle acception de la prétendue réalité objective. Son travail, son errance incessante, sa ferveur s'accordent avec la Cruauté, à savoir "dans le sens d'appétit de vie, de rigueur cosmique et de nécessité implacable, dans le sens gnostique de tourbillon de vie qui dévore les ténèbres, dans le sens de cette douleur hors de la nécessité inéluctable de laquelle la vie ne saurait s'exercer; le bien est voulu, il est le résultat d'un acte, le mal est permanent." (14)

Il invoque des bouleversements absolus dans un souffle de Magie.

Parlant de son frère en souffrance, le "suicidé de la société":

“Car ce n'est pas un certain conformisme de mœurs que la peinture de Van Gogh attaque, mais celui des institutions. Et même la nature extérieure, avec ses climats, ses marées et ses tempêtes d'équinoxe, ne peut plus, après le passage de Van Gogh sur terre, garder la même gravitation.” (15)

Toute la vie d'Artaud est un sacrifice du corps-esprit pour atteindre une impossible régénération. Mais le témoignage qu'il nous laisse demeure un exemple. C'est un martyr... dans le sens pris par ce mot afin de désigner celui qui a vu, qui a expérimenté - au nom d'un principe essentiel - une réalité différente de celle que connaissent la plupart des humains, et qui pour atteindre ce but doit combattre, souffrir, douter, avancer encore et toujours, jusqu'au tremblement et au supplice, là où les mots utilisés pour traduire les sensations deviennent inadéquats, faibles, malades. Et il faudrait inventer un nouveau langage. Aussi un nouveau corps. Inventer un esprit vierge de toute souillure, une âme qui consumerait dans un brasier intemporel les folies, les prières, les craintes et les serments.

Cet individu surhumain atteindrait un état de souveraineté, et pourrait alors vivre non par les oeuvres, mais être lui-même le Grand Oeuvre en symbiose avec l'univers infini...

Celui qui réalisa de manière sporadique ce projet grandiose fut Héliogabale - sinon l'empereur historique, du moins l'Anarchiste Couronné, décrit par Artaud dans un livre étonnant, fruit de recherches érudites et d'une extraordinaire passion, aboutissant au portrait d'un demiurge de l'Impossible:

“ Il y a dans Héliogabale le double combat:

1° De l'UN qui se divise en restant UN. De l'homme qui devient femme et reste l'homme à perpétuité.

2° Du Roi Solaire dont l'homme qui accepte mal d'être moi humain. Qui crache sur l'homme et finit par le jeter à l'égout.

Parce qu'un homme n'est pas un roi, et que pour lui et comme roi, roi solitaire, dieu incarné, vivre en ce monde est une chute et une étrange destitution.

Héliogabale absorbe son dieu; il mange son dieu comme le chrétien mange le sien; et il en sépare dans son organisme les principes; il étale ce combat de principes dans les cavités doubles de sa chair.” (16)

Après avoir quitté le mouvement surréaliste, après la destruction de ses espoirs quant à l'instauration d'un Théâtre capable de concrétiser ses rêves alchimiques, après s'être débattu frénétiquement dans la création littéraire, Artaud va tenter de trouver un salut au Mexique, chez les Indiens Tarahumaras. Et dans ce voyage géographique s'établit un renversement temporel et mythique, tandis qu'il croit retrouver dans ce territoire lointain et secret le Rite des Rois de l'Atlantide:

“Platon raconte qu’au coucher du soleil les rois de l’Atlantide se réunissaient devant un taureau sacrifié. Et tandis que les servants découpaient le taureau morceau par morceau, d’autres recueillaient les morceaux dont ils versaient le sang dans des coupes. Les rois buvaient ce sang et s’enivraient en chantant une espèce mélodie lugubre jusqu’à ce qu’il ne restât dans le ciel que la tête du soleil moribond et sur la terre rien d’autre que la tête du taureau sacrifié. Alors les rois se couvraient la tête de cendres. Et leur lugubre mélodie changeait de ton en même temps qu’ils resserraient le cercle qu’ils formaient. Toute invocation au soleil en devenait une espèce de reproche amer, prenait l’aspect d’une contrition publique, la forme d’un remords que les rois exprimaient d’un commun accord jusqu’au moment où la nuit était complètement tombée.

Tel est le sens du rite décrit par Platon. Or, un peu avant que le soleil se fût couché sur Norogachic, les Indiens conduisirent un boeuf sur la place du village et, après lui avoir attaché les pattes, se mirent à lui déchirer le coeur. Le sang frais était recueilli dans de grandes jarres. Je n’oublierai pas facilement le rictus de douleur du boeuf pendant que le couteau de l’Indien lui déchirait les entrailles. Les danseurs de “matachines” se rassemblèrent devant le taureau et lorsque celui-ci fut bien mort, ils attaquèrent leurs danses de fleurs.” (17)

Dans la vision d’Artaud la réalité sensible s’incorpore à un ensemble d’éléments qui font éclater la temporalité et déforment la perception spatiale. La Cérémonie du Peyotl en compose la phase la plus remarquable par la densité de cette danse apocalyptique. Anéantissement et divinisation servent ici à l’apothéose d’Artaud le Sacrifié...

*“En face du peuple qui fait manger à ses chevaux,
à ses boeufs et à ses ânes les denières tonnes
de morphine vraie qui peuvent lui rester
pour la remplacer par des ersatz de fumée,
j’aime mieux le peuple qui mange à même la terre
le délire d’où il est né,
je parle des Tarahumaras
mangeant le Peyotl à même le sol
pendant qu’il naît,
et qui tue le soleil pour installer le royaume
de la nuit noire,
et qui crève la croix afin que les espaces de
l’espace ne puissent plus jamais se rencontrer
ni se croiser.” (18)*

Après quoi ce sera le retour désolé, la dernière échappée en Irlande, volonté de découvrir une contrée saine et sanctifiée, assez ferme dans sa réalité cosmique pour accueillir un corps pourrissant, illuminé pourtant. Ce sera l'internement, l'asile de Rodez, la liberté surveillée à Ivry, "Pour en finir avec le Jugement de Dieu", l'éternité de la mort...

Le jugement d'Artaud ne doit pas devenir prétexte à de nouvelles mutilations, à la complaisante masochiste, à la fascination qu'exerce la folie, à la haine morbide de la jouissance. Le Sacrifice n'a de sens que s'il implique une libération. Dans une société de plus en plus nihiliste, de plus en plus inavouable, les voyages exemplaires d'Antonin Artaud, par le monde écartelé et par le moi constellé de déchirures et de défis, ces voyages balisent notre dérive, ils disent l'horrible réalité des gouffres, mais aussi le courage, la lucidité, le retour inespéré du jour, et l'émerveillement silencieux dans un univers que le délire d'un homme a purifié.

Marc KLUGKIST

Notes :

- (1) A. MALRAUX, "L'Espoir", Paris, Gallimard, 1989, p.39.
- (2) M. BARRES, "Du Sang, de la Volupté et de la Mort", Paris, UGE 1986, p.134.
- (3) V. BLASCO IBANEZ, "Arènes sanglantes", Paris, Calmann-Lévy, 1964, p.175.
- (4) H. de MONTHERLANT, "Les Bestiaires", Paris, Gallimard, 1963, p.71.
- (5) E. HEMINGWAY, "Mort dans l'après-midi", Paris, Gallimard, 1992, p.28.
- (6) F. GARCIA LORCA, "Oeuvres complètes I", Paris, Gallimard, 1987, p.591.
- (7) M. LEIRIS, "L'Age d'Homme", Paris, Gallimard, 1979, p.12.
- (8) Ce texte, disponible aux éditions Fourbis, constituait à l'origine le commentaire du film de P. Braunberger (1951).
- (9) M. LEIRIS, "Miroir de la tauromachie", Fontfroide, Fata Morgana, 1989, p.51.
- (10) G. BATAILLE, "Oeuvres complètes I", Paris, Gallimard, 1992, p.50.
- (11) *Ibid.*, p.55.
- (12) M. LEIRIS, *op.cit.*, p.45.
- (13) LAURE, "Ecrits", Paris, J.J.Pauvert, 1971, p.162.
- (14) A. ARTAUD, "Le Théâtre et son double", Paris, Gallimard, 1977, p.155.
- (15) A. ARTAUD, "Oeuvres complètes XIII", Paris, Gallimard, 1990, p.14.
- (16) A. ARTAUD, "Héliogabale ou l'Anarchiste couronné", Paris, Gallimard, 1980, p.95.
- (17) A. ARTAUD, "Les Tarahumaras", Paris, Gallimard, 1993, p.94.
- (18) A. ARTAUD, "Oeuvres complètes XIII", *op.cit.*, p.74.

DIES SANGUINIS

Notre ami Jean-Louis Bastian est l'auteur d'un singulier roman, "Chaque fête du sang" (Denoël 1986), récit d'un séjour au Maroc où le personnage principal, un jeune Français, connaît une passion peu orthodoxe pour le blond Djami, homonyme du dernier serviteur de Rimbaud au Harrar. Hymne solaire, ce livre est aussi un témoignage extraordinaire sur la survie de cultes sanglants.

Nous reproduisons les pages consacrées au culte aïssaoua, avec l'aimable autorisation de l'auteur.

"Une forme humaine désarticulée, un homme âgé très maigre, dévalait la montagne en hurlant. Les hululements des femmes l'accueillirent dans les remous soudains de la foule qui, à mi-pente déjà, lui ouvrait un passage. Les hurlements rebondirent sur l'autre versant et la musique aiguë, trompette de cuivre, cornemuse et tam-tam, s'enfla tout à coup.

Un garçon dépoitraillé apparut à son tour dans le paysage de pierre, hurlant aussi, sur les traces du vieil homme, puis une femme, dont la silhouette lancée à toute allure sur la pente me sembla familière, inexplicablement.

Du sein de la foule je distinguais la jupe large serrée à la taille, qui volait autour d'elle, les cheveux crépus fusant en auréole compacte autour de son visage sombre et, au fur et à mesure de son approche, je reconnaissais le nez camus, les orbites creuses, et mon impression haletante s'obscurcissait et s'approfondissait.

Les trois formes hallucinées avaient rejoint l'arène étroite encerclée par les corps: elles se désarticulaient, se prosternaient et pirouettaient en mesure devant les musiciens déchaînés qui arrosaient la foule de leurs notes. Les trois danseurs semblaient aspirés par la source sonore qui les repoussait aussitôt dans le cercle. Ils revenaient se réchauffer au rayonnement du tam-tam puis se jetaient sur les spectateurs arborant des vêtements rouges. Ceux-ci, curieusement, jouaient des coudes, traversaient les rangées et venaient provoquer les danseurs avant de fuir devant leurs formes bondissantes.

Près des musiciens, un taureau adolescent, paré de fleurs, tatoué de henné, attendait.

La foule en fête d'hommes, de femmes et d'enfants était saisie de mouvements de panique, mi-feinte mi-réelle, dont profitaient les filles rieuses pour faire des signes aux garçons. Ceux-ci circulaient par groupes de deux ou trois, l'air indifférent, se tenant par la main, et convoitaient les vierges du village, réunies là, toutes, le visage découvert, les yeux cernés de khôl, les pommettes rougies, scintillantes de bijoux, d'étoffes vives et de malice.

C'était la fête de mars dans le pays berbère, le culte aïssaoua, la fête du printemps. Le taureau merveilleux allait mourir sous nos yeux, les peupliers allaient refleurir, les moissons se lever, les ventres s'arrondir, les sortilèges de l'hiver se calciner. Mes guides se rapprochaient d'un groupe d'adolescentes très jeunes, enlacées et bavardes, qui pouffaient de rire à notre intention.

Des spectateurs peu à peu entraient dans le cercle, s'abandonnaient aux trances de la danse, arrachaient leurs vêtements que d'autres, des religieux ou leurs proches peut-être, venaient réajuster lorsqu'ils tombaient à terre comme des cadavres, à chaque arrêt brutal de la musique.

Malgré le soleil qui dorait cette scène, mon esprit se tournait vers une circoncision nocturne dont j'avais été le témoin au sortir de mon adolescence, dans un faubourg de Tipasa. Cette fois-là aussi trois adolescents m'avaient accompagné; il y avait eu également un cercle éclairé par les phares d'énormes camions à l'intérieur duquel hommes et femmes d'une secte, voisine sans doute des aïssaouas, dansaient spasmodiquement avec leurs cheveux. Tous étaient armés de couteaux, de sabres et de rasoirs qu'ils passaient sur le fil de leur langue et dont ils se poignardaient les bras, la poitrine, le ventre. Un homme au crâne rasé, à l'exception d'une mèche immense qui pendait du sommet de sa tête et serpentait autour de lui, avait tranché le prépuce de l'enfant, l'avait mélangé sur le sol à de la semoule froide, avait malaxé la pâte pendant que l'enfant, sanglant, jeté sur leurs épaules, était emporté par les femmes qui couvraient ses cris, puis dans le tumulte des tam-tams en avait extrait la première boulette et s'était dirigé vers moi sans un mot. Ne sachant s'il m'avait reconnu ou non comme étranger à cette religion et cette terre, j'avais avalé la semoule fade, au grand soulagement de mes trois amis et puis, bouleversé, j'étais parti.

Aujourd'hui encore j'étais le seul étranger dans la foule et chaque fois que la multitude frissonnait, que bronchaient les mules et les chevaux, que les mères saisissaient brusquement les enfants sur leurs épaules, je m'imaginais roulant sous les sabots ferrés. Mes guides, dans la morgue de l'adolescence, tenaient à se faire voir en ma compagnie, à se faire photographier dans la foule, pour pouvoir capturer

sur l'image le profil ou la fossette de quelque proie future.

La gorge sèche je mesurais la progression de la frénésie à la difficulté des miliciens à maintenir un semblant d'ordre autour du cercle.

Mes regards se rivaient à cette figure de femme qu'il m'avait tout de suite semblé reconnaître, décharnée, au front haut, seule, parmi les centaines d'autres coiffées d'écharpes jaunes ou de foulards multicolores, à montrer ses cheveux; seule aussi à se vêtir à la mode haïtienne, seule à disloquer ses membres aux yeux de tous et au soleil. Et la Mort m'apparut alors, ses yeux creux, sa désarticulation obscène, ses cheveux défaits et le trou de sa bouche.

Des garçons s'approchaient pour la provoquer. Menaçante, elle se jetait sur eux à travers la foule, et les miliciens se saisissaient d'elle pour la rejeter à l'intérieur du cercle.

Des spectateurs entraient en transes, leurs voisins mi-rieurs mi-effrayés faisaient le vide autour d'eux. Une onde nouvelle parcourait la foule. Un chemin s'ouvrait devant le possédé jusqu'au cercle. Ma peur se changeait en trouble.

"Approche, approche, on va tuer le taureau."

Nous étions tout près des jeunes filles à présent, et nous leur parlions. L'un de mes guides me prit par le bras et me poussa au premier rang.

"Prends des photos, n'aie pas peur!"

La musique avait cessé.

Deux vieillards enturbannés, vêtus de blanc, avaient fait trébucher l'animal et maintenaient ses jambes sur le sol. Armé d'une dague pointue un adolescent s'avança. La Mort était à sa gauche. Je reconnus Yeux-Verts, mon ami de la rue du Pacha. Le nom du Dieu retentit. Yeux-Verts s'accroupit près de l'animal, lui trancha la gorge et se releva. La Mort se jeta sur la blessure et les deux vieillards se relevèrent. Le taureau était couché sur le flanc. Ses jambes horizontales amorçaient un galop régulier et facile.

La foule était hors d'elle. les fillettes parées, les femmes aux joues rouges, les hommes turgescents se brûlaient du regard, se frôlaient de leurs corps dans cette bousculade chaude, haletante, à laquelle nul ne pouvait échapper.

Le sang était le signe, le signal de l'amour, le sacre de l'union que promettait le crépuscule. Les religieux criaient le nom d'un dieu tard venu, les miliciens canalisèrent la foule tournoyant en onde imprévisible. Au centre, la Mort dispensatrice brillait du sang de la jeunesse. Le taureau chamarré ne battait plus de ses cils courbes: les jambes raides, les yeux troubles, le front rejeté vers l'épaule, le cou béant, le sexe tendu, son sang poignant se mêlait à la terre.

La Mort se dressa et fit face à la foule, visage rutilant de soleil. Les autres

danseurs s'accroupirent à la blessure. Certains s'allongeaient sur la bête encore tressillante. Miliciens et religieux tentaient d'endiguer les hommes et les femmes qui se bousculaient pour tremper dans le sang des morceaux de chiffons et les mains des enfants.

(...)

Mes guides m'avaient rejoint. Jaloux de me garder près d'eux ils m'entraînèrent dans la campagne. Ils affectaient de mépriser cette cérémonie ardente, non tellement à cause de l'islam mais parce qu'elle leur semblait contraire à la culture européenne qui les fascinait et que je représentais à leurs yeux. Alors je leur parlai des rites de la Crète, des cultes de Minos, de Mithra, de la beauté des cultes du Soleil. Le taureau de Civa, l'égorgement du Taureau-Dionysos, la mort et la résurrection d'Attis, le jour de la fête du Sang."

Jean-Louis BASTIAN, Chaque fête du sang, Denoël 1986, 68FF

MILES MITHRAE

“Lors de son passage à Bâle, Julien avait offert un sacrifice à Bellone. mais il avait tenu à ce que cette cérémonie restât secrète, “car, nous dit Ammien, il n’était pas encore assuré de la religion de ses soldats”. Depuis lors, son premier Edit de Tolérance lui avait rallié tous les suffrages. Désormais, Chrétiens et Païens, Catholiques et Ariens étaient libres de pratiquer ouvertement le culte de leur choix.

Que Julien fût, en lui-même, un adorateur du soleil, n’était un secret pour personne. Cette certitude, propagée à travers les casernes, lui avait valu la sympathie des soldats, dont une très grande partie pratiquait le culte de Mithra. Mais la conduite ambiguë qu’il avait adoptée depuis lors les déconcertait. Était-il païen, oui ou non? Et si oui, qu’attendait-il pour le proclamer au grand jour? Comme les légionnaires ne trouvaient aucune réponse à ces questions, leur attachement à Julien commença à diminuer.

Oribase, Evhémère, l’Hiérophante d’Eleusis, d’autres encore, vinrent le trouver pour lui faire part de leurs appréhensions.

- Prends garde, Julien! lui dirent-ils à tour de rôle. En agissant comme tu le fais, tu risques de t’aliéner les meilleures de tes troupes. L’heure est venue de proclamer ta foi. Tu n’as rien à y perdre et tout à y gagner. Ce ne sont pas les faux-semblants qui feront illusion à Constance! Il y a longtemps qu’il est fixé sur ton compte. Puisque tu t’es prononcé sur le plan politique, tu dois en faire autant sur le plan religieux.

Julien écouta en silence les remontrances de ses amis. Comme il avait envie de leur donner raison! Ni Oribase, ni Evhémère, ni l’Hiérophante d’Eleusis ne pouvaient imaginer combien il avait hâte de laisser tomber le masque. S’il ne l’avait pas fait plus tôt, ce n’était ni par peur, ni par opportunisme, mais simplement par prudence. Avant de pouvoir lutter à visage découvert, il lui avait fallu s’assurer des réactions de l’armée, être certain que la rupture avec Constance était inéluctable et rétablir par décret la liberté religieuse. A présent, toutes ces conditions se trouvaient remplies.

Plus rien ne l'empêchait de franchir le pas décisif.

Il fit venir au palais le Pontife de Mithra et lui fit part de son désir de recevoir le baptême.

- Les dieux soient loués, lui répondit le Pontife. Voilà longtemps que j'attendais ce geste de toi! Mais c'est un geste grave, qui t'engagera pour la vie. Il te faut subir auparavant une épreuve probatoire de vingt et un jours qui devront être consacrés au jeûne et à la prière. Après quoi, je te conférerai moi-même le baptême du sang.

Comme l'armée, le culte de Mithra comportait une hiérarchie sévère. Ses adeptes devaient passer obligatoirement par une série de "degrés", avant d'arriver aux grades supérieurs. Ces degrés étaient désignés par des noms dont certains reflétaient leur origine asiatique: le Corbeau, l'Occulte, le Soldat, le Lion, le Perse, Le Messager du Soleil, le Père. En considération de sa qualité d'Auguste et compte tenu du fait qu'il avait déjà été initié à Pergame, il fut convenu que Julien serait élevé d'emblée à la dignité de "Messager du Soleil" (Héliodromos) et recevrait le même jour les cinq initiations préliminaires.

Après avoir observé la période de jeûne obligatoire, Julien fut conduit au sanctuaire de Mithra, où il fut accueilli par les grands prêtres du culte. C'était une nef allongée, soutenue par deux rangées de sept colonnes, portant chacune, sur son fût, les insignes et les couleurs d'un des sept degrés initiatiques. Le fond de la salle était occupé par une statue de Mithra qui dépeignait le Médiateur sous les traits d'un jeune homme, coiffé d'un bonnet phrygien, en train d'enfoncer un glaive dans le cou d'un taureau. L'assistance était composée uniquement de soldats et d'officiers. Là, Julien fut promu successivement Corbeau, Occulte, Soldat, Lion et Perse, avant d'être consacré Messager du Soleil.

A présent était venu le moment solennel, celui du baptême proprement dit, ou Taurobole. On conduisit Julien dans une petite salle octogonale où, après lui avoir fait subir les ablutions rituelles, on lui rasa tout le corps à l'exception de la tête. Puis, on lui fit descendre les marches d'un petit escalier, menant à un cachot obscur, si bas de plafond qu'il avait tout juste la place de s'y tenir debout. Durant quelques secondes Julien ne distingua rien. Il sentit seulement que le pavement sous ses pieds n'était pas horizontal, mais penchait légèrement vers un angle de la pièce.

Lorsque sa vue se fut accommodée à la pénombre ambiante, il constata que le plafond était à claire-voie et que de faibles rais de lumière lui parvenaient à travers ses interstices. Bientôt, il entendit au-dessus de sa tête un bruit de pas précipités, accompagné d'un halètement puissant. Plusieurs hommes s'affairaient autour d'une bête, qui semblait se débattre. Julien ne pouvait rien distinguer, mais il savait qu'il devait s'agir d'un taureau blanc, baigné sept fois dans les eaux du Clitumne.

Le bruit de pas se ralentit; le halètement s'accéléra. Soudain, le taureau poussa un beuglement terrifiant et Julien entendit la bête s'affaler de tout son poids sur l'espèce de claie qui servait de plafond.

Au même instant, il sentit un liquide chaud ruisseler sur sa tête: c'était du sang. Il coula sur son front, sur son visage, sur ses épaules. Bientôt son corps entier fut comme enveloppé dans une tunique de pourpre. Et le sang ruisselait toujours, splendide et écumant. Ce n'était pas un liquide mort mais une substance vivante, où semblaient s'être concentrées toutes les puissances de la vie.

Le baptême chrétien avait glissé sur lui sans laisser de traces.

Cette fois-ci il se sentit envahi par une ivresse inexplicable. Était-ce du sang qui ruisselait sur lui, ou le jus de la vigne? Il tendit ses bras vers cette source de vigueur et sentit son pouvoir mystérieux pénétrer chacun de ses pores. Il passa ses mains sur ses flancs qui étaient lisses et glissants, et se mit à danser. Il était à la fois le bourreau et la victime, la vendange et le vendangeur. Ivre de bonheur, il se donnait, s'offrait, s'imprégnait de ce liquide vivifiant, de cet élixir de lumière. Vainqueur du taureau, il s'identifiait à Mithra et voyait exploser en lui la clarté de mille soleils. En lui et autour de lui, tout était pourpre, et il sentait une énergie inconnue s'accumuler dans ses veines. Sa chair, ses tissus, ses os s'en gorgeaient. Au cours de ses initiations précédentes, il avait été terrassé par la présence de Dieu. Cette fois-ci, ce qu'il ressentait était un sentiment de triomphe.

Les halètements avaient cessé. La bête sacrée était morte, mais sa chair continuait à palpiter contre la claie de ciment. Le flot de sang se ralentit, puis cessa. Deux hommes entrèrent dans la cella et le conduisirent rapidement dans un atrium, où ils le plongèrent dans une piscine remplie d'eau lustrale. Ils le lavèrent des pieds à la tête, l'invitèrent à se rincer la bouche, les narines et les oreilles. Puis ils le laissèrent se reposer pendant une demi-heure.

Lorsque Julien remonta au jour, il se sentit régénéré."

Jacques BENOIST-MECHIN, L'Empereur Julien ou le rêve calciné, Paris, Perrin 1977, p.226-234.

Portrait romancé du dernier empereur païen, cet ouvrage est une agréable introduction à l'étude de Julien et de son temps, malgré quelques erreurs historiques. Sur Julien, on lira les textes mêmes de l'autocrate publiés et traduits aux Belles Lettres (4 volumes de la Collection Budé), l'excellente biographie de J. BIDEZ, "La vie de l'empereur Julien", Paris, Belles Lettres 1965 (2éd.) ainsi que I. JERPHAGNON, "Julien dit l'Apostat", Paris, Seuil, 1986.

ODE A MITHRA

*Mithra, Dieu du matin, tes trompettes éveillent les murailles!
Rome domine les nations, mais toi tu domines tout!
Maintenant que les consignes ont été échangées, et que les gardes de la nuit se sont retirés,
Mithra, toi qui est aussi un guerrier, donne-nous la force pour la journée!*

*Mithra, Dieu du milieu du jour, la bruyère flotte dans la chaleur,
Nos casques blessent nos fronts, nos sandales brûlent nos pieds,
Voici l'heure sans fin, celle qui nous rend vides et somnolents,
Mithra, toi qui est aussi un guerrier, garde-nous fidèles à nos vœux.*

*Mithra, Dieu du Soleil couchant sur l'océan occidental,
Toi qui descend immortel, immortel tu renaîtras!
Maintenant que la garde est finie, maintenant que le vin est bu,
Mithra, toi qui est aussi un guerrier, garde-nous purs jusqu'au matin!*

*Mithra, Dieu du milieu de la nuit, quand le grand taureau est mis à mort,
Contemple tes enfants dans l'obscurité. Oh, reçois leur sacrifice!
Tu nous as montré beaucoup de voies: toutes conduisent vers la lumière,
Mithra, toi qui est aussi un guerrier, enseigne-nous la manière de mourir!*

Rudyard KIPLING (traduction C. Bouchet).

HYMNE A APOLLON

*O toi, Apollon,
 Toi qui as été, toi qui es, toi qui seras pour l'éternité
 O Apollon,
 Toi qui engendres la lumière et nous l'offres sur la terre nourricière
 O Apollon,
 Ecoute notre voix, à présent, humblement, nous t'implorons
 O Apollon,
 Apollon, maître du destin, accueille-nous demain dans ta splendide demeure
 O Apollon,
 Allume pour nous les feux étincelants du ciel et donne-nous d'entendre la musique sacrée de
 ton temple
 O Apollon,
 Toi qui, pour notre joie, nourris nos âmes des arts humains et divins
 O Apollon,
 Accepte ce laurier prophétique, témoin de notre vénération
 O Apollon,
 A présent, nous nous taisons; à présent, entends-nous!*

*Hymne composé par notre consœur Corinne à Itéa et psalmodié par le thiasse du Dieu au
 laurier, en son temple de Delphes au mois d'avril 1994 de l'ère vulgaire.*

CHANT PAIEN

*Les Dieux résident en toi, et c'est un grand mystère
Que leur sagesse demeure, après deux millénaires
De rejets, négations et autres reniements
Ils contrôlent toujours l'ensemble des éléments.*

*Mais ils ont tous horreur du faux et du mensonge,
Ils inspirent le Beau dans le reflet des songes,
L'idéal dans le grand, le divin dans le pur,
Le respect du passé, garant des temps futurs.*

*Méprise la laideur et son triste cortège
Comme le venin mortel d'un esprit sacrilège,
Et maudis sans pitié l'oeuvre des mécréants
Dont l'esprit a conçu les horreurs du présent.*

*Entends les doux accents de cette foi païenne,
Héritage immortel de la croyance ancienne
Dont l'insigne murmure, échappé de l'oubli,
Sur les ondes du temps, te revient ennobli.*

*Que ton corps soit sacré, ta maison sanctuaire!
N'y souffre aucun outrage à la loi séculaire.
Le symbole des Dieux, ce pain d'or du festin,
Reçois-le comme offrande aux efforts de tes mains.*

*Sois bon, sois fort, sois juste en ton coeur secourable,
Fais toujours une place, au milieu de ta table,
A celui qui franchit le seuil de ta maison,
Car contrer l'infortune a toujours raison.*

*Les bois sont faits pour toi. Si jamais tu redoutes
La direction à prendre au croisement des routes,
Va méditer en paix au creux des frondaisons:
Tu perceuras alors de sublimes oraisons.*

*La terre attend tes pas, et selon tes efforts
Cérès te livrera ses immenses trésors,
Prends-les sans retenue, comme s'ils t'appartenaient,
Mais ne la soumets pas aux lois de la monnaie.*

*La source a des merveilles dans ses ondes chantantes,
Respecte son parcours au long des douces pentes:
La fleur y prend sa sève, et l'oiseau ses reflets;
De la troubler, en vain, n'entends-tu ses regrets.*

*Le chien est ton veilleur, ton compagnon fidèle,
Affectueux, docile à la voix qui l'appelle;
Les Dieux te l'ont donné jadis, aux temps naissants,
Pour te garder la nuit des fauves menaçants.*

*Pour te servir, encor, pour alléger ta peine,
L'impétueux cheval a déserté la plaine.
Sois bon pour ces amis, au coeur si généreux,
Qui t'ont sorti de l'ombre en des temps douloureux.*

*Respecte aussi la vierge et son front d'insouciance;
Honore toute mère et son cri de souffrance,
Reçois l'enfant du ciel, venu des bleus séjours,
Qu'elle portait en son flanc pour prix de tes amours.*

*Rends grâce à notre étoile, en allumant la brande,
Porte-lui aux solstices la symbolique offrande.*

*Les Dieux te donneront le souffle de l'espoir
Pour l'hommage rendu qu'ils savent recevoir.*

*Ils veilleront sur toi, pour te donner la joie,
Ils guideront tes pas, en te montrant la voie,
Pour surmonter l'écueil dont ton coeur a souffert:
La mort pourra venir, ils ont détruit l'enfer.*

Jean VERTEMONT, solstice d'été 1991.

HYMNES ET PRIÈRES

Les éditions ARFUYEN *, dans leur superbe collection Ivoire, viennent de publier les Hymnes et prières du néoplatonicien Proclus (8 février 412-17 avril 485): l'ouvrage contient le texte grec et l'élégante traduction française de H.D. SAFFREY, sans doute l'un des meilleurs connaisseurs du néoplatonisme païen, avec I. et P. HADOT, J. TROUILLARD, L.G. WESTERINK et J. COMBES.

Car, Dieux merci, le néoplatonisme, longtemps négligé, est à présent l'objet d'études systématiques et les textes fondateurs (Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus et Damascius) sont en cours d'édition.

Le mérite des éditions Arfuyen est précisément de nous livrer les prières païennes des derniers néoplatoniciens de l'Ecole d'Athènes, mais débarrassées des notes érudites, qui pourraient effaroucher le néophyte. Avec ce superbe livre, au prix fort intéressant (95FF), les amateurs, les "honnêtes hommes" de cette fin de siècle disposent d'un authentique "bréviaire" néoplatonicien.

Proclus, après des études à Alexandrie, devint le chef de l'Ecole philosophique néoplatonicienne d'Athènes, et ce au moment où le Christianisme était devenu la religion officielle de l'Empire.

Initié aux rites théurgiques par Asclipégénéia, la fille de Plutarque d'Athènes, son maître avant Syrianus, Proclus est le dernier sage de l'Antiquité à connaître toutes les écoles philosophiques grecques sur le bout des doigts. En butte à l'intolérance des Chrétiens, il devra s'exiler un an.

Nous possédons encore sa "Théologie platonicienne", publiée aux Belles Lettres en cinq volumes, par H.D. SAFFREY précisément (1968-1987). La pensée de Proclus et des derniers (?) néoplatoniciens récapitule un millénaire de pensée grecque... et nous connaissons des érudits qui ne sont pas loin de penser que TOUT se trouve chez Proclus et Damascius!!!

Tous les néoplatoniciens après Plotin ont composé des hymnes en l'honneur des Dieux et des Héros. Ce recueil était celui utilisé par l'école néoplatonicienne dans

ses dévotions quotidiennes.

Alors que le culte public des Dieux était interdit (Loi du 8 novembre 392, promulguée par Théodose), les familles pieuses continuent très tard - jusqu'au VI^{ème} siècle - à pratiquer des liturgies clandestines: cultes domestiques avec chants, prières, processions de statues, hymnes anciens mais aussi nouveaux car la tradition était bien vivante. Sur ces milliers d'hymnes, peu ont survécu: les Hymnes "Orphiques", les Hymnes Homériques, ceux de Callimaque... et ceux de Proclus aujourd'hui accessibles à tous. Lors des fouilles effectuées au pied de l'Acropole d'Athènes, les archéologues ont découvert la maison du philosophe Plutarque, où enseignèrent les maîtres néoplatoniciens Syrianus, Proclus, Marinus, Isidore, Zénodote et Damascius, et ce jusqu'en 529, date funeste à laquelle Justinien ferma l'école et interdit toute pensée non chrétienne (et non orthodoxe!). Ce sera alors l'exil en Perse pour Damascius et ses disciples, puis le repli sur Harrân, où une école néoplatonicienne païenne survivra jusqu'au XI^{ème} siècle au moins. Dans les ruines de cette maison athénienne, on a retrouvé une chapelle comportant des niches et dans l'une d'elles, une statue de Cybèle, la Grande Mère des Dieux....

On peut définir Proclus comme un moine païen: sa vie était réglée comme celle d'un cistercien ou d'un bénédictin. Jeûnes, prières, veillées en l'honneur des Dieux, saluts quotidiens au Soleil (au lever, au midi, au coucher) alternaient avec le travail philosophique proprement dit: explications et commentaires des "auteurs du programme": Platon, Aristote, "Pythagore" (en fait Jamblique, semble-t-il) ainsi que les poètes, considérés comme théologiens: Homère, Hésiode et les Rhapsodies Orphiques. L'idéal du philosophe néoplatonicien est en effet de célébrer le Bien-Un, qui est au-delà de l'Être, et dont l'âme est la "trace cachée". Il s'agit ici d'une religio mentis, d'une religiosité tout intellectuelle: l'acte religieux par excellence est la lecture, du Parménide de Platon par exemple.

Le Soleil joue un rôle important dans ces dévotions: chanté par Euripide (Ion), Julien (Discours sur Hélios-Roi, très lus dans les cénacles non chrétiens de Byzance), et enfin par Proclus, dont l'Hymne au Soleil est l'expression d'une spiritualité très raffinée et épurée. Pour les platoniciens, Hélios est identifié au Bien (Platon, République VI), pour Proclus, "il transcende d'une unique supériorité tout ensemble ce qui se voit et ce qui est vu". Rejeton du Bien, il règne sur le domaine sensible comme le Bien sur le domaine intelligible: Bien et Soleil sont tous deux Rois. Le Corpus Hermeticum (XIII) nous livre un témoignage sur l'adoration du Soleil: "Eh bien donc, mon enfant, tiens-toi debout en un lieu à ciel ouvert et, face au vent du Sud, au moment de la chute du Soleil couchant, fais adoration; et de même encore, au lever du Soleil, en te tournant vers le vent d'est. Silence donc, enfant." Un oracle

d'Apollon rendu à la cité d'Oinoanda est clair quant au rituel de la prière au Soleil: "Vous devez lever les yeux vers l'Éther pour prier, le matin, en regardant vers l'Orient." Le Soleil, relais de l'action de l'Un, est identifié à Apollon par de nombreux auteurs: Euripide, Callimaque et Héraclite le mythographe, dans ses "Allégories d'Homère": "Qu'Apollon soit identique au Soleil, que ce soit un seul Dieu sous deux noms différents, cela ressort nettement des révélations secrètes que l'on fait sur les Dieux dans les cérémonies des Mystères, et du refrain populaire qui proclame sur tous les tons: Le Soleil, c'est Apollon, et Apollon, c'est le Soleil."

L'ouvrage, décidément très précieux, contient également des hymnes à Aphrodite, aux Muses, à Hécate, à Athéna riche en ressources...

Lus par Proclus au cours de ses dévotions personnelles, récités par les Païens clandestins à Athènes mais aussi à Mistra, dans l'entourage du philosophe Georges Gémiste Pléthon (au XVème siècle!!!), ces textes sublimes, s'ils sont lus et intériorisés, pourront à nouveau sacraliser le quotidien des Païens d'aujourd'hui comme ils le firent il y a quinze siècles.

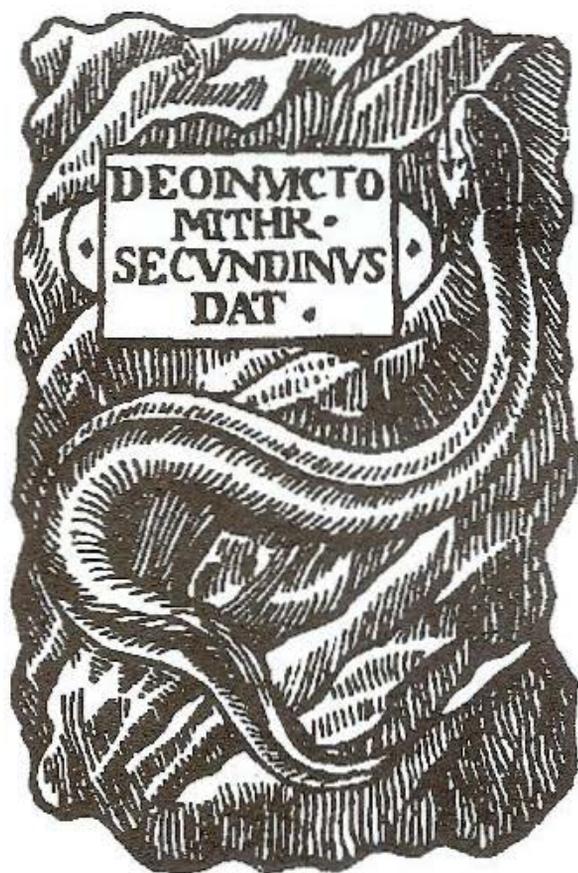
Christopher GERARD

PROCLUS, "Hymnes et prières", Arfuyen, Paris 1994, 95FF

**ARFUYEN*

35 rue La Marois, F-75016 Paris, tél: 46.51.80.39.

Catalogue sur demande, se réclamer d'ANTAIOS.



PORTRAIT D'UN FILS DU SOLEIL.

Il y a 1720 ans, Lucius Domitius Aurelianus imposait le culte de SOL DOMINUS IMPERII ROMANI. C'est le portrait de cet adorateur du Soleil, de cet empereur d'une envergure exceptionnelle que trace le professeur E. CIZEK, de l'Université de Bucarest dans une belle biographie parue aux Belles Lettres *.

Le culte solaire était une tradition dans la famille, fort modeste, du futur Auguste, né vers 214 dans les Balkans. Sa mère était en effet prêtresse du Soleil, fort honoré dans la zone danubienne de l'Empire. Son père, un vétéran, était lui aussi un adepte du culte solaire. Dur à la peine, courageux, inflexible et point trop scupuleux, Aurélien gravit un à un les échelons de la hiérarchie militaire. Il appartient à la catégorie des officiers issus de l'Illyricum et sortis du rang: ces hommes font preuve d'un patriotisme romain très fervent, de toutes les vieilles vertus romaines: énergie, endurance, sens du devoir. Ils fourniront à l'Empire ses meilleurs chefs, jusqu'à la fin.

Aurélien arrive au pouvoir à un moment crucial pour l'Empire: celui-ci vacille sur ses bases, miné par 50 ans d'anarchie militaire, d'invasions barbares, d'épidémies, de famines... L'Empire, incapable de se fédéraliser, traverse une grave crise d'identité: la mentalité traditionnelle, l'esprit de cité désertent les Romains usés par une trop grande centralisation. Face à ces tendances centrifuges, l'administration renforce le terrorisme des fonctionnaires, la fiscalité devient écrasante, le contrôle politique et financier étouffant, les restrictions deviennent la norme, l'État s'immisce dans tous les domaines... Toutes ces mesures sont inefficaces même à court terme et paralysent toute volonté de changement. Nihil novi sub Sole invicto. Dans ce système en décomposition, se constituent des micro-sociétés: cercles politiques et cultu(r)els - les circuli -, collèges (sodalités à vocation religieuse), associations professionnelles (futurs guildes), qui sont tous les signes du besoin de solidarité effective. Le génie d'Aurélien sera précisément de percevoir ces tendances et d'opérer un retour aux valeurs anciennes couplé à un nouveau système axiologique.

Le professeur Cizek montre bien que l'affaiblissement de l'Empire est dû moins aux incursions barbares qu'aux tendances centrifuges, dont le corollaire est la multiplication des usurpations du pouvoir politique. La perte de prix de la Dignitas romaine est à l'origine de cet affaiblissement, plus moral que militaire.

L'époque est le théâtre d'un traumatisme culturel et de mutations religieuses: renaissance des traditions locales (celtiques notamment), succès des cultes sotériologiques et astraux d'origine orientale, tendance au monothéisme solaire, goût pour l'occultisme, la magie... Tous ces éléments expliquent le succès des "loges" mithriaques, qui fascinent le corps des officiers, l'administration et les milieux d'affaires. Ils expliquent aussi le succès du Christianisme, ou plutôt des Christianismes: religion orientale très souple, universelle, pratiquant une fraternitas interne et servie par un clergé remarquablement organisé et opportuniste. Et ce, malgré l'opposition des milieux populaires païens qui poussent à la persécution, qui ne sera jamais systématique.

C'est dans ce contexte troublé qu'Aurélien prend le pouvoir en 270. Tout de suite, il fait montre d'une poigne de fer: il réunifie l'Empire menacé par les sécessions (Empire Gaulois de Tétricus et Royaume de Palmyre de Zénobie), mène des campagnes victorieuses contre les Barbares, évacue la Dacie...

Son triomphe est total et se complète de réformes administratives, monétaires...

Mais Aurélien est aussi un réformateur religieux. Très probablement membre d'une loge mithriaque ou du moins fortement influencé par ces milieux, il instaure le culte officiel du Soleil, qui n'est pas ouvertement identifié à Mithra, en raison de son origine perse et de l'ésotérisme de son culte. Le Dieu d'Aurélien, à titre officiel, est SOL COMES: il s'agit d'un culte syncrétique et ouvert, "exotérique". Existait-il un culte ésotérique, le mithriacisme, pour cimenter les élites impériales, la question mérite d'être posée.

Ce culte solaire fonde la restauration autoritaire de l'Empereur, son Herrscherideal. Le culte de Sol, préexistant à ces réformes et fort en vogue dans l'armée, acquiert une position dominante en tant qu'assise idéologique de la stratégie politique d'Aurélien. "Un Dieu, un Empereur" pourrait être sa devise, d'ailleurs reprise par Constantin, qui n'avait pas compris que le dogmatisme catholique, créateur d'hérésies, diviserait l'Empire et causerait sa perte. Péril que Julien avait parfaitement perçu, lui qui promulguera un Edit de Tolérance pour faire cesser cette guerre civile larvée entre sectes chrétiennes (Ariens, Catholiques, Donatistes, etc... Lire à ce sujet le livre remarquable de R. VANEIGEM, "La Résistance au Christianisme", Fayard 1993, et "Les Hérésies" QSJ 1994).

Le culte solaire, "centre de gravité d'un paganisme revivifié et unifié" est donc le

culte principal auxquels tous les autres sont subordonnés. Sol (Sol Invictus ou Conservator) est conçu comme le Médiateur (cf. Mithra!), signe le plus visible du Très-Haut, du Théos Hysistos des Gnostiques; Aurélien est son vicaire sur terre et l'Empire est l'Empire du Soleil: nous ne sommes pas loin des Incas!

Sol a son temple à Rome, sur le Campus Agrippae. Les historiens anciens le décrivent comme somptueusement orné. Au VIème siècle, le temple en ruines sera dépouillé de huit colonnes de porphyre qui seront emportées à Constantinople, dans la cathédrale Sainte Sophie... où elles se trouvent encore.

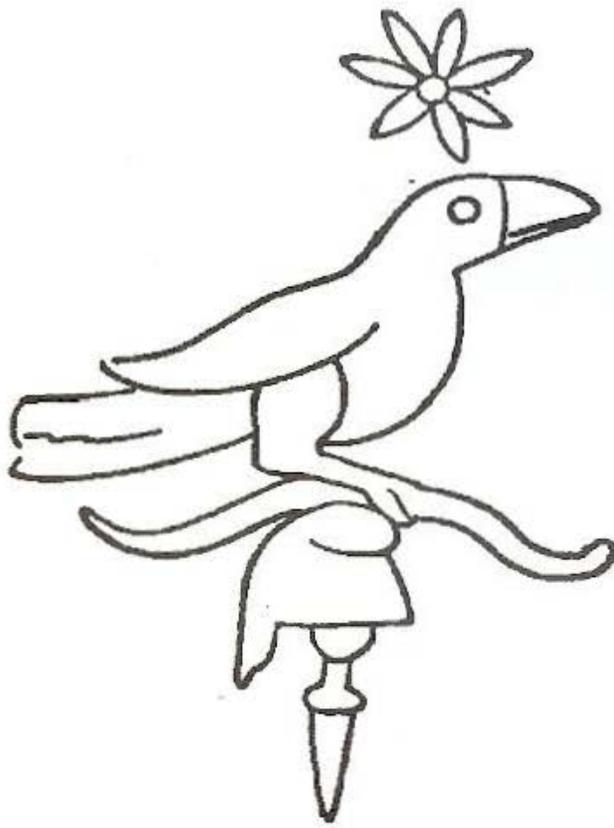
Aurélien instaure aussi un Agôn Solis: une série de jeu qui ont lieu tous les 4 ans du 19 au 22 octobre; un collège de pontifes, issus de l'aristocratie romaine, est créé.

Toutes ces réformes survivront à l'assassinat de ce grand empereur, restaurateur de l'unité impériale dont l'oeuvre permettra à l'Empire de résister encore 200 ans aux forces du chaos.

Marc CELS

*E. CIZEK, "L'Empereur Aurélien et son temps",
Paris, Belles Lettres, 1994, 150FF*

Cet éditeur publiera bientôt F. GRAF, "La magie dans l'Antiquité".



HELIOS-ROI

Enfin un ouvrage global traitant des mythes solaires selon notre coeur!*

L'auteur est originaire d'Inde, celui de tous les pays indo-européens où le culte solaire est de loin le plus pratiqué de nos jours. Cela donne un ouvrage vivant, où passion et érudition se conjuguent de la plus heureuse manière. Le tout est servi par une iconographie magnifique et débordante, avec nombre de documents peu connus.

L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, M. SINGH répertorie, commente et relie entre elles, pour la première fois avec cette ampleur, les représentations symboliques et artistiques du Soleil. Dans la seconde, des spécialistes présentent les mythologies, spiritualités et rituels solaires propres à chaque société. Cette histoire comparée des civilisations autour du thème solaire fait ressortir ressemblances et différences des cultures et religions du monde entier. Un index et un glossaire aident à se repérer dans cette information surabondante.

Au chapitre des critiques, on peut regretter quelques coquilles et inversions de figure, mais surtout nous avons été surpris de constater qu'aucun chapitre ne traitait du culte solaire à Rome, alors que des chapitres sont consacrés à l'Indonésie ou à l'Afrique subsaharienne, contrées pourtant peu intéressantes de ce point de vue. C'est ainsi que le Mithraïsme et la théologie solaire romaine se trouvent éclatés en de nombreux endroits de l'ouvrage, et en définitive superficiellement abordés. L'empereur Julien et son traité «Sur Hélios-Roi» sont bien mentionnés, mais rapidement et au chapitre...sur les Slaves!

En définitive, ce gros album consacre la reconnaissance officielle des mythes solaires comme patrimoine cultu(r)el de l'humanité, et, de ce point de vue, le patronage de l'Unesco est significatif.

Ce livre apporte une lumière dans cet âge sombre en démontrant la vitalité extraordinaire des mythes solaires, enracinés dans l'imaginaire humain. Message d'espoir, il nous montre l'exemple actuel de pays qui, comme l'Inde ou le Japon, vivent encore une spiritualité solaire. Enfin il est un hommage, et à ce titre, le

Directeur général de l'Unesco rappelle, dans sa préface, la proclamation du Rig-Veda:

«Tout ce qui existe émane de Sûrya, le Dieu des Dieux».

Jean-Christophe MATHELIN

*M. SINGH et alii, *Le Soleil, mythologies et représentations* Bordas/Unesco, Paris 1993. 500 illustrations couleurs.

LE SIXIEME SOLEIL

Signe ou coïncidence? Voici qu'au moment de boucler le numéro spécial d'ANTAIOS consacré - dans tous les sens du terme - à Mithra, paraît en librairie un roman conjuguant écologie, culte solaire et retour des Dieux...

Homero Aridjis, ambassadeur du Mexique en Europe et militant écologiste, est connu pour ses nombreux poèmes et romans, dont une "Perséphone" (Gallimard 1970). Il nous entraîne cette fois dans la puanteur d'une mégapole privée d'eau et d'arbres: la tentaculaire Mexico, en l'an de grâce (?) 2027. Victime d'une catastrophe écologique, ravagée par les séismes, la cité va-t-elle disparaître conformément aux prédictions ancestrales des Aztèques? Nous vivons actuellement sous le cinquième Soleil, quatre autres l'ont précédé, engloutis sous la fureur des éléments déchaînés.

Les "Annales de Cuauhtitlan"*, cosmogonie des anciens Mexicains, sont claires: le monde dépend du mouvement solaire et il est constamment menacé. Un pacte lie l'homme aux Dieux créateurs dont il doit arroser les autels de "l'eau précieuse", c'est-à-dire le sang des victimes. La mort du cinquième Soleil correspondrait à la fin de la race humaine, les ténèbres seraient éternelles et l'on verrait déferler les Tzitzimine (au singulier Tzitzimitl!), formes repoussantes dévoreuses d'hommes. Pour Aridjis, les Dieux continuent à se livrer parmi nous leurs combats millénaires. José Huitzilopochtli Urbina (comprendre: le Dieu de la guerre et du Soleil triomphant, Huitz-, le grand Dieu tribal qui règne sur Mexico) et le général Tezcatlipoca (à savoir le Dieu du ciel nocturne, d'aspect sombre et terrible, qui voit se dérouler à la surface de son miroir d'obsidienne tous les événements du monde) s'affrontent sans répit tout en maintenant un régime de terreur. Le sinistre Tlaloc (antique divinité de la pluie et de l'abondance) s'est reconverti dans la séquestration de jeunes filles. Quant à Notre Seigneur l'Ecorché, je veux dire Xipe Totec, Dieu du renouveau de la nature et du printemps, il naît à la fin du chapitre VIII de la jeune Mélibée, qui se revoit Déesse de bois vêtue de bleu, aux lèvres enduites de sang frais.

Le mystérieux Cristobal Cuauthli traverse les siècles pour aider le héros, Juan de Gongora, à récupérer une feuille du "Codex des Soleils", dérobée par le général Tēzcatlipoca, qui prépare la terreur nocturne. En compagnie de Juan de Gongora, nous participons à une série d'aventures tragico-comiques dans Mexico et ses apocalyptiques faubourgs, un monde toujours à la limite de la réalité et de la fiction (le héros a reçu, en même temps que sa mission, le don de passe-muraille). La prose exubérante, violente et pleine d'humour d'Aridjis (la description des Tzitzimine est particulièrement savoureuse) complète à merveille l'univers magique sud-américain, déjà dévoilé par G. Garcia Marquez ou C. Fuentes. Le talent d'Homero (!) Aridjis fera-t-il naître un sixième Soleil pour sauver le monde?

Pascale VERBAANDERT

H. ARIDJIS, "La Légende des Soleils", Paris, Seuil 1994, 110FF

** Lire à ce sujet l'excellente synthèse de A. DORSINFANG-SMETS, Les cultes solaires aux Amériques, in "Le Soleil à la Renaissance", Université de Bruxelles 1965, pp. 365-380.*

Pour des développements plus précis sur la succession des ères ou Soleils, voir M. GRAULICH, "Mythes et rituels du Mexique ancien préhispanique", Académie Royale de Belgique, Bruxelles 1982.

LE MYSTERIEUX TROISIEME TERME DE LA DIALECTIQUE

Sur «L'Etoile de l'Empire Invisible» de Jean Parvulesco.

Avec son troisième roman publié, «L'Etoile de l'Empire Invisible», Jean Parvulesco poursuit une itinéraire singulier, paraissant nous livrer les clefs des deux précédents, «La servante portugaise» (Age d'Homme 1986) et «Les Mystères de la Villa Atlantis» (Age d'Homme 1990). Des clefs à manier avec précaution, car, on le sait depuis Heidegger, l'être se voile en se dévoilant...

Un beau soir, Raoul de Waldeck donne, dans son hôtel particulier du parc Monceau, une réception pour annoncer ses fiançailles avec la jeune Eliane David. Mais en lieu et place d'Eliane David paraît une inconnue, une certaine lady Jeanne Darlington qui, explique Raoul de Waldeck, a pris la place encore chaude d'Eliane David, celle-ci lui ayant dramatiquement annoncé à Vienne sa rupture avec lui, irrévocable mais dont elle n'eût pu dévoiler les raisons.

L'assistance médusée encaisse le coup, et s'offre des passe-temps diversionnistes. Par exemple, alors que Raoul de Waldeck, lui, fait en douce une cour assidue à une certaine Marie-Hélène Zdrojewski figurant parmi les invités, David Monongo, un diplomate angolais, hypnotise Jeanne Darlington, qui semble assister médiumniquement à des scènes insoutenables où Raoul de Waldeck jouerait un rôle important. Ou encore, Pierre-André de Talien violente Jeanne Darlington sous les feux croisés des regards stupéfaits de Tony d'Entremont, le narrateur, et Charles-Antoine Zdrojewski, dissimulés derrière deux miroirs sans tain se faisant vis-à-vis.

Par la suite, David Monongo assassine Raoul de Waldeck, lequel offre étrangement peu de résistance, meurtre à connotations vaguement pédérastiques; puis le fantôme d'Eliane David portant encore des traces de strangulation, apparaît et fait face au cadavre de son ancien amant, Raoul de Waldeck. Pendant ce temps, d'Entremont, que Raoul de Waldeck avait incité à conclure une Belle Alliance avec Jeanne Darlington, la connaît

à son tour bibliquement. A la fin de la nuit, Renée de Talien se réconciliera avec son ex-époux Tony d'Entremont, juste après une tentative de suicide, et après plusieurs années de séparation et divorce dont on connaîtra les dessous bien plus tard, et Charles-Antoine Zdrojewski commence à filer un parfait amour avec lady Jeanne.

Au cours d'un gigantesque processus d'explicitation des données initiales de cette nuit passablement mouvementée, il apparaîtra que ce n'était là que le début d'une opération magique de groupe, qui, des trois épousées de Tony d'Entremont (car il aura connu, à son tour, Marie-Hélène Zdrojewski), fera naître la quatrième, qui, elle, donnera asile dans sa chair à l'Envoyée du Pays des Hauteurs, laquelle rétablira, de par son incarnation, l'Imperium - et à très-brève échéance. A moins que tout ne soit qu'une opération magique d'obtention illégale d'une nouvelle chair manigancée de longue date par Raoul de Waldeck et Eliane David, qui avaient été irradiés au cours d'essais nucléaires en Chine?

Tel serait, parmi bien d'autres, un résumé possible de «L'Etoile de l'Empire Invisible», très pauvre aperçu d'un récit qui n'est lui-même que mise en question dialectique permanente du récit, au récit de la nuit de l'hôtel Waldeck succédant une somme exégétique où paraissent se diluer les prolongements du récit, exégèse assumant le passage à l'explicite de l'implicite du récit, lequel récit n'apparaîtra à son tour plus que comme illustration, dramatisation de l'exégèse. «Remplacer les états du témoignage par ceux de l'explicitation. Cela, serait-ce déjà trahir, déchoir, fuir?» (p.167). Sans parler des titres des chapitres, qui, isolant tel détail, paraissent esquisser un roman poétique qui serait encore un récit autre...

Une mise en question dialectique parmi tant d'autres, tant de dialectiques de renversement, voire de renversement et de contre-renversement, l'émergence successive ou simultanée de trois moments dialectiques étant une figure majeure du roman, dont on comprendra dès lors que l'action se résume en définitive à écrire et aimer - écrire ce roman lui-même, aimer les trois épousées, figure d'une seule. «Ecrire et aimer, seules occupations de l'universel» (Abellio). Ecrire et aimer, deux occupations dialectiques par excellence, les deux seules occupations de Tony d'Entremont, narrateur d'un roman où, la part faite de quelques enseignements non dialectiques (les propos cyclologiques, la conférence de d'Altavilla, le centre du monde retiré en Mongolie, la géographie sacrée des temps de la fin, les pyramides) tout n'est que dialectique.

Le roman n'y échappe pas. Le roman dénonce en permanence son dispositif en action, et y introduit, dans son dispositif, maints éléments allogènes: discours théologique, métapolitique, poésie, propositions cinématographiques («mettons que...») analogues aux enregistrements sur cassettes vidéo des ébats des protagonistes - procédé par lequel la représentation se dénonce en tant que telle. Mais le roman intègre le non-roman,

comme dans l'opéra romantique ou mieux le drame lyrique wagnérien où tous les arts disparaissent pour renaître autres - et tel est l'avenir du roman si le roman a un avenir: métaphysique, poétique, théâtral.

La littérature n'y échappe pas. Elle perd face aux nécessités pédagogiques d'explicitation répétitive, mais ce qu'elle y perd, elle le regagne sur le plan de la métaphysique: «la classe» (cf. «Les Mystères de la Villa Atlantis»). Finalement, la littérature gagne donc la partie en la perdant, car elle n'est au meilleur d'elle-même que quand elle a son centre au-delà d'elle-même, dans une transcendance d'ordre métaphysique.

Elle gagne aussi la partie en dénonçant son impuissance («...la littérature n'établit nul passage à la chair, nul passage au souffle de la bouche vivante et brûlante sous le souffle») (p.218), car la littérature qui dénonce ses limites par là-même les repousse.

L'écriture n'y échappe pas. Les métaphores sont poussées à bout, usées jusqu'au bout, pour accéder, au-delà de la métaphore, à l'identification réelle. L'hyperbole est constante, poussée jusqu'à l'autoparodie (je m'amuse, tout ça n'est qu'un jeu après tout, mais, ainsi poussée à bout, elle connaît son assomption quand même, assumée qu'elle est jusqu'au bout par un extrémisme métaphysique. C'est pour la même raison que l'admiration la plus haute ne peut guère passer de la capacité à moquer son objet: seule certaine race d'homme comprendra la moquerie comme moment dialectique nécessaire de l'admiration, et, disait Nietzsche, on connaît la qualité d'un homme à la qualité de son admiration.

L'écriture du roman dénonce donc et souligne ses procédés pour mieux les mettre en chiffre, pour les faire renvoyer à autre chose qu'à la douce illusion romanesque: ainsi de la désignation implicite de la mise en abyme Ile dans la Garonne/Ile des Moniales, au cours de la conférence du commandeur d'Altavilla. L'aveu d'impuissance de l'écriture elle-même est le gage d'une transfiguration de celle-ci, et, face à ces exigences, l'écriture tendue à rompre en vient à des débordements, à des ruptures syntaxiques dépassant encore Guez-Ricord: «c'est par cet interdit rituelique d'amour concernant l'heure seule, et scule l'heure, qu'il nous fallait donc faire l'amour autrement quand de tant d'amour concentré, importé en nous, soudain nous ne parvînmes plus à empêcher l'amour qu'il vienne à se faire» - écrit Jean Parvulesco pour annoncer la sodomisation de Marie-Hélène par le narrateur.

Le dire n'y échappe pas. Il est constamment déporté en-dehors de lui-même. Il dénonce son autocensure. Par prétéition, évoquant des propositions non-retenues, non-non-retenues pour la marche à suivre du roman en cours, il suggère le non-dit, voire l'indicible. Le pas-tout-dit, le presque-tout-dit déplacent le centre gravitationnel du dire vers le non-dire, le je-autre du dire.

Les choses n'y échappent pas. «Au-delà de l'évidence», il y a «les choses derrière les

choses» dévoilées par le *gap in the curtain*. Les choses ne sont rien en elles-mêmes, mais par la réalité qui se tient derrière elles, elles sont tout. *Parvulesco* a sa manière à lui de planter le décor: l'état des lieux s'achève et se résume par un adjectif appartenant à un champ sémantique radicalement différent (ainsi p.123 «les écumes blanches, hallucinées, FRIVOLES») - ce qui sème le doute dans l'esprit d'un lecteur décidément fort maltraité. «Tout est autre» est-il dit (p.268).

Les personnages n'y échappent pas, piégés qu'ils sont dans la dialectique de l'être et du paraître, manipulateurs masqués eux-mêmes surmanipulés, habités par les agents secrets du Cosmos qu'ils abritent à leur insu ou non. D'entrée de jeu: Tony d'Entremont prétend que Renée de Talien serait une cousine de sa première femme et arbore un masque d'hostilité à son égard. Mais bien vite, il avoue son attirance, et même beaucoup plus: «Je n'ai pas un seul instant cessé de l'aimer à en mourir, qu'importent les années» - et encore: «Un jour, Renée et moi, nous nous suiciderons ensemble». Qu'est-ce que ça veut dire? C'est que, saurons-nous un peu plus tard, Renée est l'ex-femme de d'Entremont; et par la suite, nous en apprendrons de belles, sur Renée et ses relations avec lui. Et les autres, dès le début, ils ne sont tous préoccupés que de «faire semblant», «donner le change». Renée, elle aussi, est masquée, mais son masque est tourné vers l'intérieur, «que veut-elle ainsi se cacher à elle-même?».

Mais par qui sont-ils hantés, tous, en définitive, question abyssale s'il en fut. Les femmes, d'abord: Dea Victoria, Sabina Poppea, l'Envoyée du Pays des Hauteurs, l'Innommée des gouffres hyperboréens, de qui - à Qui - sont-elles les projections existentielles, vont-elles donner chair de par l'émergence parmi elles d'une chair nouvelle? Et Tony d'Entremont qui demeure seul en face de toutes, qui est-il au-delà de tous ses masques - sinon celui qu'il se révèle être lors de sa «*demascarea generala*» (p.353), celui qu'il est depuis toujours en étant absent de son corps - l'absent de la chair jusque dans l'expression même du désir charnel, la Personne désincarnée, le corps masculin étant d'ailleurs absent du roman (sauf chez Monongo mais il s'agit d'un corps d'animal des savanes, de lion ou de jaguar) - absent de la chair, mais toujours projection d'un discours tenu en toutes circonstances, jusques et y compris les plis invraisemblables, je veux dire celles où il paraîtrait invraisemblable que l'on tînt pareil discours - qui est-il, projection du discours, instance langagière, sinon Celui qui mit son corps en retrait lors de la rencontre avec Marie-Madeleine, amorçant par-là sa désincarnation, sa montée vers la mort, et qui retrouvera chair lors de sa rencontre amoureuse avec Marie-Hélène, «un amour comme il n'y en a jamais eu en ce monde si ce n'est (...) lors de cette montée sommitale de l'unique Amour où Marie-Madeleine oignit le Christ de ses Huiles Transcendentales, et l'essuya ensuite avec Ses Cheveux» - et alors, ainsi, de nouveau *Verbum caro factum est*, mais quelle chair sinon celle de diamant-foudre, de Vâjra

rouge? En Tony d'Entremont et par lui, le Verbe, absent de la chair par le retrait de Son Corps face à l'amour éperdu de Marie-Madeleine, s'apprête à retrouver une chair au-delà de la chair par l'amour non moins éperdu des diverses figures d'une même instance.

Et celle qui émergea de la DHF (Dernière Haute-Flambée) - Méridienne de l'Eternel Désir, ou Innommée des gouffres hyperboréens - ne sera-t-elle pas surtout elle-même Eliane David?

Car le temps non plus n'y échappe pas, à la dialectique ternaire, et le présent apparaissant comme projection du futur - de l'Inconcevable avenir de l'apparition de l'Innommée - n'annoncerait peut-être qu'un futur présent comme projection du passé, de l'entreprise de survie entamée par Raoul de Waldeck et Eliane David lors de la nuit de l'hôtel Waldeck.

Non, assurément, le temps n'y échappe pas, et si de la mise en question dialectique du temps linéaire émerge un temps sphérique, cyclique, et ce à chaque page ou presque de l'écriture de ce roman, par le procédé d'anticipation: les fiançailles de Raoul de Waldeck sont dénoncées d'entrée comme de «soi-disant fiançailles»; p.40, Raoul de Waldeck, dans une admirable prophétie visionnaire, déclare à d'Entremont: «veillez sur Jeanne, elle sera très prise cette nuit, je le sais», anticipation de la triple possession physique de lady Jeanne; et lorsque Jean Parvulesco, intégrant des procédés traditionnels du roman, qui, de se voir intégrés à pareil «monstre», prennent un relief nouveau, procède à une allusion anticipatrice aux intempéries qui amèneront la catastrophe finale dont le compte-rendu comprendra lui-même une allusion aux orages des jours passés, alors la sphéricité du temps investit le cours même de l'écriture.

Enfin, la pornographie n'y échappe pas. L'auteur fait lui-même l'examen dialectique des pornographies intimes de son roman: justifiées par des «prétentions comme d'expérience surnaturelle», elles changent de statut, qualifiées de «confession au premier degré ou presque (...), vérité plus vraie que la vérité qui est en elle»... mais cette confession, elle-même «divine».

Le mystérieux troisième terme

Cette mise en dialectique de la totalité de l'oeuvre n'aura de sens que par l'émergence d'un mystérieux troisième terme encore voilé mais agissant, et qui déjà se laisse pressentir quand l'auteur souligne que le roman investi en force par le non-roman, le roman de l'impossibilité de l'action est le seul qui correspond aux termes de l'impossibilité de l'action, de même que le barrage ontologique faisant échouer la pensée heideggerienne sur les sables de son impuissance d'être est le fait de son identification sacrificielle avec l'époque qui est celle de l'oubli de l'être. Impossibilité, impuissance qui, de par leur prise de conscience d'elles-mêmes, ne peuvent qu'être données pour provisoires, le

roman parvulescien en ses dialectiques d'ombre, en son renoncement tragique au récit, étant à l'opposé de toute expérience de laboratoire, est l'annonciation d'un imminent retour aux temps de l'action, qui se veut, en l'occurrence, action magique, ouverture sur on ne sait quelles opérations égrégoriques dont la nuit rêvée à l'hôtel Waldeck n'est que la préfiguration. D'où l'importance de la déclinaison magique, perpétuellement réitérée, des identités récapitulatives et des noms, - liée au caractère opératoire, invocatoire de ce roman comme délinéation du je autre et de l'autre du je - jusqu'à inévitablement, celui de l'Innommée, «ce nom de tous les noms sans nom».

Horizon du passage à l'action métapolitique qui éclaire d'un jour singulier la victoire apparente de la vision rétrograde, celle de l'opération tantrique de groupe commencée la nuit de l'hôtel Waldeck comme procédure d'obtention d'une nouvelle chair par le couple irradié, car par un renversement ultime, cette victoire sur l'irradiation renvoie métaphoriquement à une victoire sur Hiroshima, Hiroshima pris comme origine de la phase finale du Kâli Yuga après la terminaison tragique, fatale, du Yuga du Héros, le yuga del Héroe dont parle Miguel Serrano, et le destin du Japon, plus de vingt ans après la mort de Mishima est pris comme emblème de nos cyclologies d'avant-garde. Car c'est ici que s'affirme héraldiquement la figure rêvée d'un retour du Japon à lui-même, au sortir du néant de l'esprit. Retour du Japon à lui-même, «que le Japon vive et revive dix mille ans» dit un des poèmes majeurs de Jean Parvulesco, et retour au Japon, par un anti-Hiroshima aux dix mille soleils de l'Esprit, qui est aussi retour aux Andes antérieures, recouvrance définitive de la Toison d'Or toujours jusqu'alors perdue à peine retrouvée (voir aussi, sur ce sujet, la figure de l'anémone de mer), retour des Argonautes, victoire de l'écriture en auto-effacement devant la très-sainte réalité régnant à nouveau là où parut avoir régné l'irréel non-être, ineffable beauté du réel quand le réel est archétype. Jason, tu reviendras. Jason, tu es revenu.

... un sacré pavé dans la fétide mare aux scribouillards de cette fin de siècle - de cette fin de cycle.

Bruno DIETSCH

Après «La Servante portugaise» et «Les Mystères de la Villa Atlantis», parus à l'Age d'Homme, «L'Etoile de l'Empire Invisible» est le troisième roman initiatique de Jean Parvulesco. Aux Editions Guy Trédaniel La Maisnie, Jean Parvulesco a également publié «La Spirale Prophétique», «Le soleil rouge de Raymond Abellio» et «Le Manteau de Glace».

Editions Guy Trédaniel, 76 Rue Claude Bernard, 75005 Paris, 543 pages, 195FF.

SUR LE FANTASTIQUE BELGE: "LES KERMESSES DE L'ETRANGE"

Prolongement d'une thèse de doctorat consacrée au "Fantastique dans les lettres françaises de Belgique au XXème siècle", cet ouvrage monumental tente avec succès de délimiter la spécificité du fantastique belge. L'étude couvre la période 1830-1914, au cours de laquelle s'épanouissent de grands courants littéraires: romantisme, naturalisme, symbolisme... Un second volume en préparation, "Les Nouvelles Kermesses de l'Etrange", poursuivra l'enquête à travers le XXème siècle et s'attachera aux grands maîtres: E. Hellens, J. Ray et T. Owen. Souhaitons à cette étude une prompte parution: les qualités du premier volume présagent d'une suite passionnante. Ce premier volume est en effet rigoureusement structuré: Eric LYSOE rappelle quelques postulats théoriques, la difficulté de définir le genre fantastique et de le situer par rapport aux catégories littéraires traditionnelles. La Belgique, fortement influencée par la vaste production de ses voisins, semble s'être distinguée dans ce genre. L'auteur nous démontre que les auteurs belges assimilèrent les apports de Gauthier, Poe, Maupassant et proposèrent à leur tour une vision personnelle du récit fantastique. La deuxième partie, consacrée à l'analyse des thèmes et des procédés narratifs, regorge d'exemples finement commentés.

Le chapitre consacré à l'espace-temps fantastique met en lumière toute la force d'une imagination puisant aux sources d'un réel sacralisé. L'eau, principe féminin depuis l'origine des temps, la forêt impénétrable et secrète, la nuit et ses mystères deviennent les principaux acteurs de la nouvelle fantastique. A l'opposé de leurs voisins français, qui souvent rejettent la nature au profit de l'artifice, les écrivains belges érigent de véritables stèles au végétal: arbres et fougères fascinent Maeterlinck et Rodenbach, le contact intime avec la nature inspire à Lemonnier ses plus belles pages. L'imaginaire triomphe, l'homme retrouve la pluralité des éléments: l'eau est pierre, glace, diamant, la terre est un giron maternel. La troisième partie, consacrée à J.H. Rosny Aîné, dont la vie parisienne ne fit jamais renier ses origines belges,

développe le thème du fantastique fin-de-siècle et retrouve à travers les oeuvres de cet auteur méconnu les origines de la science-fiction.

La conclusion générale montre à quel point M. Lysoe a pénétré l'authenticité de notre petit pays. C'est en effet grâce à sa double culture germanique et romane que la Belgique a pu imposer son rapport si particulier au réel. Son goût du réalisme, omniprésent dans la peinture, sa propension au mysticisme, son penchant naturel au rêve donnent naissance à une prose "mi-prosaïque, mi-poétique où se conjuguent la matière et l'esprit".

Une bibliographie colossale propose un choix de lectures ... pour plusieurs vies. Saluons au passage l'érudition de M. Lysoe et sa parfaite connaissance des langues européennes passées et présentes.

Des centaines de références pour accéder à la face obscure de la réalité et aux sources de notre identité!

Pascale VERBAANDERT

E. LYSOE, "Les Kermesses de l'étrange ou le Conte fantastique en Belgique du romantisme au symbolisme", Paris, Nizet, 1993, 590 pages, 200FF.

Les éditions NIZET, spécialisées dans les ouvrages d'érudition et de critique littéraire, publient un magnifique catalogue ainsi que des listes d'occasions.

Derniers auteurs étudiés: Anouilh, Huysmans, Lorrain, la Chanson de Roland, le mythe et le Symbolisme...

Librairie A.G. NIZET

3bis, place de la Sorbonne

Paris (Ve). Se réclamer d'ANTAIOS.

Dumézil en Autriche

Après le somptueux numéro spécial de la revue italienne FUTURO PRESENTE **, les disciples du maître de l'ultra-histoire peuvent consulter celui, tout aussi remarquable, que vient de publier TUMULT * . Dirigée à Vienne par Walter SEITTER, TUMULT (Schriften zur Verkehrswissenschaft) paraît deux fois l'an. Parmi ses correspondants étrangers, elle compte ou a compté Jean Baudrillard, Michel Foucault, Michel Serres, Paul Virilio...

Le numéro 18 (126 pages) est entièrement consacré à Georges Dumézil, "historien et visionnaire". Il comprend deux textes du grand érudit, "La médecine et les trois fonctions", publié naguère dans le Magazine littéraire (n°229, 1986) et un extrait de "Loki". On y lit également des études de B. Sergent (Le paradoxe grec), de F.X. Dillmann (Les Dieux germaniques) parues elles aussi à la même occasion. Citons également un texte de M. Foucault sur le "structuralisme" de Dumézil et toute la polémique qui opposa ce dernier à ses détracteurs, du moins ceux qui eurent le courage de s'attaquer à lui de son vivant: A. Momigliano et C. Ginzburg. L'essai de D. Eribon, "Faut-il brûler Dumézil" (Flammarion 1992), un modèle de rigueur et d'honnêteté intellectuelle, avait en son temps démonté les mécanismes de la rumeur, à savoir dans ce cas précis, la prétendue fascination qu'aurait exercé sur Dumézil le nazisme (p.13-63 et 297-306 surtout). Walter Seitter rappelle quant à lui l'engagement autrichien de Dumézil. Celui-ci fut en effet, dans les années 30, chroniqueur de politique étrangère, sous le nom de Georges Marcenay, au "Jour", quotidien d'obédience maurrassienne. Ce

grand journal, auquel collabora Mauriac, était alors favorable à l'Italie fasciste - tout en précisant qu'un tel modèle socio-politique n'était nullement exportable en France - et farouchement antinazi. Rejetant le règne des partis, Dumézil/Marcenay était obsédé par le péril hitlérien, autant que par la menace bolchévique. On peut y voir l'influence de Maurras et de Bainville. Ainsi, le 15 février 1934, il écrit, alors que Mussolini masse ses troupes à la frontière du Brenner, que le rôle de l'Italie est de "sauver Vienne de Berlin". L'article de W. Seitter nous semble fondamental en tant que portrait philosophique de celui qui en mars 1985 déclarait: "Je suis l'anti-Hegel".

Christopher GERARD.

* TUMULT n°18 (26DM).

Abonnement (2 numéros): 32DM. Se réclamer d'ANTAIOS.

Verlag Turia & Kant, Weinberggasse 17, A-1190 Wien, Autriche.

** FUTURO PRESENTE 2.

Quattro Torri, I-06084 Ellera Scalo (Perugia), 20.000 lire.

Voir ANTAIOS III, p.74-75.



Les Préraphaélites (1848-1884).

D. Bruckmuller-Genlot, professeur à l'Université de Strasbourg, reprend dans cet ouvrage son doctorat consacré aux "Genèses et gestions des images féminines

préraphaélites". Son étude retrace les différentes phases du mouvement depuis la naissance d'une confrérie préraphaélite, synonyme d'anti-conformisme et de scandale jusqu'à la reconnaissance nationale de Burne-Jones devenu Sir Edward. Des extraits de presse révélateurs de la très puritaine critique de l'époque suivent l'évolution du phénomène qui suscita de véritables scandales nationaux. L'auteur retrace avec un luxe de détails la carrière et les amours des trois grandes figures: Millais le précurseur, Rossetti et Burne-Jones. L'approche n'est pas purement esthétique mais une analyse de la société victorienne, en particulier de la (lamentable) condition féminine vient enrichir l'interprétation du sujet pictural.

Tout, dans cet ouvrage, n'est qu'étoffes soyeuses, ondoyantes chevelures et fleurs délicates. Nous retiendrons l'oeuvre du peintre et poète Dante Gabriele Rossetti dont les puissantes figures féminines ressuscitent tantôt Astarte Syriaca, la Vénus syrienne, ou le charme ambigu d'une Perséphone à la grenade. Son amitié pour le poète Swinburne, admirateur de Poe et de Baudelaire, confirme ses préoccupations spirituelles de l'époque. Le sulfureux écrivain ne déplorait-il pas dans son "Hymn to Proserpine": "Tu as gagné, ô pâle Galiléen! Le monde est devenu gris sous ton souffle...?"

L'esthétique médiévale et le merveilleux arthurien inspireront à Rossetti des oeuvres au sombre symbolisme (Sir Lancelot in the Queen's Chamber, The Chapel before the Lists). L'apogée de ce courant s'impose dans "The Beguiling of Merlin" de Burne-Jones. Puisse un courant contemporain s'inspirer du génie d'un Rossetti ou d'un Burne-Jones pour redonner vie à nos Dieux!

Pascale VERBAANDERT

D. BRUCKMULLER-GENLOT, "Les Préraphaélites 1848-1884", Paris, A. Colin, 1994.



LECTURES PAÏENNES

J. CAMPBELL, "Les Mythes à travers les âges", Ed. Le Jour, Montréal 1993.

Ouvrage très clair et très synthétique, magnifiquement illustré, car composé sur une interaction entre des images et leurs commentaires pour une série télévisée intitulée "Transformations of myth through time". Cet essai reprend toute la sociogenèse de l'homme depuis les origines préhumaines et montre les traces du divin dans la longue histoire de ses représentations.

L'auteur, très marqué par la sagesse perpétuelle de l'Inde, offre à travers l'étude du symbolisme du yoga, du Bouddhisme, du tantrisme, de nombreuses mises en perspectives avec le Christianisme, le Taoïsme, le Judaïsme, l'Islam, les mystères de l'Antiquité grecque, la tradition arthurienne, et enfin la tradition des écrits de la Chevalerie et de la Quête du Graal.

L'ensemble acquiert ainsi la valeur d'une voie tracée aux Païens d'aujourd'hui, qui avec l'aide de la sagesse fondamentale conservée en Asie, pourront reconquérir l'Europe, comme Perceval réussit à reconquérir le Graal. Un précieux livre initiatique à offrir autour de vous.

J.P. SAVIGNAC, "Les Gaulois, leurs écrits retrouvés", Le Différence, Paris 1994.

L'auteur a regroupé dans ce livre tous les textes gaulois connus, et souligne qu'il pourrait en exister bien d'autres, si les musées ouvraient leurs caves et si les archéologues étaient plus attentifs. Cette anthologie, composée principalement d'inscriptions, couvre de nombreux domaines: dédicaces, lois municipales, formules magiques, vie quotidienne, toutes traduites, annotées au moyen d'un thesaurus où toutes les formes grammaticales sont expliquées. Un index des mots et une abondante bibliographie complètent ce travail indispensable à tous ceux qui sont aujourd'hui dans la Résistance.

J. FABRE, "Les Repères de l'Empereur jaune, fondements de l'acupuncture et clés taoïstes de la connaissance", Pardès, Puiseaux 1993.

Disciple de J.A. LAVIER, le restaurateur de l'acupuncture des origines en Europe, le docteur Fabre a non seulement produit un livre majeur pour la compréhension de la métaphysique du Taoïsme et de la médecine chinoise, mais aussi un travail passionnant sur la vision traditionnelle de l'homme dans le cadre d'une philosophie perpétuelle telle qu'elle a été restaurée et revivifiée par René Guénon et Julius Evola. Un livre à étudier et à méditer par tous les chercheurs de vérité.

Jean VERTEMONT



SOLARIA

Notre ami Jean-Christophe Mathelin, faisant preuve d'autant de constance que de courage,

vient de publier la troisième livraison de la revue du Cercle Européen de Recherches sur les Cultes Solaires (CERCS). La présentation en est élégante et le sommaire alléchant pour tous ceux qui ne considèrent pas uniquement le Soleil sous son aspect matériel (et mercantile). Le 1720ème anniversaire de l'officialisation, par l'empereur Aurélien, du culte de Sol Invictus y est dignement fêté. On lira aussi une étude sur le symbolisme de la roue solaire et la suite de la lumineuse réflexion de V. Decombis sur "La danse du Soleil chez les Humains". Ainsi que les rubriques habituelles, consacrées à Hélios. A lire et à méditer pour ne pas "bronzer idiot".

SOLARIA III (été 1994), 40FF, 250FB (port compris).

CERCS/Maison du Soleil

63 rue Principale, F-67260 Diedendorf, Alsace.

--



PERMANENCE DU DRUIDISME

Nous avons reçu deux publications qui témoignent, chacune à sa manière, de la permanence et de la richesse du courant celtique contemporain. A savoir le numéro 250 (!) d'AR GAEL, la revue du Collège druidique des Gaules, fondé dans la clandestinité en 1943 et qui se voue à la transmission de la Tradition Druidique, aux fonctions sacerdotales: cérémonies du calendrier celtique, initiations... Ce numéro comprend un rappel fort utile des étapes de la renaissance du Druidisme moderne... et des

multiples péripéties du petit monde (grandissant!) néodruidique, qui a pu parfois, hélas, sombrer dans les travers typiques des chapelles chrétiennes: conflits de personnes, scissions, excommunications, et caetera.

ORDOS 1,618 est le nom d'une jeune revue consacrée "aux mythes, aux mystères et aux légendes de la tradition celtique".

La présentation du numéro 1 (mai 1994) est très soignée: les responsables d'ORDOS semblent ambitieux, sans dogmatisme puisque d'emblée, il nous est signalé qu'Ordos "ne sera pas détenteur de la vérité impénétrable de la tradition celtique.... Ordos ne prêche pas, ne balise pas la métaphysique, ne règle pas la doctrine mais bat les anciens sentiers". Ce numéro 1 contient la réédition d'une étude de D'Arbois de Jubainville sur les parentés indo-européennes des nombres, une étude originale sur les chiffres 3, 5 et 7 ainsi que de précieuses notes de lecture.

Bonne route donc à nos amis celtes!

AR GAEL, 120FF l'abonnement.

Collège druidique des Gaules. Monsieur A. LOGEAT

14, route de Bréval, F-78200 Mantes-la-Jolie.

ORDOS 1,618.

111 rue du Général Buat, F-44000 Nantes, Bretagne

Abonnement annuel: 100FF

Se réclamer d'ANTAIOS.



GRIPARI: NOTRE ANDERSEN.

Maître Pierre, sans doute l'un des grands conteurs du XXème siècle, demeure présent parmi nous grâce à ses livres, traduits en de nombreuses langues, mais aussi grâce au travail inlassable des Amis de Pierre Gripari. L'association compte parmi ses membres d'honneur des éditeurs - je veux dire des hommes qui éditent de vrais livres, pas des marchands de papier - comme Bernard de Fallois et Vladimir Dimitrijevic, Jean-Claude Fasquelle; elle édite un bulletin qui est une mine de renseignements sur l'auteur de "L'Evangile du Rien" et des "Contes de la Rue de Broca". Voilà une entreprise à soutenir!

Amis de Pierre Gripari

BP 329.16, F-75767 Paris CEDEX 16.

Adhésion: 150FF

Se réclamer d'ANTAIOS.



"Le latin, excellent élément de tri"

C'est en ces termes que Madame G. Zehringer, présidente de la Société des agrégés, commentait la réforme de l'enseignement dans le Figaro du 11 février 1994. Elle rappelait fort à propos que la sélection pratiquée à l'entrée des grandes écoles doit être équitable et démocratique. En ce sens le latin peut aider

à sélectionner les étudiants au même titre que les disciplines scientifiques. Mais les langues anciennes sont aussi et surtout des instruments de formation à l'heure où l'enseignement est de plus en plus réduit à une simple information. Il semble en effet que nombre de responsables (?) ignorent encore ce subtil distinguo... Madame Zehringler décrit justement le latin comme "favorisant la logique, le raisonnement, la clarté du style et, par conséquent, la communication". Les littératures latines et grecques, "réservoirs d'idées", comme antidote à l'américanisation des moeurs, à la barbarie montante et à la folie meurtrière des micro-nationalismes?



EPSILON

Tous les amoureux de la Grèce, celle d'Homère et de Séféris, doivent sans tarder pousser la porte de la librairie Epsilon, sise rue de Vaugirard où ils seront chaleureusement accueillis par Stavros LENIS. Ce libraire est un amoureux des livres à l'érudition impressionnante, qui, en ce siècle barbare (barbaros signifiant "qui ne parle pas grec") et mécanisé, se livre à des passe-temps d'autrefois: la bibliophilie, le philhellénisme, l'hospitalité... enfin ce genre de vieilleries. Il pousse l'outrecuidance jusqu'à pratiquer des prix corrects et à parler un français châtié, ce qui est carrément suspect. A surveiller de près!

EPSILON

33, rue de Vaugirard

F-75006 Paris, tél: 45445300.

Catalogue et recherches. Se réclamer d'ANTAIOS.



Philosophie antique

Les éditions OUSIA de Bruxelles viennent de publier un remarquable recueil d'articles du professeur Robert Joly consacrés à la philosophie ancienne. Robert Joly est professeur aux Universités de Mons et de Bruxelles. Il a publié de nombreux ouvrages dont "Le vocabulaire chrétien de l'amour est-il original?" (Université de Bruxelles 1968), "Christianisme et philosophie" (Université de Bruxelles 1973), "Propos pour mal-pensants" (Union Rationaliste 1961), "Origines et évolution de l'intolérance catholique" (Université de Bruxelles 1986). Il a également traduit, aux Sources Chrétiennes, "Le Pasteur d'Hermas" et plusieurs volumes d'Hippocrate aux Belles Lettres.

De Pythagore à Grégoire de Nysse, en passant par Platon, Aristote, le stoïcisme, le moyen platonisme, mais aussi Dion Chrysostome, Lucien de Samosate, Justin, et quelques thèmes philosophiques et théologiques majeurs, parmi lesquels la charité et la sainteté païennes, c'est à peu près tout le champ de la philosophie antique qui est évoqué avec brio dans cet ouvrage de 328 pages.

R. JOLY, "Glanes de philosophie antique", Ousia 1994, 800FB (port compris) jusqu'au 15 septembre 1994 (au lieu de 995FB).

Verser cette somme au CCP 000-0024326-

76 d'Eurorgan, rue Bosquet 37, B-1060
Bruxelles. Pour la France, écrire à cette
adresse en se réclamant d'ANTAIOS.



Le recours aux forêts

Tel est le titre, très jüngerien, de la remarquable revue culturelle alternative de l'association "Nouvelle Ecologie". Publication trimestrielle, Le Recours en est à son deuxième numéro. Au sommaire du n°1: un dossier original sur l'alimentation, acte culturel: de la gastro-nomie à la gastro-anomie. Les conduites alimentaires, de plus en plus aberrantes, de nos contemporains y sont analysées sans complaisance ni catastrophisme exagéré. La conclusion de C. Fischler est à citer: "identifiant mal les aliments qu'il absorbe, le mangeur a de plus en plus de doutes sur sa propre identité".

Le numéro II est consacré à la crise de la ville et comporte un entretien avec Antoine Waechter, qui serait à citer in extenso pour son intérêt. Le responsable des Verts, disciple d'Edward Goldsmith, y fait quelques mises au point sur la citoyenneté, la laïcité et les identités culturelles, le régionalisme comme contrepoids à l'unification européenne, etc... La lecture de ce périodique s'impose pour tous ceux qui entendent penser l'écologie, hors des sentiers battus.

Le recours aux forêts

78bis avenue de la République

F-78500 Sartrouville Tél: 39573637.

110FF. Chèques à l'ordre de L. OZON.
Se réclamer d'ANTAIOS.

Citons également la jeune association belge EUPHORBIA (Europe des forêts), qui vise à faire connaître les traditions ancestrales, promouvoir la conservation des habitats naturels, de la faune et de la flore sauvages. Elle organise des périples forestiers dans toute l'Europe, y compris à l'Est.

Elle se réclame des philosophes de la nature Jean DORST, Robert HAINARD, Otto KOENIG, Konrad LORENZ, Roland de MILLER.

EUPHORBIA

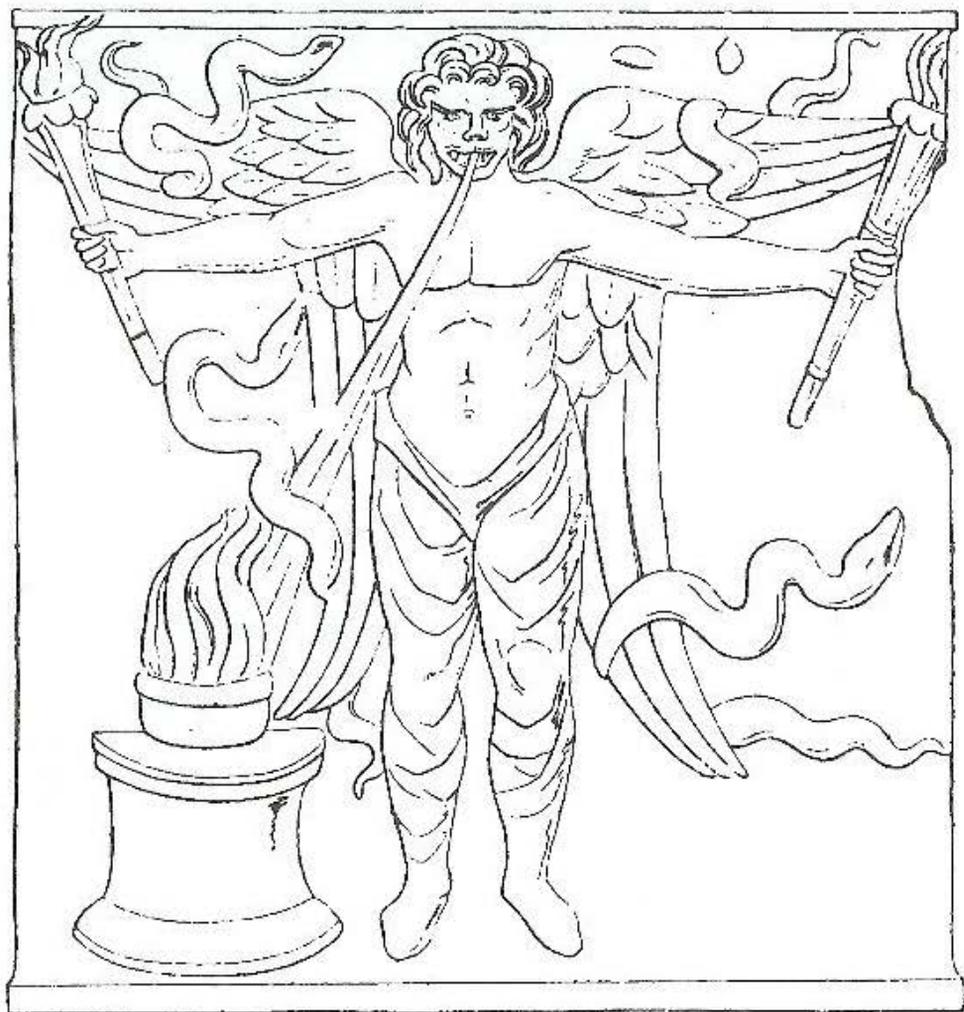
Monsieur A. GUISSART

Route de la Fagne 33

B-6460 Chimay, Belgique.

Se réclamer d'ANTAIOS.





Qu'est-ce qu'Antaios ?

A l'occasion du 1600ème anniversaire de l'interdiction par l'empereur Théodose de tous les cultes païens (8 novembre 392), un groupe d'universitaires brabançons a fondé un cercle européen de réflexion sur le Paganisme, ANTAIOS. Dans la mythologie grecque, ANTAIOS était un géant, fils de Poseidon (l'Océan) et de Gaia (la Terre), qui vivait en Lybie et forçait tous les voyageurs à lutter avec lui. Antaios remportait toujours la victoire : il était invulnérable tant qu'il touchait l'élément primordial dont il était issu, la Terre. Seul Hérakles parvint à le vaincre en l'empêchant de reprendre ses forces. La symbolique de ce mythe est claire : c'est en gardant le contact avec notre sol que nous resterons nous-mêmes, capables de relever tous les défis, d'affronter toutes les tempêtes. En revanche, si nous nous coupons de nos origines, si nous oublions nos traditions, tôt ou tard nous serons balayés, tels des fétus de paille, privés de force et de volonté... Ce socle protecteur, ce sol vivifiant, c'est le Paganisme immémorial, c'est l'antique fidélité à nos Dieux. Non point des Dieux personnels et miséricordieux, jaloux et intolérants, image ô combien dégradée et infantilissante du Sacré mais des principes intemporels, des modèles éternels qui doivent nous permettre de nous projeter dans un avenir grandiose, digne de nos aïeux.

ANTAIOS est aussi le nom d'une prestigieuse revue dirigée jadis par des Européens selon notre cœur : Ernst Jünger et Mircea Eliade. Elle publia de grands esprits du temps comme Borges, Cioran, Evola, Nelli, ...

Antaios est enfin le nom d'un jeune cercle de réflexion, enraciné en Brabant mais ouvert sur l'Europe et le monde, qui entend, dans la mesure de ses moyens, promouvoir les recherches sérieuses sur le Paganisme, revivifier une conception païenne du Sacré et y sensibiliser nos contemporains. Par des conférences, des voyages, par l'édition de livres rares ou inédits : nous pensons publier un essai sur "les morales négatives", un autre sur les institutions de l'Islande païenne, un texte de Friedrich Georg Jünger sur les sagas, un ouvrage monumental sur les résistances païennes en Gaule du Ier au IXème siècle...

ANTAIOS publie aussi une revue trimestrielle, qui se veut le forum où s'exprimeront tous ceux qui aspirent à une renaissance païenne. Tout texte formulant de manière positive l'Esprit du paganisme, sa substantifique moelle, toute information intéressante sur des groupes semblables au nôtre seront les bienvenus. Nos traditions y seront étudiées sous un angle qui n'aura rien de passéiste : nulle lamentation sur la "mort des Dieux", concept à nos yeux vide de sens. ANTAIOS se place sous la rouelle de JUPITER/TARANIS, le très bon et le très grand, symbole d'éternité et de puissance, mais aussi de syncrétisme : ZEUS, JUPITER, THOR ou TARANIS représentent un même principe...

ANTAIOS travaille dans un esprit de tolérance et de refus du dogmatisme qui est le propre de la civilisation européenne.